

L'APOTRE



VIRGO VIRGINUM

MAGAZINE CATHOLIQUE
Lecture pour tous, jeunes et vieux.

SOMMAIRE

MAI 1924

TEXTE

PAGES

- | | | |
|-------|--|--|
| 385 — | Egalité des droits | THOMAS POULIN |
| 386 — | La leçon du pardon | ROGER D'ALBY (<i>L'Etoile Noëlisme</i>) |
| 390 — | Le Père Longhaye | R. P. LHANDÉ, S.J. |
| 395 — | La légende de Martin l'Ours | (<i>L'Ami des Enfants</i>) |
| 399 — | La petite bohémienne | LOUIS D'ALSACE |
| 405 — | Une miraculée : Sœur Évangéline | (<i>Le Pèlerin</i>) |
| 406 — | La première confession | (<i>Petit Almanach du Propagateur des
Trois "Ave Maria"</i>) |
| 407 — | Chronique littéraire : <i>Les Energies rédemptrices</i> | FERDINAND BÉLANGER |
| 409 — | Ephémérides canadiennes | |
| 412 — | La Machine humaine : ses détraquements : Les loupes | LE VIEUX DOCTEUR |
| 414 — | Radio : Montage d'un récepteur à cristal | L.-M. BOLDUCC, PTRE |
| 417 — | Patrons de broderie, marque "Gorcy" | |
| 418 — | Amour de sœur | JEANNE LE FRANC |
| 418 — | Boîte aux lettres | JEANNE LE FRANC |
| 419 — | La cuisine : les sautés | (<i>La cuisine à l'école primaire</i>) |
| 420 — | Heureuse inconscience | ALICE L. |
| 421 — | La cité chrétienne d'après les enseignements pontificaux | HENRI BRUN |
| 422 — | Le travail du diable | |
| 423 — | Pour s'amuser | |
| 424 — | Les livres | |
| 425 — | Où va-t-il ? | ERNEST DESJARDINS, S.J. (<i>Le Messa-
ger canadien</i>) |
| 425 — | Sonnet | YVON D'ARVOR |
| 425 — | Les expressions populaires : monologue | LUC MEGRET (<i>Nos Chansons fran-
çaises</i>) |
| 427 — | Quand l'âme est droite (<i>feuilleton</i>) | MAURICE RIGAU |

ILLUSTRATIONS

- 389 — Le "Carmania" de la ligne Cunard
394 — Au dessus de Paris
404 — La cathédrale de Cologne et le Rhin.
410 — M. Arthur-J. Cormier, E.E.M.
410 — Sir Louis Davies
411 — L'église de Disraëli
413 — Dans les Montagnes Rocheuses
420 — Vue de la petite ville de Banff en Alberta

"L'Apôtre" est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, et par S. S. Benoît XV.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. "L'Apôtre" répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. "L'Apôtre" veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. "L'Apôtre" publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

"L'Apôtre" est imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration : 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME V

QUÉBEC, MAI 1924.

No. 9

Égalité de droits

LE suffragettisme a presque fait le tour du monde, tantôt remportant des succès, tantôt essuyant des revers. Partout il a soulevé plus d'enthousiasmes qu'il ne le fait aujourd'hui. Même chez les femmes autrefois éprises du plus beau zèle pour obtenir des droits égaux pour les hommes et les femmes, on commence à douter des bienfaits de cette égalité demandée

C'est ainsi qu'aux États-Unis, dernièrement, le Parti national des Femmes a cru découvrir un nouveau Pérou dans un petit projet de loi, tout court, mais absolument rétrograde en réalité. Ce parti avait oublié qu'il existe une différence entre l'égalité réelle dans la protection, même si elle ne se traduit pas par les mêmes textes de loi, et l'égalité apparente, mais trompeuse que peut apporter des mots.

Pour nous en convaincre prenons seulement deux exemples. Nous voulons tout d'abord faire cuire des œufs et des pommes de terre. En cuisant, les œufs durciront pendant que les patates deviendront plus molles. Les deux n'en seront-ils pas cependant également cuits? Nous avons maintenant deux vases, l'un de forme ronde, l'autre carrée que nous voulons remplir d'eau. L'eau formera une masse ronde dans un cas pendant qu'elle en fera une carrée dans l'autre; mais les vases n'en seront pas moins également remplis d'eau.

L'homme et la femme peuvent obtenir de la législation une égale protection, sans que pour cela il soit nécessaire de donner à l'un et à l'autre invariablement les mêmes textes de loi. La législation protégera également l'un et l'autre si elle répond, quoique sous une forme diffé-

rente parfois, aux besoins de l'un et de l'autre.

*

* *

Il est arrivé, en tout cas, que le Parti national des Femmes américaines a fait présenter au Congrès un projet de loi ainsi conçu :

“ Les hommes et les femmes auront des droits égaux sur tout le territoire des États-Unis et en tous lieux sous leur juridiction. Le Congrès aura le pouvoir requis pour mettre cet article en vigueur au moyen d'une législation appropriée.”

Le dit projet de loi se présentait sous forme d'amendement à la Constitution fédérale. Cependant, une fois mis ainsi en face du pays, le pays l'a vu et étudié. Et malheureusement pour les ambitions actuelles du parti, mais heureusement pour les femmes que devait protéger cet amendement, tout le monde ne l'a pas trouvé aussi excellent que cela.

On a découvert qu'en étant adopté il jetterait la législation des différents États américains dans un véritable chaos. En effet, dans tous les États il existe des lois, par exemple, sur le travail des femmes. Dans quarante-trois d'entre eux, il y a des lois sur les heures de travail des femmes; dans neuf, on limite la journée de travail à huit heures; dans treize, il y a des lois de salaires minima; dans seize, le travail de nuit est prohibé pour au moins un genre d'occupation; dans quarante-cinq, la législation exige que l'on fournisse des sièges aux travailleuses pour certains travaux.

Or, l'amendement proposé aurait fait disparaître toute cette volumineuse et protectrice législation. Les droits seraient devenus égaux et si on avait prohibé le travail de nuit pour

les femmes dans certaines occupations, il aurait fallu le prohiber aussi pour les hommes ; si on avait exigé des sièges pour les femmes, lorsqu'elles sont occupées à certaines besognes, les hommes auraient eu le même privilège. D'autre part, si on avait refusé cette protection aux hommes, il aurait fallu la refuser également aux femmes.

Rien qu'à ce seul point de vue, le bill des droits égaux aurait fait perdre des avantages à quelque chose comme 4,000,000 de femmes. Il en aurait été ainsi dans plusieurs autres domaines. Que veut-on ? des droits égaux sont des droits égaux et pas autre chose.

*

* *

Ce n'était assurément pas cela que recherchait le Parti national des femmes. Il ne lui était pas venu à l'esprit de demander au gouvernement d'enlever au sexe faible toutes les lois spéciales lui accordant des mesures particulières de protection que réclame, d'ailleurs sa condition. Ce qu'il voulait, c'était une amélioration, une extension de ces lois spéciales et, sous le charme des mots qui ne représentent pas toujours ce qu'ils ont l'air de dire, il allait en demander l'abrogation.

Même au simple point de vue politique, les droits égaux n'ont pas encore été un succès. Plus d'une suffragette, autrefois éprise du désir de faire de la politique, se laisse maintenant ouvertement aller au dégoût de ce qu'elle a enfin obtenu. Plusieurs d'entre elles ont déjà annoncé avec fracas leur retrait de la politique, en disant avec des mots plutôt imagés que ce n'était pas là la place des femmes. Une de ces députés, en même temps mère de famille, n'annonçait-elle pas récemment qu'elle laissait là la politique pour s'occuper de ses enfants, ayant acquis la conviction que les deux ne pouvaient marcher de pair.

*

* *

Le Canada a été lui aussi atteint par le courant. Mais comme toujours le flot est venu se briser sur la province de Québec. Ce n'est pas le premier qui se brise ainsi, et Dieu veuille que ce ne soit pas le dernier. Il en viendra encore de ces

nouveautés désorganisatrices du foyer et destructrices de la famille, et il faut espérer qu'elles trouveront ici leur roche tarpéienne.

Notre province, qu'un Anglo-protestant éminent a qualifié du dernier rempart de la civilisation en Amérique, sait évoluer comme toutes les autres parties du globe ; elle sait être de son temps. Son grand amour des traditions lui permet, cependant, d'aller moins vite en besogne, mais beaucoup plus sûrement. Elle n'aime pas entrer dans un chemin nouveau sans savoir où il mène. Plus latine que les autres elle est aussi plus logique et elle sait mieux raisonner ses enthousiasmes. Parce qu'elle n'est pas prête à accepter tout d'un coup, et toutes faites, les nouveautés qui se présentent, on l'a longtemps traitée d'arriérée. On a, cependant, un jour, découvert que dans presque tous les domaines, si ce n'est dans celui de l'erreur, elle était la plus avancée de toutes.

Si elle n'est pas sans péché, elle est certainement moins coupable que les autres. Et au point de vue féminisme, elle a eu le grand mérite, si rare il y a quelques années, de ne pas perdre la tête pour se rappeler que la femme et l'homme ont chacun un rôle particulier à remplir. Et c'est chez elle, peut-être plus qu'ailleurs, que la femme et l'homme jouissent de la plus parfaite égalité de droits, parce que l'un et l'autre ont le droit de remplir leur rôle propre.

THOMAS POULIN.

La leçon de pardon

Un petit pas rapide sonnait sur l'escalier de bois, et une voix claire comptait les marches :

— 168, 169, 170...

... Mme la marquise de Briaux-Réauté détacha de son ouvrage de lingerie son doux regard fatigué et le tourna vers la porté.

— ... 171, 172... continuait la voix légère.

Tout, dans cette humble mansarde du sixième étage, tout, à cette voix, semblait s'animer et resplendir : le lit vermoulu, la table boîteuse, la commode aux trois tiroirs inégaux où manquaient les poignées. La marquise se leva.

Son visage jeune encore semblait précocement fané ; elle faisait penser à une belle rose sur laquelle est passée une gelée inattendue. Une masse de cheveux gris rejetés en arrière découvrait un front large et pur où s'étiraient trois rides sinueuses. Dans sa pauvre robe usée

jusqu'à la corde elle avait grand air... De son opulence passée, trois choses demeuraient dans le décor mesquin de sa vie : un Christ d'ivoire au-dessus du lit, une bague armoriée à son doigt, et face à la fenêtre un beau portrait d'homme, dont elle avait récemment vendu le cadre.

La porte s'ouvrait ; une petite fille entra qui ressemblait au portrait : blonde, des yeux gris, un minois rieur enfoui sous un cabriolet de paille commune, un corps alerte sous une bien modeste robe d'organdi bleu. Triomphalement elle brandit son sac de velours râpé et cria :

— Voici l'argent, maman!... voici l'argent. Le col a beaucoup plu à Mme Bonaparte!...

— La lingère te l'a dit?... questionna, souriante, la marquise-ouvrière.

— Bien mieux!... fit l'enfant se jetant au cou de sa mère ; bien mieux!... Mlle Clémentine m'a conduite chez sa cliente qui désirait me voir. Oh ! maman, comme elle est jolie et bonne!...

Tendrement, Mme de Briaux détachait les rubans du chapeau de paille et caressait le front moite de sa fille.

— Elle aime beaucoup les émigrés, m'a-t-elle dit, poursuivait la petite. Pendant que j'étais là, figurez-vous... le Premier Consul est venu!...

— Tu as vu Bonaparte? s'écria la marquise anxieuse.

— Oui, maman!... Oui, je l'ai vu!... Il a l'air brusque et distrait. Il m'a demandé de lui raconter notre histoire et je lui ai tout dit, la mort de mon pauvre papa, notre fuite en Angleterre, notre retour, notre misère... Il n'avait pas l'air d'écouter ; mais quand j'ai eu fini il m'a donné deux tapes sur la joue et m'a dit : Marguerite de Briaux, si ce que je rêve se réalise, je rendrai à votre mère ses terres et son château.

— Que peut-il rêver?... fit pensivement la marquise.

— Enfin, voici l'argent, mère chérie, plus une belle pièce d'or que le général m'a donnée. Mme Bonaparte veut les manchettes pareilles au col et demande que vous veniez avec moi les lui apporter... Chut!... Qu'est-ce que c'est?..

Un doigt en l'air, interrompant sa phrase, — Marguerite tendait l'oreille vers la cloison séparant leur chambre de la mansarde voisine.

— Il n'y a rien!... dit la marquise.

— Pardon, maman, j'ai entendu une plainte... et, tenez, cela recommence. C'est mon pauvre qui est de nouveau malade ; vous me permettez d'aller voir?...

— Va ! répondit sa mère avec un sourire d'indulgente lassitude.

L'enfant s'élança hors de la pièce ; la marquise, reprenant son ouvrage se pencha sur la fine mousseline que sa main patiente ouvragait.

Depuis qu'elles étaient venues abriter leur misère dans ce coin perdu du Marais, Marguerite avait en quelque sorte adopté leur voisin, un vieillard plongé dans la plus affreuse misère. Plusieurs fois, Mme de Briaux avait rencontré dans l'escalier cette épave humaine. Le visage envahi d'une barbe broussailleuse, le front et les yeux cachés par le rebord de son chapeau crasseux, l'homme traînait la jambe gauche que des ulcères dévoraient, et qui, grossie, boursouflée, était énorme avec ses pansements de chiffons sales. Il vivait d'aumônes et ne sortait de son galetas empesté que pour mendier dans les rues de Paris, allant, lorsqu'il le pouvait, jusqu'au parvis de la plus proche église. Là, les âmes charitables étaient plus nombreuses.

La marquise de Briaux-Réauté, au temps de son opulence, avait été l'ange des pauvres. Sa bonté était devenue proverbiale, et ses aumônes ne connaissaient pas de limites. Soit à Paris, soit dans son château du Beaujolais, il y avait toujours une porte ouverte pour les malheureux, et la marquise veillait elle-même à ce qu'ils ne fussent pas déçus lorsqu'ils avaient franchi ce seuil hospitalier. D'où venait, alors, d'où venait que la vue seule de l'homme aux ulcères la remplît d'une répulsion qu'elle ne pouvait dominer?... Elle se le demandait avec angoisse et en éprouvait du remords, mais en vain essayait-elle de dominer cette impression de dégoût : rien au monde ne lui eût fait franchir le seuil de la mansarde du mendiant!... Jadis elle s'était pourtant penchée sur des infirmités bien plus répugnantes, elle avait soigné de ses mains blanches des plaies atroces, et cela sans effort, tout simplement. Alors?... Alors, que se passait-il en elle?... Son cœur s'était-il aigri après tant de revers, de deuils et de malheurs de toutes sortes dont elle avait été accablée?... Son âme s'était-elle endurcie dans les misères de l'émigration?... Non, pourtant, car lorsqu'elle rencontrait des malheureux ses yeux se mouillaient de compassion pour leur infortune, et elle regrettait de ne plus avoir comme jadis sa bourse de soie verte alourdie de pièces d'or, sa bourse qui l'accompagnait dans toutes ses sorties et qui rentrait vide, chaque fois...

Tout en rêvant ainsi, la marquise activait le va-et-vient de ses doigts sur son ouvrage ; la mousseline se fleurissait d'une guirlande délicate que Mme de Briaux regardait complaisamment. Qui lui eût dit, au temps où elle se plaisait à broder d'élégants colifichets pour ses nobles amies, qui lui eût dit qu'un jour ce travail serait son gagne-pan?...

L'entrée de Marguerite interrompit sa songerie. L'enfant était pâle.

— Oh ! maman, murmura-t-elle ; quel spectacle affreux... et ce malheureux homme, si peu résigné, qui blasphème!...

La marquise frémit.

— Je te défends d'y retourner !... dit-elle d'une voix tremblante ; cet individu est sans doute un ancien terroriste échappé aux dernières hécatombes, et je ne sais pourquoi... j'ai peur de lui.

— Et cependant, mère... il a faim !... soupira Marguerite avec un regard d'ange.

Mme de Briaux baissa la tête. Elle aussi, quelquefois, elle avait eu faim...

Elle se leva. Dans l'armoire elle prit une assiette, alla vers une marmite qui bouillait sur un petit réchaud et servit une abondante portion de soupe odorante.

— Allons, tiens, murmura-t-elle, va lui porter ceci, va...

Radieuse, l'enfant prit des mains de sa mère l'aumône préparée.

— Le bon Dieu vous le rendra !... dit-elle.

La marquise suivit des yeux la douce créature qui s'en allait à petits pas, attentive à ne point répandre ce mets qui sentait si bon.

— Chère âme !... songea-t-elle attendrie ; c'est à toi que Dieu doit le rendre... à toi seule !...

Et, soupirant, elle se remit à son ouvrage.

Deux mois ont passé pendant lesquels de graves événements se sont accomplis en France. Le Premier Consul est devenu Napoléon, l'empereur !...

Dans la petite mansarde du Marais, Mme de Briaux-Réauté a fini les manchettes de fine mousseline que Mme Bonaparte avait commandées, mais elle n'a pas osé aller les offrir à celle qui est aujourd'hui impératrice.

— Se souvient-elle seulement de sa commande ? dit-elle avec un faible sourire à sa fille qui lui rappelle la livraison promise.

— Peut-être, maman !... Peut-être !... soupire Marguerite.

Ce matin, la fin de l'été rayonne dans la modeste mansarde. Quatre roses sur la table égayent et parfument ce réduit ; un rayon de soleil met en lumière le portrait du marquis Albert de Briaux, dont la belle tête fière tomba sous le couperet, quelques années auparavant.

La petite fille, assise auprès de sa mère, est en train d'aider celle-ci à tendre sur le métier un grand morceau de satin. La mode est aux abeilles et aux couronnes de laurier ; c'est donc le motif de broderie qu'a choisi l'habile ouvrière. Maintenant, elle dispose un écheveau de soie blonde sur les mains de Marguerite et se met à dévider rapidement. Tout à coup, une plainte sourde et déchirante l'arrête.

— L'homme aux ulcères ! dit-elle avec répugnance.

Déjà l'enfant est debout.

— Il est plus mal ces temps-ci, balbutie-t-elle. Depuis deux jours il refuse la nourriture que je lui apporte et n'a bu qu'un peu de lait.

Instinctivement elle baisse la voix :

— Je le crois bien près de la mort ; il ne blasphème plus à présent. Je lui ai proposé d'aller chercher un médecin, il n'a pas voulu : il est trop pauvre.

— C'est plutôt un prêtre qu'il faudrait, dit Mme de Briaux.

Soudain la plainte éclate, suivie d'un balbutiement confus...

— J'y vais, maman ! s'écrie Marguerite.

La marquise n'ose s'opposer à cet élan, et la fillette, déposant sur la table l'écheveau soyeux se précipite hors de la pièce.

Dix minutes environ s'écoulaient. Debout, la marquise lutte entre son grand désir d'aller secourir ce malheureux et l'aversion inexplicable qui l'en écarte invinciblement. Enfin, elle fait quelques pas vers la porte, mais celle-ci s'ouvre, et Marguerite entre, bouleversée.

— Maman, venez !... il veut vous voir... crie-t-elle.

— Me voir !...

— Oui, Il va mourir. Il m'a remerciée de mes soins et m'a demandé son nom. Quand je le lui ai dit, il a eu une crispation effrayante et j'ai cru qu'il allait trépasser. Alors il a supplié : "Votre mère !... Allez chercher votre mère!..."

— Grand Dieu ! gémit la marquise.

Chancelante, elle suit la fillette. Au seuil du galetas voisin, un haut-le-corps la rejette en arrière tellement l'odeur qui se dégage du grabat est infecte !... Néanmoins, elle s'avance, et alors un cri s'échappe de ses lèvres :

— Anselme !...

L'homme, déjà si pâle, blêmit encore.

Sous son front chauve, ses yeux gris, cruels et faux, sont pleins de la grande épouvante que l'approche du trépas donne aux humains coupables de quelque crime.

— Anselme Gerbier !... répète Mme de Briaux qui se sent défaillir et s'appuie, toute chancelante, à l'unique siège du misérable logis.

Marguerite, en entendant ce nom qui est revenu si souvent dans les tristes récits de sa mère, se sent frissonner d'horreur.

— Eh quoi, maman !... balbutie-t-elle ; c'est là votre ancien intendant ?

La marquise a repris des forces et tend une main vengeresse vers le mourant qui la contemple avec terreur.

— Oui, ma fille !... Voilà celui qui a trahi ton père et l'a livré au bourreau !... Celui qui, comblé de nos bienfaits, m'a faite veuve et t'a faite orpheline !... Regarde-le, regarde ce Judas qui a fait confisquer nos biens, vouant à la misère ceux qui l'en avaient tiré lui-même !... Ah !... la répulsion que j'éprouvais pour lui était tout instinctive, et combien juste !... Maintenant, je ne me la reproche plus...

Elle s'arrêta, haletante. Et pour seule réponse, la voix du misérable supplie :

— Pardon !...

— Albert est mort à cause de vous !... crie-t-elle, révoltée.

— Pardon !...

— Taisez-vous !... Vous le profanez, ce mot !...

— Pardon !

Mais Marguerite s'avance vers le grabat. Sa petite voix claire, qu'une larme assourdit à peine, murmure :

— N'êtes-vous plus chrétienne, maman chérie ?... Moi, je lui pardonne...

Fondant en larmes, Mme de Briaux s'abat à genoux près du grabat. Hachée de sanglots, la phrase de miséricorde s'élève, solennelle :

— Allez en paix, Anselme... Allez en paix !...

— Merci, soupire le moribond. Et tout de suite, le rôle de la fin s'élève.

Marguerite détache de son cou un petit crucifix et l'approche des lèvres qui se glacent. Elles tentent l'effort d'un baiser qui ne s'achève pas...

— C'est fini !... dit tout bas la marquise.

D'un doigt pieux elle ferme les paupières, joint les mains froides et les noue d'un chapelet tiré de sa poche. Puis, pour éloigner Marguerite dont elle veut ménager la sensibilité, elle lui demande d'aller avertir la concierge de l'immeuble. Mais au moment où elles se tournent vers le seuil resté béant, elle voient s'y profiler la silhouette élégante d'une femme enveloppée d'un manteau de satin noir.

Depuis combien de temps était-elle là, cette inconnue ?... Des larmes mouillaient ses beaux yeux tendres et glissaient sur ses joues ; donc elle avait assisté à toute la scène.

— Ah !... s'écrie Marguerite ; Mme Bonaparte !...

— Mme Bonaparte !... Quoi ?... l'impératrice ! balbutie Mme de Briaux, venant s'agenouiller devant l'auguste visiteuse.

— Relevez-vous, relevez-vous, Madame ! dit vivement celle-ci avec cette grâce câline qui la rend si attachante. C'est plutôt devant vous que l'on devrait fléchir les genoux...

Doucement, elle entraîne la marquise vers le grabat où déjà la grande paix transforme la physionomie du misérable.

— J'étais venue chercher mes manchettes, poursuit-elle, et vous dire quelque chose... c'est ici même que je veux l'annoncer : fidèle à sa promesse, l'empereur vient de vous rayer de la liste des émigrés et vous rend vos biens du Beaujolais et de Paris...

— Ah ! chère maman !... vous ne vous abîmerez plus les yeux sur vos broderies !... crie Marguerite s'élançant au cou de sa mère.

— Ma chérie !... dit celle-ci, me voilà sans inquiétude sur ton avenir. Dieu soit béni !...

—... Et moi, achève Joséphine, je dote Marguerite de Briaux sur ma cassette particulière pour la remercier de la leçon de pardon qu'elle vient de me donner...

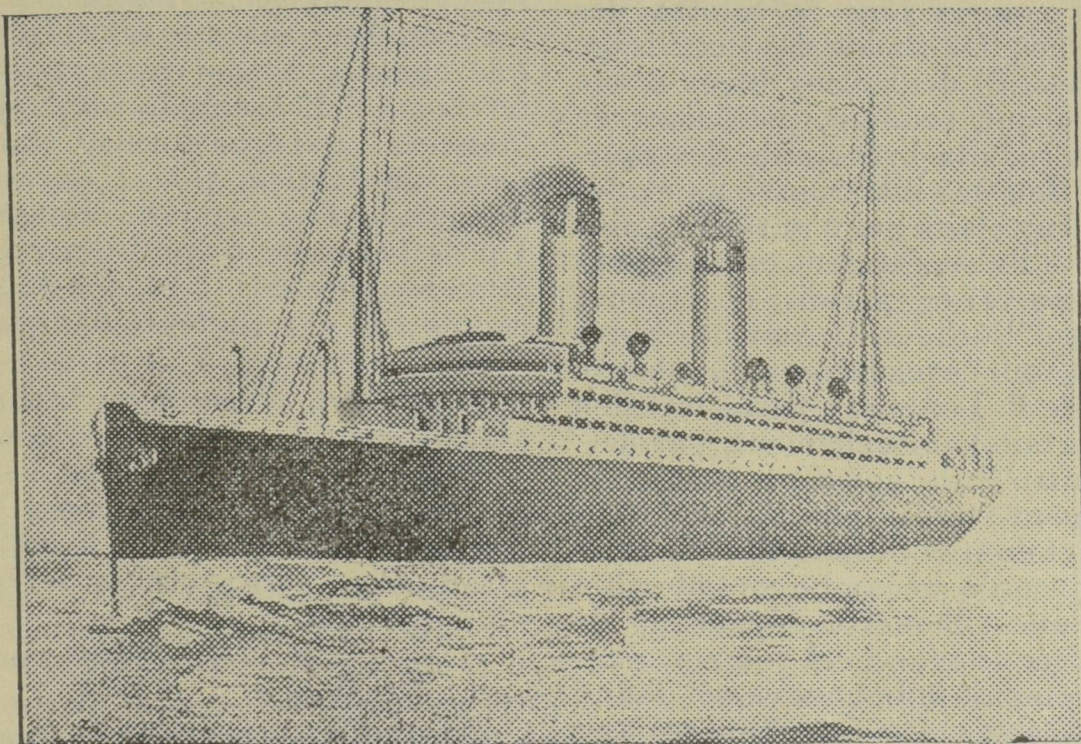
Comme agitée d'un pressentiment douloureux, elle conclut d'une voix insaisissable :

— J'en aurai besoin plus tard... qui sait ?...

Et s'agenouillant, l'impératrice, qui devait tant pleurer un jour, balbutie une prière...

ROGER D'ALBY.

[L'Etoile Noëliste.]



LE "CARMANIA"

Ce beau navire est arrivé à Québec le 26 avril, inaugurant le nouveau service canadien de la ligne Cunard.

Le Père Longhaye

(1839-1920)

Plusieurs de nos lecteurs et lectrices, qui connaissent déjà le Père Longhaye de réputation, aimeront à lire le premier chapitre du livre que vient de lui consacrer le R. Père Pierre Lhande. (Edité chez J. de Gigord, 15, rue Cassette, Paris. Prix : 7 francs 50 franco.)

UN vieux maître navarrais de l'Université de Toulouse au XVII^e siècle, proche parent et ami de saint François Xavier, Martin de Azpilcueta, appelait saint Thomas d'Aquin *el milagroso Ensenador*, le "miraculeux Enseignant". Il entendait assurément par là le don souverain que possède le Docteur angélique de parler à l'intelligence, de lui exposer dans une vive clarté les vérités les plus abstraites. Quiconque a suivi les leçons du P. Longhaye conviendra que, dans un domaine moins sublime, le professeur de belles-lettres aurait mérité l'épithète décerné au prince de la théologie. Il excellait à dégager une idée de ses entours, à la mettre en relief, à la fixer enfin dans une forme nette, vigoureuse, définitive. Il avait le culte de la lumière, la passion de l'intelligence.

Sa méthode d'enseignement était, de ce chef, des plus significatives.

La plupart de ceux qui ont suivi ses cours revoient, du P. Longhaye en classe, la silhouette que voici : un petit homme court et rond, un peu courbée sous le poids respectable d'une tête grosse, massive, puissante. Un visage aux traits pleins, fortement colorés sous la calotte des cheveux blancs et courts : mais dans ce visage de villageois normand, deux yeux bleus d'une candeur enfantine qui, soudain, pétillaient de gaieté et d'esprit sous la broussaille des sourcils drus, dans le feu des interrogations et des réparties : deux yeux clairs qui n'auraient point trahi leur myopie s'ils ne s'étaient ou trop rapprochés du livre ou ornés, parfois, de grandes belles lunettes de "bûcheur". Ami des livres mœurs anglaises qui encadrèrent cinquante années de sa vie, le P. Longhaye parut fort peu en soutane. Il portait habituellement, par-dessus son "clergyman", la gown ou soutanelle légère, généralement verdie par l'usage, toujours trop courte et dont la coupe uniforme tombant des épaules jusqu'à mi-jambe contribuait à arrondir encore une silhouette dépourvue de sveltesse. Seul, avec le grand col romain, donnait un air de cérémonie le bonnet carré, quand il daignait — chose assez rare — ne point se poser de travers.

Il n'y aura plus sans doute qu'un très petit nombre de mes lecteurs survivants d'Aberdovey à revoir le P. Longhaye dans ce portrait qu'il

trace de lui-même en 1883, dans une lettre à M. Arthur Loth :

"Ta bonne amitié veut de mes nouvelles ; mais que te dire de nouveau ? Je vieillis, je me ride, je grisonne ; on ne soupçonnerait bientôt plus que je fus blond jadis, n'étais ma barbe que tu n'as point vue, qui est fort laide, mais qui, par sa nuance roussâtre, atteste que je n'étais point

"Spectandus nigris oculis nigroque capillo."

Au repos, c'est-à-dire en dehors des cours et des conversations, la physionomie du maître reflétait volontiers la concentration de la pensée : ce qui lui donnait, disait-il, l'air d'un "ours en colère". Il gémissait avec jovialité de constater que l'objectif des photographes avait presque toujours le don de lui donner cette expression-là. Il écrivait un jour à un ancien élève :

"Savez-vous ce que nous avons fait à midi, Monsieur ? Eh bien ! nous nous sommes fait photographier. J'ai beau, en pareil cas, m'efforcer de me rendre aimable et sourire de la façon la plus béate — il y a peut-être un *a* de trop, — le résultat est toujours déplorable et bien fait pour ancrer dans leur opinion ceux qui me jugent un croquemitaine littéraire. Il n'y a eu d'exception qu'une fois. Ici même, il y a trois ans, je me suis laissé *prendre* avec un groupe de prêtres retraitants, et la photographie m'a donné à peu près l'aspect d'un honnête homme."

Après avoir préparé scrupuleusement son cours et disposé sur la table l'arsenal bien ordonné de ses références, la prière faite, debout près de la chaire qu'il n'occupait jamais, le maître ouvrait le feu. Sa classe était toujours une bataille : "Je ne vois pas, disait-il, le professeur immobile : je l'aime marchant et se promenant, les yeux sur ses élèves de façon à ce que chacun, à tout instant, s'attende à être interrogé." Il louait la méthode de tel ou tel "ancien" qui transformait sa classe tantôt en Cour de Justice, tantôt en une Chambre de députés où l'on plaidait, discutait, s'échauffait. Un de ses cours d'après-dîner avait été appelé "la classe de cris", et loin de se formaliser de ce mot, il l'avait adopté dans son langage courant.

Tantôt debout, appuyé, de travers, à la chaire transformé en simple accoudoir, il guettait, comme un chasseur à l'affût, les impressions de son auditoire, les suggestions prêtes à jaillir. Tantôt laissant là notes et livres, il allait, venait, attaquait *ex abrupto* tel ou tel élève plus inerte ou indifférent :

— Et vous, petit Frère, que dites-vous de cette définition ?

Si l'expression était heureuse, son visage coloré s'illuminait, son fin regard bleu pétillait, sa voix bien timbrée allait sonner contre le plafond, ou son grand rire éclatant réveiller les échos du corridor. Il rendait vraiment la "dis-

traction" impossible. La formule aussitôt obtenue était écrite au tableau noir, puis, immédiatement disséquée, émondée jusqu'à obtenir un énoncé clair comme de l'eau de roche. Quand la formule suggérée ne répondait pas à la pensée du maître, elle était accueillie d'un visage désappointé. Le professeur la redisait d'un air songeur, les dents serrées, la répétait une seconde fois, les yeux au ciel ou sur le parquet, et concluait inexorablement :

— Non, ce n'est pas cela... Mieux ! Il me faut mieux ! Allons ! Qui va nous donner mieux ?

Et la joute recommençait. Au début, quand la classe n'était pas encore "emballée", le professeur était nerveux : il multipliait les questions, piquait la curiosité, excitait la somnolence, au besoin avec un trait de gaillardise normande, fouettait tout l'auditoire, de la chaire au dernier banc. Les éclats de rire le ravigotaient, la cohue des réponses ou les invectives le faisaient exulter : "Bon ! Bon ! disait-il en appuyant fortement sur le B initial, il y a du bbbon !"

Le P. Longhaye, nous dit un de ses premiers élèves devenu plus tard un de nos bons prédicateurs, était un "grand éveilleur des intelligences". Il écrivait un jour à un "ancien", mieux doué, semble-t-il, pour les paisibles déductions des sciences exactes que pour la gymnastique des facultés littéraires :

"J'aurais voulu pouvoir, en classe même, vous tenir perpétuellement en haleine, vous faire parler beaucoup, vous taquiner, vous pourchasser, vous persécuter doucement, mais constamment, pour vous faire sortir de la demi-passivité qui est, je crois, le danger de votre nature. Vous auriez un peu crié peut-être, mais quelles ressources vous auriez trouvées en vous-même, que vous ne soupçonnez peut-être pas ! Je l'ai constaté dans les occasions infiniment trop rares ou j'ai pu vous mettre sur la sellette. Quand on vous pousse, quand on vous fâche un peu, on vous avive, on vous aiguise, on obtient de vous une activité de pensée et de parole qui semble dormir sans cela... Je voudrais vous voir plus questionneur, presque disputeur, à condition, bien entendu, de garder la docilité, la bonne foi entière, surtout de n'aimer pas la dispute pour la dispute, l'objection pour l'objection.

"... Je vous voudrais — comment dire ? — une activité plus active. Le ciel vous a fait travailleur, travailleur méthodique, patient, de longue haleine et de long courage. Mais il me semble que ce travail, cette *réceptivité*, comme on dit en jargon moderne, doit avoir je ne sais quoi d'un peu passif, quand il y manque une certaine vigueur à saisir, à étreindre, d'un mot, à vous rendre personnel ce que vous apprenez. Vous éveillez, vous épanouir, *engager un peu*

plus énergiquement le fond de l'esprit, voilà quel serait, à mes yeux, le programme pratique."

En dépit de cet appel aux initiatives de l'esprit, le P. Longhaye a bien pu donner parfois cette impression : qu'il cherchait moins à susciter des inventions heureuses, originales, qu'à faire découvrir la formule qu'il avait lui-même sinon arrêtée d'avance, du moins envisagée comme l'une des meilleures...

Ces procédés, le P. Longhaye les avait mis en œuvre, tout d'abord, au début de son enseignement, à Vaugirard. Son jeune condisciple, devenu son élève, Mgr Odelin, a bien voulu laisser parler ses souvenirs :

"Le P. Longhaye, nous a-t-il dit, sut nous imposer dès les premiers cours un respect admiratif à l'égard de son beau talent, mais surtout à l'égard de sa vertu de religieux. Il nous arrivait auréolé de ses récents succès à l'École, mais plus encore du prestige qu'il avait su acquérir déjà dans son Ordre. Du premier coup il s'imposa par sa valeur intellectuelle et par son grand caractère. C'était un professeur dans l'âme : vivant, ardent, communicatif, parlant, le feu aux joues et le regard brillant, intraitable devant les enfantillages, toujours soucieux d'exciter parmi nous une émulation de bon aloi."

Travailleur infatigable et toujours préoccupé d'unir à l'enseignement littéraire la haute formation religieuse, le Père établit aussitôt des cours supplémentaires de religion et d'apologétique. Il réclama dès cette première année le privilège de "faire le catéchisme" à ses élèves. Deux années plus tard, en 1863, il institua, à l'usage de ses jeunes bacheliers, sous le nom de "Cours de haute littérature", un enseignement spécial qui devait recevoir à quelques années de là, à Poitiers, sa forme définitive, et que Mgr Odelin nous a défini ainsi :

"Cette année-là, le P. Longhaye eut l'idée de demander aux familles de lui laisser pour une année d'études complémentaires les élèves de rhétorique qu'il avait brillamment menés au baccalauréat. Nous étions, pour la plupart, fort jeunes. Une dizaine d'entre nous consentirent à retarder encore d'un an leur entrée aux grandes écoles. Le programme consistait en une classe journalière et des études en particulier poursuivies sous la direction du maître, plus — bien entendu — le cours de catéchisme. En classe, on commentait très largement un manuel : *Chefs-d'œuvre de la littérature française*, par Aurélien de Courson et Vellery-Radot. Ensuite, chaque élève recevait un ouvrage à lire dans les quinze jours, à charge de l'analyser dans un exposé public au bout de la quinzaine. Je me souviens d'avoir étudié ainsi, avec un *très vif* intérêt, le *Port-Royal*, de Sainte-Beuve. Toutefois, je crois pouvoir dire que le cours ne rendit pas tout ce qu'on en attendait. La préparation du baccalauréat nous avait épuisés ; nous n'avions plus devant nous, com-

me en rhétorique, un but forcé à atteindre. L'élan, l'émulation manquait. Bientôt le P. Longhaye conçut une nouvelle manière d'organiser ce cours. Il en fit l'essai, vous le savez, à Poitiers, et cette fois avec un plein succès. Mais c'est à Vaugirard que revient l'honneur de la première tentative."

C'est donc à Poitiers que le P. Longhaye mit au point, en 1870, et tandis qu'il achevait ses études théologiques, son essai de *Cours de haute littérature*, qui s'appellera désormais *Cours Supérieur de littérature*. Comme à Vaugirard, son enseignement s'adressa aux jeunes gens qui avaient terminé leurs études secondaires, mais un petit nombre seulement de ceux-ci bornèrent là leur programme de travail. La plupart y joignirent, soit au collège, soit en ville, la préparation d'une licence. Désormais, ce cours comprit deux séries de leçons : l'une, l'étude des grands principes tels que l'écrivain devait, plus tard, les mettre en leur forme définitive dans sa *Théorie des belles-lettres* ; l'autre, la critique de romantisme, alors à son déclin avec Victor Hugo vieillissant. Le cours comprenait une classe chaque matin, la rédaction d'un "devoir français" par semaine, enfin une "composition" mensuelle en vue d'un concours annuel pour l'obtention d'un "grand prix de littérature" qu'on attribuait à l'auteur des meilleurs travaux, à la fin de l'année.

Avec son ardeur à enseigner, le P. Longhaye ne tarda guère à créer encore un autre cours destiné plus spécialement à un auditoire plus mûr : étudiants de l'Université, messieurs cultivés de la ville, ecclésiastiques, magistrats, officiers. Ce fut le *Cours supérieur d'apologétique*. Tour à tour, mais aussi, parfois simultanément, le maître y développa les trois sujets suivants : l'étude du *Syllabus*, la *Polémique religieuse au XIXe siècle*, enfin la critique des *grands mots* d'un usage courant et d'une signification plus ou moins ambiguë, tels que : *athéisme, autorité, césarisme, civilisation, démocratie, dogme, égalité, fraternité, liberté*, etc. Cette dernière partie fut assurément le point le plus original du programme. Le mot, écrit au tableau, était bientôt divisé en ses principales significations, également étiquetées à la craie, et le maître, alors, exposait la matière en indiquant du doigt, au fur et à mesure, les titres de chaque division. On sait que la plupart des articles qui firent l'objet de ces leçons furent, plus tard, rassemblées dans un recueil qui a été d'abord vulgarisé par le miméographe, puis publié par l'*Action populaire* dans ses *Plans et documents pour cercles d'études*, sous le titre suggestif que lui donna le P. Longhaye : *Dictionnaire du sens commun ou Dictionnaire des grands mots*.

Enfin, le P. Longhaye compléta son enseignement par une conférence religieuse mensuelle qu'il prêchait en l'église du Gesù, à la Congrégation des pères de famille, devant l'élite intellectuelle de Poitiers.

gation des pères de famille, devant l'élite intellectuelle de Poitiers.

Dès ce moment, on a noté l'ascendant extraordinaire de ce jeune religieux sur les esprits cultivés. Les hommes et déjà les prêtres subissaient l'empire de cette intelligence dont la force souveraine consistait surtout dans une étonnante clarté et dans cette qualité éminemment pédagogique : l'énergie dans l'affirmation. Relevons enfin, d'après le témoignage des rares survivants du *Cours supérieur* de Vaugirard et de Poitiers, le prestige incontesté qu'exerça le P. Longhaye par son caractère de haute vertu : "L'impression dominante qui nous en est restée, nous a dit Mgr Odelin, est celle d'un religieux exemplaire, mettant la plus belle intelligence au service de Dieu, sous le joug de sa règle."

Au mois de juillet de l'année 1872, les supérieurs, désireux de donner au P. Longhaye plus de loisir pour l'achèvement de ses études théologiques, tentèrent de le retirer de Poitiers où il menait de front, depuis trois ans, ces études avec les diverses occupations que nous venons d'énumérer. Le jeune professeur alla, en effet, s'enfermer dans la maison de campagne du collège de Vannes, et se mit à préparer activement son examen de quatrième année de théologie. Mais ses loisirs furent de courte durée. Il s'en explique lui-même dans une lettre à son cousin, M. Arthur Loth, rédacteur à l'*Univers* :

"Je retourne à Poitiers... après avoir eu la promesse formelle de n'y plus reparaitre... Mgr Pie, qui est plein de vastes projets, fait à mon *Cours supérieur de littérature*, l'honneur de le considérer comme une pierre d'attente pour les fondations qu'il médite. Sa Grandeur, informée de mon départ, a demandé instamment qu'on me donnât un successeur. Le successeur ne s'est pas trouvé disponible et le Père provincial a dû revenir, à mon endroit, sur toutes ses promesses."

Il fallut donc obéir. Mais la même lettre nous apprend que, dans l'espèce, l'obéissance n'avait rien d'héroïque :

"Assurément, j'aurais mauvaise grâce à me plaindre d'une disposition providentielle qui me rend un ministère précieux à plus d'un titre. Par mon cours, par les conférences religieuses que je fais aux philosophes de seconde année, par la direction de la première Congrégation dont je suis chargé, je puis espérer faire quelque bien dans la sphère où je me sens plus naturellement à l'aise. L'enseignement religieux aux jeunes gens a toujours été ma passion dominante, et voici que la Providence daigne m'y appliquer encore : ce cours de littérature n'est, en effet, qu'une forme et un moyen d'enseignement religieux."

Les qualités qu'il avait cultivées dans l'exercice de ce haut enseignement, le P. Longhaye les apporta dans son professorat de belles-

lettres, au *Juvénat* de Slough, d'Aberdovey, de Jersey, de Cantorbéry. Là encore, fidèle à sa méthode, il s'appliqua à entourer l'enseignement purement littéraire de tout un groupe de cours accessoires destinés à compléter la formation intellectuelle des jeunes religieux qui lui étaient confiés. Le P. Longhaye avait la passion d'enseigner, la passion des classes. Cours de pédagogie, cours d'histoire, cours de prédication, catéchisme, lecture des auteurs, toute matière lui était bonne, pourvu qu'elle lui permit d'entrer en communication avec des esprits, d'inculquer des idées. Il cherchait à suppléer par des classes *d'accessoires* au vide des journées qui ne comportaient pas pour lui de cours officiels : dimanches, jours de congés, soirs de promenade. La période de l'année qui lui était la plus pénible était celle des vacances. Encore chercha-t-il à se revancher en allant prêcher en France, pendant ce temps, des retraites ecclésiastiques ou religieuses qui lui valurent une vraie célébrité. Quand, d'aventure, la présence de quelque grand personnage, le passage d'un évêque missionnaire, une fête, un anniversaire, valaient aux élèves la faveur d'un congé supplémentaire, le bon Père en était tout marri. Il confiait bonnement sa peine à ses élèves qui comme bien l'on pense, alléchés par la perspective toujours séduisante des trop rares "études libres", ne compatissaient à sa déconvenue qu'avec une sincérité relative. Le cher homme gémissait alors bravement sur les sacrifices qu'il faudrait faire : tel chapitre à "sauter", tel développement à écourter. C'était dur quand on tenait tant à tout dire ! Parfois même il arriva au zélé professeur de briguer la chaire du réfectoire — poste ingrat — pour développer telle ou telle question pendant que ses auditeurs mordraient à belles dents la pitance.

Le temps qui séparait les classes était lui-même employé à la préparation des cours, à la recherche des références, aux choix des lectures. Pendant toute sa longue existence de professeur, le P. Longhaye garda l'habitude de sortir, chaque soir, de 1 heure à 3 heures, seul, pour une promenade dont tout était réglé d'avance : itinéraire, durée et occupation. C'étaient des excursions fécondes. Un livre sous le bras, le Père commençait par réciter l'un de ses trois chapelets quotidiens. Puis il lisait. Qui ne l'a rencontré ainsi, trottinant de son pas menu, un peu voûté, le nez dans les pages du volume, à Aberdovey, sur la route de Towyn ; à Jersey, le long de la classique vallée des Vaux ; à Cantorbéry, sur le chemin qui borde la voie du chemin de fer ? Seuls, à Jersey, le passage du petit train de Saint-Hélier, coquet comme un jouet d'enfant, ou à Cantorbéry, celui du rapide de Londres à Douvres avaient le don de l'arracher un moment à sa lecture et de le jeter dans des extases. Il adorait les chemins de fer,

unique indice d'un goût du mouvement que nous ayons trouvé dans sa vie. Quand, en 1911, Mgr Odelin, venu de France pour le Congrès eucharistique, alla lui rendre visite, le bon Père ne lui proposa-t-il pas, en guise d'inédit, d'aller avec lui voir passer le train de Douvres ? Les enfants ou les saints ont de ces naïvetés.

Le livre ainsi épluché en promenade était disséqué bientôt en classe. Quand il avait été l'objet d'une "découverte", il était aussitôt signalé à l'admiration publique.

En classe de belles-lettres, la méthode était uniforme. Tout d'abord, lecture à haute voix d'un passage de "l'immuable *Théorie*", puis le commentaire par les élèves et le maître, enfin le résumé minutieusement dicté jusque dans sa ponctuation et qui ferait l'objet, de loin en loin, d'une leçon orale où le Père se montrait d'une exigence redoutable. Des "histoires" — chaque année les mêmes, par exemple, et pour cause : elles étaient indiquées en marge du cahier du maître ! — venaient émailler le cours des démonstrations. Leur succès égayait visiblement le narrateur, qui ne craignait pas de souligner son triomphe par un rire des plus retentissants et une pincée de tabac dont l'ampleur se mesurait à l'importance de "l'effet" obtenu.

Plus tard, quand le P. Longhaye devint aveugle, il se fit escorter de deux "Antigone", deux élèves, dont l'un lisait le texte du livre, l'autre les commentaires ou les titres des traits inscrits en marge, et que le maître se réserva toujours de raconter. Il racontait très bien, et ses vastes lectures sur le XVII^e et le XVIII^e siècles lui fournissaient une mine abondante d'anecdotes des plus savoureuses.

Les menus détails qu'on vient de lire trahissent bien la "manière" du P. Longhaye : ils ne révèlent pas le fond de sa méthode. Disons tout de suite que le maître s'attachait surtout à développer chez ses élèves la réflexion, l'analyse des idées et leur logique et leur développement. La plupart d'entre eux lui arrivaient des grands collèges modernes où la vieille rhétorique française a dû être sacrifiée à la préparation hâtive d'un programme de baccalauréat touffu et indigeste. On ne leur avait pas appris à ordonner une composition selon les règles classiques, à équilibrer les parties d'un discours, à développer les grandes lignes d'une exposition. Le P. Longhaye gémissait souvent sur la disparition de ces grands exercices de l'intelligence et du style qu'étaient, autrefois, le "discours français" ou la "poésie latine". Quand, d'aventure, il découvrait parmi ses élèves quelque sujet formé par ces méthodes surannées en quelque petit collège de province, il ne manquait par de donner ses compositions comme des modèles à "M.M. les licenciés". Il avait le culte des "plans", des "canevas", avec divi-

Vos yeux sont en sûreté sous mes soins. J.-A. McC^lure, O.D. 109, rue St-Jean.

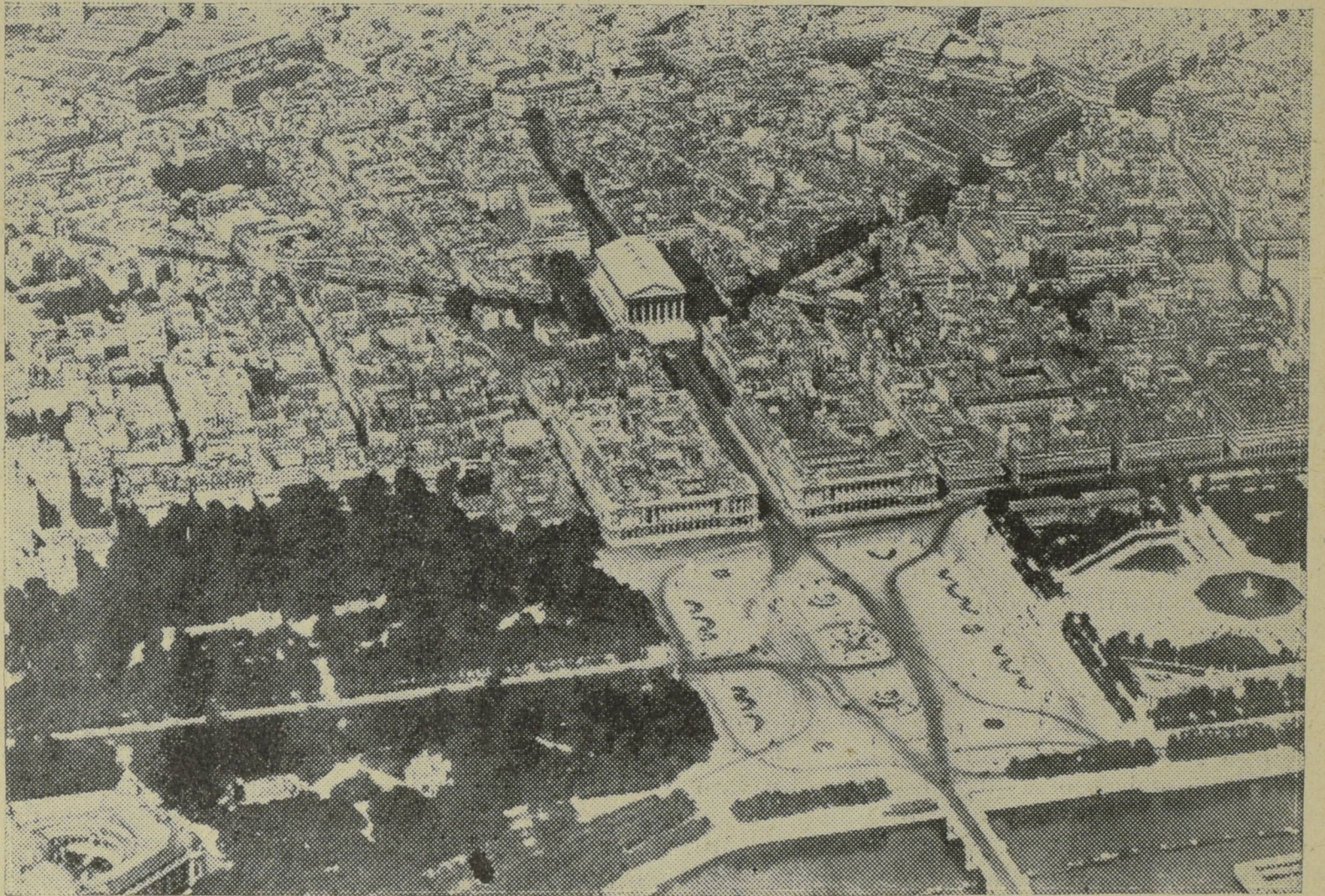
sions et subdivisions, et n'admettait pas qu'on se mît à composer de verve, à "habiller" avant d'avoir construit le "squelette". Ses lettres familières elles-mêmes sont bâties sur un plan logique et gradué : souvent elles portent en marge l'indication des parties. Ses manuscrits de sermons sont tout hérissés de grands A. B. C. et de petits *a. b. c.*, enfin de numéros : le tout soigneusement souligné au crayons rouge et au crayon bleu.

"Je crois, écrivait-il un jour, que si le bon Dieu me donne le temps de retomber en enfance, mes incohérences séniles se présenteront encore sous formes de tableaux synoptiques avec un grand luxe de chiffres romains et arabes, de lettres capitales et ordinaires, *grand-œil et petit œil*, et, enfin, de lettres grecques."

Assurément, c'est dans cette "gymnastique" de l'esprit qu'il faut reconnaître le plus grand service qu'ait rendu le P. Longhaye à l'ensemble des élèves qui ont été soumis à sa direction au cours de trente-six années d'enseignement des belles-lettres. Tous n'ont pas gardé complètement sa manière de voir en toutes

choses, mais tous ont subi son empreinte. Ceux qui, plus tard, dans l'orientation de leur pensée ou la manière de l'exprimer semblent s'être le plus écartés de l'idéal du maître avouent qu'ils lui doivent du moins l'art d'ordonner les idées, la méthode, le métier. En leur apprenant à penser et à mettre leurs conceptions en valeur, il les a sauvés de bien des écueils auxquels se heurte une génération d'écrivains que n'a point disciplinés la vieille et prudente formation classique. Peut-être avons-nous perdu à ce jeu quelques "artistes" à l'écriture libre, au tour d'esprit surprenant : toute méthode a des désavantages. Mais nous y avons gagné de bons ouvriers, sûrs de leur langue et sûrs de leur métier, des penseurs vigoureux, des philosophes, des théologiens, des historiens, des apologistes. Et quand on songe au but que se proposaient les supérieurs de l'Ordre en confiant au P. Longhaye, ces jeunes gens à former, il faut bien reconnaître que ce but, dans son très large ensemble, a été brillamment atteint.

PIERRE LHANDÉ, S. J.



AU DESSUS DE PARIS

Photographie aérienne montrant une partie de la "Ville lumière". On peut voir, au premier plan, la "Place de la Concorde", à gauche, ce sont les Champs-Élysées et à droite, les Tuilleries.

La légende de Martin l'Ours

I

IL y avait autrefois, tout près des hautes montagnes aux environs de Tobolsk, un ours du plus beau noir. C'était une magnifique bête, superbement fourrée, à la démarche grave, à l'œil placide et doux. Il vivait de racines et de glands, de miel quand venait l'été, mais de rapines, jamais. Personne dans le riant village, accoté au flanc de la montagne, n'avait eu à lui reprocher le vol d'une chèvre ou d'un mouton. Bien des fois des enfants, à leur grande frayeur, avaient été surpris par lui jouant à cligne-musette dans les fourrés ; mais toujours l'ours avait rebroussé chemin, sans doute pour ne pas succomber à la tentation de les croquer. Aussi jouissait-il d'une réputation d'honnête ours, et, dans le village de Dowra, pas un paysan n'eût voulu tendre une chausse-trape, pour s'en emparer, bien que sa peau dût certainement valoir une belle somme en roubles d'argent, et qu'elle eût fait envie à plus d'un boyard, qui l'avait d'aventure aperçu.

II

Il y avait dans le village de Dowra un jeune couple, récemment marié, Jean Tomski et Lisbeth Svanowora. Jean était paresseux et Lisbeth était coquette. Ils aimaient à aller danser aux fêtes et dépensaient leur argent sans compter. Un jour vint où ils s'aperçurent que leur bourse était vide, et Lisbeth fit une querelle à son mari.

“ Vois-tu, Jean, lui disait-elle, dans huit jours les caravanes de la Chine doivent passer à Tobolsk ; il y aura réjouissances à la ville, et l'on dansera dans les grandes salles des auberges. Il me faut une jupe neuve et des galons d'argent pour être belle et pour te faire honneur. Et cependant tu restes là tranquille à grignoter des châtaignes, au lieu d'aller gagner des copecks en tirant des lièvres pour la cuisine du seigneur ! ”

Jean Tomski fut très humilié, car il aimait sa femme, et il voulait la voir belle. Il prit son vieux fusil à capucines d'argent et s'en alla au bois.

“ Sois tranquille, Lisbeth, je ferai bonne chasse, et tu auras une jupe neuve ! ”

III

Jean Tomski chassa depuis le lever du soleil jusqu'à la moitié du jour. Mais il ne put trouver à décharger son arme. Les lièvres le connaissaient dès longtemps, et ils avaient appris à se défier du chasseur. Quand ils voyaient reluire les capucines d'argent, ils s'en allaient bien loin, si loin que Tomski ne pouvait les atteindre. Ne pouvant tuer de lièvres, il se rabattit sur les faisans. D'ordinaire il y en avait bon nombre dans les fourrés de Dowra ; mais cette fois les faisans avaient suivi l'exemple de leurs cousins les lièvres. Ils s'envolèrent à tire-d'aile, rasant les feuilles et ne montrant pas une plume de leur vert or, et Tomski ne put encore épauler son fusil. Au moment où il s'en revenait l'oreille basse, il rencontra Nichol, un autre braconnier comme lui. Nichol n'avait pas été plus heureux. Mais il s'approcha de Tomski et il lui parla à l'oreille et, tout en lui parlant avec animation, il lui montra Martin l'Ours qui descendait au loin, au fond d'une ravine inaccessible.

IV

Et tous d'eux s'en allèrent côte à côte, le fusil sur l'épaule, en chantonnant un gai refrain. Ce qu'ils s'étaient dit, on peut le deviner, car ils regardaient Martin l'Ours d'un singulier air, tandis que celui-ci rentrait dans sa caverne d'un pas lourd et tranquille. Au bout du village, dans une chaumière enfumée vivait un vieux juif qui faisait le commerce des pelleteries. Nichol frappa à sa porte.

“ Elzéar ! lui cria-t-il, ouvrez, car nous venons vous offrir une fourrure. ”

On entendit une serrure grincer ; une porte s'ouvrit à demi, et le vieux juif, sans leur donner accès, demanda aux chasseurs ce qu'ils voulaient de lui.

“ Que nous donneriez-vous de la peau de Martin l'Ours, si nous vous l'apportions demain après le lever du soleil ? ”

Elzéar fit une grimace, car il pensa que l'on voulait se moquer de lui.

“ J'en donnerais bien vingt roubles, dit-il ; mais vous ne la tenez point ! ”

Tomski demanda un à-compte. Mais Elzéar, sans répondre, lui ferma la porte sur le nez, et on l'entendit rentrer en toussant jusqu'au fond de sa chaumière enfumée.

V

“ Vingt roubles ! Ce serait une belle somme ! ” se disait maître Tomski en rentrant au logis.

Lisbeth le reçut mal, quand elle vit que son carnier était vide.

“ Sois tranquille, petite mère, reprit-il aussitôt, tu auras ta jupe neuve et tes galons d'argent. Demain, le juif Elzéar me comptera pour ma part dix beaux roubles. ”

Lisbeth ouvrit de grands yeux et voulut interroger Tomski.

“ Dis-moi, petit père, dis-moi vite comment tu gagneras ces dix roubles.

— Non, non, je ne dirai rien ; c'est un secret qu'on ne doit pas confier à une femme. Tu irais bavarder, et d'autres me prendraient mon idée. ”

Lisbeth eut beau prier, supplier ; elle eut beau se fâcher et éclater en menaces. Tomski demeura muet comme une tombe. Lisbeth se résigna à souper sans avoir rien appris. En dormant, Jean Tomski rêva qu'il se bâtissait un palais, plus haut que celui du seigneur, et Lisbeth s'acheta, — en rêve aussi, — trente aunes de velours ponceau pour s'en faire une robe à queue, comme les grandes dames de Tobolsk.

VI

Il fallut pourtant s'éveiller, car l'alouette avait chanté. Adieu le palais plus haut que celui du seigneur ! Adieu les trente aunes de velours ponceau ! Cependant Tomski se leva gai et dispos.

“ Debout ! femme ; prépare-moi mes grandes bottes, et mets dans ma gibecière mes balles de plus gros calibre. ”

Et Lisbeth toujours intriguée, remplit consciencieusement la gibecière, qui devint bien pesante, puis Tomski s'équipa et partit, car Nichol l'attendait dans le sentier qui conduit à la grande ravine.

“ Arrive donc, gros dormeur ! lui cria son ami, dès qu'il le vit déboucher au détour du chemin ; Martin l'Ours ne tardera pas à passer,

car c'est l'heure où il descend de sa tanière pour chercher sa pâture. ”

Tomski ne répondit pas, mais il frisa sa moustache, et du revers de sa main il lissa sa longue barbe.

“ Martin l'Ours ne nous échappera pas, dit-il en souriant, car j'ai dans ma gibecière des balles fondues par moi. Mets-toi en vedette au pied de ce sapin, et quand il débouchera, tu me feras un signe. ”

VII

Nichol se tapit au pied du vert sapin, et Tomski se cacha sous les feuilles d'un buisson, et il se fit un silence si profond qu'on entendait les grillons chanter. Tout à coup on vit passer un beau lièvre, puis un daim effarouché. Ils couraient de toute leur vitesse, et faillirent se jeter dans les jambes de Tomski, mais il ne daigna pas épauler.

“ Pauvre gibier pour nous ! dit-il dédaigneusement ; mais qui donc a effrayé ces bêtes ? ”

En ce moment il vit Nichol se dresser. Martin l'Ours débouchait du haut de la ravine, descendait lourdement en s'accrochant aux saillies des rochers. Puis, gravement, lentement, selon sa coutume, il entra dans le chemin que gardaient les chasseurs. Tomski arma promptement son fusil, mais il se sentit froid entre les deux épaules. Nichol agita sa casquette de peau de loutre. Mais voici que Martin l'Ours arriva droit sur lui, et Nichol laissa tomber sa grande serpe et sa carabine à deux coups, et à la force du poignet il grimpa le long du sapin vert et se dissimula sous les branches.

VIII

Martin l'Ours s'arrêta un instant fort surpris ; mais sans doute il songea que l'autre chasseur causerait plus volontiers avec lui, car il reprit sa marche et s'avança vers Tomski.

“ Par saint Georges ! dit Tomski, je ne le croyais pas aussi gros ! ”

Et à son tour il laissa tomber son fusil. Mais l'ours était tout près, et il n'avait pas le temps de gagner un sapin. Il s'étendit tout de son long au travers de la route, et fit le mort, en retenant son souffle. Martin l'Ours regarda ce cadavre, le retourna bien doucement et approcha son museau, puis il posa sa lourde patte sur l'estomac du chasseur et pressa... pas trop

fort. Tomski ne put retenir un gémissement, aussitôt étouffé. Martin l'Ours sourit à sa manière, mais il dédaigna une vengeance trop facile, car il s'en alla à petits pas, sans regarder derrière lui. Mais il avisa les armes des chasseurs, les prit successivement et les retourna dans ses griffes. Elle partirent toutes deux, et l'ours, un peu étonné de ce bruit, les serra l'un contre l'autre sur sa poitrine velue, et les deux carabines retombèrent brisées en morceaux.

IX

“ Eh bien ! dit Nichol à son camarade, sitôt que l'ours fut loin, que t'a donc dit Martin ? . . .

— Ma foi, répliqua Tomski, je n'ai pas bien compris, car il parlait en langue d'ours, mais je suppose qu'il s'est moqué de nous.

— Je crois, ajouta Nichol, que nous avons eu tort de vendre sa peau si vite, et je te cède ma part du marché. Martin l'Ours est de taille et d'humeur à vouloir se défendre.

— Poltron, dit Tomski, si tu n'étais pas monté sur un arbre, et si tu ne m'avais pas laissé seul en face de notre ennemi, je n'aurais pas pris peur. Mais j'accepte ta part du marché, et je trouverai bien le moyen d'abattre Martin l'Ours.”

Tomski était piqué, parce que l'ours avait souri et qu'il lui avait fait grâce. Puis il songeait à Lisbeth, à qui il avait promis une jupe neuve. Et ce soir-là, il laissa Nichol rentrer seul au village, car il n'osait affronter les regards de sa femme. Tomski demeura donc seul sur le chemin mais il se mit à creuser un grand trou, une fosse large et profonde, et ce travail lui prit toute la nuit.

X

Au petit jour, Tomski alla couper des branches et les entrelaça habilement, et il en couvrit la fosse pour en dissimuler l'ouverture.

“ Dans une heure, se dit-il, l'ours tombera dans ce trou, et il ne pourra se défendre. Avec la serpe, je lui fendrai la tête, et je vendrai sa peau vingt beaux roubles. Lisbeth ne me fera pas de reproches, car elle pourra s'acheter un galon d'or, et non plus un d'argent, et du reste de mes roubles je me donnerai une veste brodée de rouge, et chacun dans le village admirera mon adresse.”

Ayant ainsi parlé, Tomski sauta de joie, et, prenant la serpe de Nichol, il l'aiguisa longuement sur une roche.

“ Mais prenons vite des forces, se dit-il encore car bientôt j'aurai une grosse besogne pour abattre Martin d'Ours.”

Il saisit sa gourde, toute remplie d'eau-de-vie de grains, et il en but trois grands coups, en portant la santé de sa chère femme.

XI

L'air était vif et froid, et les branches de sapin s'étaient couvertes de givre. Tomski vida tout à fait sa gourde, puis il agita ses deux bras pour se réchauffer, et il passa une bonne heure à battre la semelle ; mais il trouva matière à s'égayer encore.

“ C'est bien heureux, dit-il, que le froid n'ait pris que ce matin, car s'il avait gelé hier soir, la terre aurait durci, et je n'aurais pu creuser ma grande fosse.”

Comme il achevait ces paroles, l'ours se montra à l'autre bout du chemin. Il parut un peu surpris se voir encore en face de lui le même chasseur qu'il avait épargné la veille. Peut-être un sentiment de colère se fit-il jour dans sa cervelle d'ours, car il s'avança rapidement, sans doute pour corriger l'audacieux. Mais la colère est mauvaise conseillère, — apprenez cela en passant vous tous qui m'écoutez ! — car elle empêcha Martin l'Ours de regarder à ses pieds. Il s'engagea au travers des branches qui cédèrent sous son poids ; et, poussant un juron dans sa langue il tomba dans la fosse.

“ Par saint Wladimir, le patron de ma paroisse, cria Tomski triomphant, je tiens enfin mes vingt roubles !

XII

Il ne les tenait pas encore. L'ours ne pouvait remonter, car les bords étaient trop escarpés et trop hauts pour qu'il pût les atteindre, mais il n'était pas blessé, et, pour avoir sa peau, il fallait commencer par le tuer. Tomski se coucha à plat ventre ; il saisit sa grosse serpe et, allongeant le bras, il en asséna de grands coups sur le museau de l'ours. Celui se détourna habilement, et plus d'une fois la serpe glassa sur son poil épais sans pénétrer bien avant. Alors Tomski se pencha davantage sur le bord de la fosse ; l'eau-

de-vie de grains l'avait quelque peu grisé, et il avait perdu toute prudence. Au moment où il levait le bras pour porter un coup décisif, l'ours leva sa lourde patte et atteignit l'épaule de Tomski. Le chasseur perdit pied sous cette pression formidable et il tomba dans la fosse. Martin l'Ours aussitôt le serra dans ses robustes griffes. Quelques minutes après, Tomski était étendu, sans vie, aux pieds de son vainqueur.

XIII

Cependant Lisbeth avait attendu son mari toute la nuit, et au lever du jour elle avait éveillé ses voisins.

“ Courons, avait-elle dit, courons chercher mon époux qui a péri dans quelque fondrière ! ”

Et en parlant ainsi elle se tordait les bras, tant elle avait du chagrin. Nichol s'était douté que son camarade avait pu tomber sous les étreintes de l'ours, et il avait réuni toute une troupe, et chacun s'était armé de son mieux. Ils s'élancèrent trente sur le chemin de la grande ravine, et les femmes les suivirent, accompagnant Lisbeth qui s'arrachait de longues poignées de ses cheveux blonds. Ce fut bien pis lorsqu'en arrivant près de la fosse, elle aperçut l'ours tranquille auprès de son mari inanimé.

“ Tuez-le ! s'écria-t-elle ; mettez en pièces ce monstre horrible qui a étouffé mon cher Jean ! ”

Mais les plus hardis hésitèrent ; d'ailleurs il y avait là la grande serpe, et les anciens déclarèrent que Tomski avait été l'agresseur. Une querelle s'éleva entre les paysans, dont quelques uns défendaient Martin l'Ours. L'on allait en venir aux mains, mais le maréchal déclara qu'il fallait en référer au juge, et la querelle s'apaisa.

XIV

Martin l'Ours fut pris à l'aide de nœuds cou-lants, puis il fut enchaîné et muselé et on le conduisit devant le juge Semenowich. C'était un homme grave, qui portait des lunettes et qui jugeait comme Salomon. Il entendit la plaignante, écouta les défenseurs et interrogea l'accusé. Martin l'Ours ne put rien répondre, parce qu'il était muselé, mais on ne douta pas que sans cela il n'eût fait un très beau discours. Le juge Semenowich était très intelligent et il comprenait à demi-mot. Il vit bien, à l'attitude

du prévenu, que c'était un brave ours, incapable de faire du mal à une mouche. Il fit comparaître les témoins, et cinq femmes racontèrent que Martin l'Ours avait épargné leurs enfants jouant à cligne-musette. Puis il entendit le juif Elzéar, et celui-ci déclara qu'on lui avait offert la peau du prévenu et qu'il en avait donné vingt roubles. Le juge Semenowich fronça ses gros sourcils et il exila le fourreur, qui, par son offre imprudente, avait excité la cupidité du défunt.

XV

Puis il se fit un grand silence dans l'auditoire, et le juge Semenowich, en retirant ses lunettes, prononça son arrêt :

“ Nous grand juge du district, vu l'oukase 132 de notre onzième czar ; et parce que Martin l'Ours a défendu sa peau vendue sans son aveu, et qu'il était dans son droit, parce que la plaignante a poussé son mari à des gains illicites pour s'en acheter une jupe, parce que le tribunal doit aide et protection aux animaux paisibles comme aux bons citoyens ; renvoyons Martin l'Ours sans dépens ni dommages, et disons qu'aujourd'hui, et sans désespérer, il sera mis en liberté.”

La veuve recommença à pleurer, et à travers ses larmes elle s'écria tout haut que le juge du district n'avait pas le sens commun. Mais c'était un bon homme qui savait que l'on a trois jours pour maudire la justice, et Lisbeth échappa à l'amende qu'elle avait méritée par son irrévérence. Un hurrah général salua le tribunal à sa sortie, et Martin, démuselé, alla retrouver sa ravine, où, il vécut de longs jours, aimé et respecté à dix verstes à la ronde.

(*L'Ami des enfants*)

DISTINGUONS

- J'ai fait souffrir des centaines de personnes.
- Vous êtes donc une brute ?
- Non, je suis dentiste.

INGÉNIEUSE COMPARAISON

A table, on oublie de servir Bob, un charmant bambin de six ans, fort intelligent. Il demande :

“ Papa, c'est donc comme pour les trains express ? On passe les petites stations ? ”

La petite bohémienne

C'EST en 1856 que j'acceptai la place d'organiste à Sainte-Suzanne, me dit mon digne et vénéré maître de musique, M. Chapuis, mais la belle vie de Paris, toute cette joyeuse existence où l'on n'a pas le temps de s'ennuyer une fois en dix ans, me trotta longtemps dans la tête

Je ne pouvais me faire aux commérages de ces gens, qui ne s'inquiétaient que du prix des œufs sur le marché, de la prochaine ouverture de la chasse, ou d'autres questions de la même importance.

Que de fois, en écoutant mes élèves taper sur le piano sans goût et sans mesure, ne me suis-je pas écrié au fond de mon âme :

“ Oh ! mon pauvre Chapuis, quelle malheureuse idée tu as eue de venir t'enterrer en province ! Il aurait mieux valu pour toi t'engager comme clarinette dans un café-concert ! ”

Mais c'était fait, et ma sœur Rosalie, que vous connaissez, étant venue me rejoindre à la mort de son mari, pour gouverner mon petit ménage, insensiblement je finis par m'encroûter dans de nouvelles habitudes. Je n'avais plus à m'inquiéter de rien que de m'asseoir à table quand le couvert était mis et de m'étendre dans mes draps blancs pour dormir. Ma sœur avait les clefs de la maison, elle veillait à tout. Je ne crois pas avoir rencontré de meilleure femme ; c'est à son économie que je dois d'avoir pu m'acheter cette petite maison et d'avoir mis quelques rentes de côté.

Le seul homme avec lequel je pouvais causer d'art, ce qui du reste arrivait assez rarement, c'était M. le curé Miguel.

Représentez-vous un grand vieillard sec, brun de peau, les yeux gris, le front large, la tête blanche comme un cygne ; il avait un accent légèrement étranger ; la discrétion m'empêchait de lui demander s'il n'était pas d'origine espagnole, mais je le pensais.

Plusieurs fois, soit à l'église, soit au presbytère, où j'allais m'informer du service des orgues, du choix des morceaux, qu'il m'indiquait lui-même, plusieurs fois nous avons causé de musique et je m'étais aperçu qu'il s'y connaissait à fond ; il avait même sur les grands maîtres de la musique religieuse des façons de voir qui m'étonnaient par leur justesse et qui m'ouvraient de nouvelles idées ; il jouissait aussi d'une voix de basse qu'il conduisait supérieurement, en chantant la messe.

Enfin, avec cet homme, on pouvait causer d'art ; malheureusement, cela n'arrivait pas souvent ; M. le curé Miguel, n'étant pas grand discoureur, ne montrait sa science que par occasion et ne donnait son opinion sur un morceau, qu'après avoir entendu celle des autres,

encore pas toujours, et seulement quand cela lui convenait.

Outre les bons moments que je passais de loin en loin à m'entretenir avec cet homme, j'avais le plaisir de me promener aux environs de Sainte-Suzanne, qui sont fort beaux ; j'en profitais tous les jours pendant la belle saison, et quelquefois même en hiver, quand le froid était sec et que la terre durcie permettait de sortir sans trop s'enfoncer dans la boue.

Or, dès les premiers temps de mon arrivée, en sortant par la porte des Vosges, j'avais remarqué une vieille femme et une petite fille assises sur la rampe de l'avancée, une sébile à la main.

La vieille était aveugle, et l'enfant la conduisait là tous les matins pour implorer la charité des passants.

Il me semble encore les voir, la vieille, toute triste, ne parlait jamais ; elle était extrêmement vieille, mais encore droite, une sorte de simplicité digne et grave avertissait que ce n'était pas là une mendicante de profession, mais un être brave, bon et courageux, qui, après avoir travaillé jusqu'au bout, se trouvait à la fin réduit à implorer l'assistance de ses semblables.

La petite fille était brune, hâlée, vêtue d'une pauvre robe rapiécée.

On ne pouvait s'empêcher d'admirer ses magnifiques cheveux noirs, tombant épars sur ses épaules ; ses petites mains, ses petits pieds d'une perfection de forme admirable, et surtout ses yeux superbes annonçant la pensée et le sentiment.

C'est elle qui vous présentait la sébile, et chaque fois j'y déposais mon aumône, en me disant :

“ Que cette enfant sera belle dans quelques années, et quel malheur de prévoir que cette beauté si frappante, si remarquable, qui serait pour des gens riches, ou simplement aisés, un sujet d'orgueil, de satisfaction et d'espérance, deviendra peut-être pour la pauvre enfant, dans la triste position où elle est, la cause de sa perte ! ”

Cette pensée mélancolique se présentait toujours à mon esprit ; puis, continuant ma promenade aux environs, mes idées prenaient un autre cours.

Les choses en étaient là quand arriva l'automne de 1860, et tous les soirs, après mes leçons, j'allais faire un tour au bois de chênes, qui n'est pas loin de la ville.

Rien ne me plaît autant que cette belle teinte de rouille qui s'étend sur les forêts aux approches de l'hiver ; je ne sais quel sentiment de tristesse solennelle vous envahit le cœur quand vous marchez seul sous les grands rameaux à moitié dépouillés, sans qu'un bruit autre que celui de vos pieds poussant les feuilles sonores vienne interrompre votre rêverie.

Le travail des champs est fini, les campagnards sont retirés chez eux ; à peine de loin

en loin un pauvre homme en gros sabots et camsole de laine déchirée aux coudes, son fagot sur l'épaule, passe silencieux auprès de vous, pour regagner son village!

C'est triste, mais grand comme tout ce qui vous aide à penser, à réfléchir sur soi-même et sur la fin des choses en ce monde.

Et comme un soir, vers cinq heures, je prenais le chemin de ma promenade habituelle, une voix lointaine, qui chantait, attira mon attention au sortir de la ville. Cette voix était si pure, si haute et si touchante, que je m'arrêtai sur le pont pour l'écouter.

La sentinelle allait et venait, le percepteur de l'octroi Barbazan balayait le devant de sa maisonnette ; les paysans, après le marché, retournaient par bandes à leurs villages, hâtant le pas, car la saison était déjà froide ; et la voix montait... montait avec une aisance, une grâce, une souplesse qui m'émerveillait.

Enfin j'entrai dans le défilé de l'avancée, me demandant qui possédait une voix de cette puissance à Sainte-Suzanne, et qu'est-ce que j'aperçus ? La petite mendicante, seule, toute pâle et chétive, sa pauvre robe collée aux jambes et ses beaux cheveux agités par la bise.

Elle chantait de toute son âme, et les gens passaient sans même tourner la tête ; pas un sou, pas un liard ne tombait dans sa sébile.

— Te voilà seule, ma pauvre enfant, lui dis-je en m'arrêtant tout ému ; la grand'mère n'est donc pas venue avec toi, ce soir ?

— Elle est malade, monsieur, fit elle d'un accent qui me retourna le cœur ; elle est malade ; c'est pour elle que je chante ; ne me refusez pas, monsieur... c'est pour elle !

Je me sentis bouleversé, et, prenant dans ma poche ce que j'y trouvai :

— Tiens, lui dis-je, va ! Dépêche-toi d'acheter ce qu'il vous faut... mais ne chante plus ici, pauvre petite ; il fait trop froid dehors maintenant pour chanter. Tu diras à ta grand'mère que j'irai la voir.

Elle me regardait de ses grands yeux, et tout à coup, fondant en larmes, elle se prit à courir.

— Attends ! Où demeurez-vous ?

Alors se retournant, elle me répondit :

— Rue du Vieux-Rempart, monsieur. Vous n'avez qu'à demander la grand'mère Sabine, tout le monde vous montrera.

— C'est bien... va !

Elle repartit, et moi, renonçant à ma promenade, je rentrai en ville tout pensif.

Cette voix de soprano, vraiment splendide, que je venais de découvrir par le plus grand des hasards, était un événement dans ma vie. J'avais l'intention d'aller voir tout de suite la grand'mère Sabine ; mais, changeant d'idée en route, je me rendis au presbytère, chez M. le curé Miguel, pour lui faire part de cette découverte incroyable ; lui seul à Sainte-Suzanne pouvait en renouer toute l'importance.

Les grandes et belles voix de ténor pour l'homme et de soprano pour la femme sont si rares, que leur valeur, comme celle du diamant, est inappréciable. Tous les gouvernements en encouragent la recherche ; elles font en quelque sorte partie de la gloire d'un pays, en ajoutant au lustre de l'art. Mais tous ces encouragements ne servent à rien ; la nature ne prodigue pas ses trésors, et le hasard quelquefois... un heureux hasard, en amène seul la découverte.

C'est ce que je me disais en arrivant au presbytère.

M. le curé Miguel, comme d'habitude, était dans sa bibliothèque, seul, assis en face de sa petite cheminée, ses pantoufles sur les chenets, tout rêveur, quand j'ouvris la porte.

Il fut étonné de me voir.

— C'est vous, monsieur Chapuis ? me dit-il. Vous venez vous informer du service ? Mais cette semaine, nous n'avons rien ; pas de baptême, pas de mariage, pas d'enterrement ; au moins jusqu'à présent rien n'est annoncé. Asseyez-vous.

— Ce n'est pas ce qui m'amène, monsieur le curé, lui répondis-je en m'asseyant ; c'est un événement qui ne peut manquer de vous intéresser ; je viens de découvrir à Sainte-Suzanne une voix pure, de la plus grande ampleur, allant du fa deux (contralto) jusqu'au mi cinq (soprano), largement, et en plein.

— Trois octaves ! fit-il en se retournant dans son fauteuil brusquement, pour me regarder en face. Mais il n'y a que deux ou trois artistes hors ligne, qui possèdent en Europe une voix pareille. En êtes-vous bien sûr, monsieur Chapuis ?

— Monsieur le curé, lui répondis-je, je crois savoir mesurer l'étendue d'une voix juste, rien qu'en l'écouter ; je ne me trompe pas !

— Ah ! dit-il, celle qui possède cette voix est ce qu'on appelle une prédestinée de la gloire... Est-ce une de vos élèves ?

— C'est une pauvre petite fille, une petite mendicante qui conduit chaque jour sa grand'mère aveugle à la porte des Vosges, pour implorer la charité publique.

M. le curé me regardait ; il était devenu grave, et je lui racontai ce qui venait de se passer.

— Je sais de qui vous voulez parler, fit-il, les yeux fixés sur le feu qui se ranimait dans sa petite cheminée ; la bonne vieille est une de mes plus anciennes connaissances à Sainte-Suzanne, une pauvre cardeuse de laine, nommée Françoise Sabine. C'est une brave femme ; elle demeure rue du Vieux-Rempart. La petite fille est une enfant abandonnée par les bohémiens pendant le rude hiver de 1852 ; elle avait quatre ans alors ; elle en a donc aujourd'hui douze. On ne savait qu'en faire, et la pauvre Françoise tira notre municipalité d'un grand embarras en recueillant chez elle le pauvre

petit être. Ce grand acte de charité ne s'est pas effacé de ma mémoire."

Ainsi parlait le digne homme, avec attendrissement. Puis, se retournant vers moi :

"Eh bien ! fit-il en souriant, je souhaite que la bonne nouvelle se confirme ; j'en serai vraiment heureux. Nous irons voir cela demain après la messe."

Il me serrait les mains et voulait m'accompagner dans le vestibule, mais je le priai de rester au coin de son feu, car la nuit venait, l'air était humide ; et je regagnai mon logis, en traversant la grande place des Ormes, perdu dans mes réflexions.

Le lendemain, après la messe basse, vers neuf heures, M. le curé Miguel et moi nous prenions le chemin de la ruelle du Vieux Rempart, l'une des plus retirées de la ville, près de l'ancien pavillon du génie, abandonné depuis 1814.

Elle ne comptait que cinq ou six vieilles maisons basses et décrépites ; la dernière était celle de Françoise Sabine. Arrivés devant l'antique mesure, M. le curé, entrant dans l'allée, frappa doucement à la porte.

Une voix nous dit d'entrer ; ce qu'ayant fait, nous vîmes la vieille aveugle assise dans son lit, les yeux fermés, les longues mèches de ses cheveux blancs s'échappant d'un bonnet noir, et les mains amaigries, sillonnées de grosses veines, entre les mains de la jeune fille, qui se trouvait assise près d'elle sur un escabeau.

Rien de grave comme cette solitude de la vieillesse ; le tic-tac monotone d'une horloge de bois, la propreté de l'humble demeure, dont les meubles vermoulus rappelaient un autre âge, le petit fourneau de fonte, où cuisait le repas des pauvres gens, tout est là... je le vois.

Et je vois aussi l'enfant rougir légèrement à notre vue et se lever en nous présentant son escabeau et le vieux fauteuil de la grand'mère, puis se pencher à l'oreille de la bonne femme et lui dire :

"C'est monsieur le curé qui vient vous voir, grand'mère, avec le monsieur dont je vous ai parlé hier soir."

Tous ces détails me reviennent ; il me semble que c'était hier.

Et la bonne vieille qui se ranime, qui ouvre les yeux et murmure :

"Asseyez-vous, monsieur le curé, et vous aussi, monsieur ; je ne puis plus vous voir, ni me lever pour vous remercier, mais mon enfant m'a dit que vous deviez venir et je vous attendais. C'est une brave enfant, et si monsieur le curé veut s'intéresser à elle, je serai soulagée d'un bien grand chagrin, d'une grande inquiétude ; car, messieurs, comme je suis, à mon âge, je ne puis plus rien faire pour elle, et souvent je pense : Mon Dieu ! que deviendra-t-elle, quand je ne serai plus là ? C'est mon plus grand tourment, monsieur le curé."

Le digne homme était touché profondément, comme moi.

"Eh bien ! grand'mère, fit-il, rassurez-vous ; nous venons vous ôter ce grand souci M. Chapuis, l'organiste de l'église, m'a dit que votre petite fille avait une voix charmante, et que cette voix, étant cultivée, pourrait devenir pour elle une véritable fortune.

— Oh ! oui, monsieur le curé, c'est bien vrai, dit la bonne femme attendrie, la pauvre enfant chante comme un ange. Quand j'étais jeune, je chantais aussi, mais il y a bien des années de cela ; maintenant je fais chanter à Loïs mes vieux airs et je crois redevenir jeune, comme à quinze ans."

Ces paroles naïves nous apprirent que Loïs n'avait pas dit à la grand'mère Sabine qu'elle allait chanter seule à l'avancée de la porte des Vosges, pour gagner leur pauvre existence, et cette délicatesse nous émut.

"C'est bien, dit M. le curé Miguel en me regardant, vous avez deviné juste, monsieur Chapuis ; cette enfant mérite qu'on l'instruise, qu'on l'aide et qu'on lui donne de bons conseils. Nous y penserons."

Et s'adressant à Loïs toute confuse :

"Ne voudrais-tu pas nous chanter un de tes airs, mon enfant ? lui dit-il. Je serais heureux de t'entendre."

Et la grand'mère, toute contente, s'écria :

"Oui, Loïs, il faut que notre bon curé t'entende... Tu sais... chante-lui cet air qui m'a fait pleurer l'autre jour... Cela commençait... Attends, que je me rappelle... Cela commençait par *Ave Maria*."

C'était l'*Ave Maria* de Schubert, qu'elle avait entendu à l'église.

"Je veux bien, grand'mère, répondit Loïs en nous regardant timidement, comme pour implorer notre indulgence.

— Commence doucement, mon enfant, lui dis-je, pour que monsieur le curé t'entende bien ; chante sans te dépêcher, et n'aie pas peur."

Elle commença donc dans les tons graves du contralto : *Ave Maria* ! pour s'élever aux notes les plus hautes de sa voix incomparable.

Je regardais M. le curé Miguel qui, la tête penchée, l'air grave, écoutait avec une attention profonde ; il devenait tout pâle et jusqu'à la dernière note ne murmura pas un mot.

Alors, se relevant, il dit à Loïs :

"C'est bien, mon enfant, tu as bien chanté."

Et, se penchant à mon oreille, il murmura :

"C'est une merveille ! Vous avez découvert une merveille !"

Après cela, nous nous levâmes, et, renouvelant à la grand'mère notre promesse de ne pas oublier Loïs, nous sortîmes dans une sorte de recueillement, sans nous communiquer d'abord les mille pensées qui se pressaient dans notre esprit.

Ce n'est que plus loin, au bout de la ruelle, sur la place des Ormes, que M. le curé, se coiffant de son tricorne, qu'il avait gardé sous le bras, et, me regardant comme au sortir d'un rêve, me dit :

“ Cette voix, mon cher ami, je l'ai entendue, mais il y a bien des années ; c'est la voix d'une artiste devenue célèbre depuis, chantant pour la première fois à la chapelle du roi don Pedro de Portugal ; c'est le même timbre, la même expression, la même puissance, la même étendue.”

Et comme je le regardais étonné, comprenant ma pensée, il ajouta :

“ Je faisais partie alors de la chapelle du roi ; j'avais une basse-taille profonde, qui m'a longtemps demandé de grandes études ; aussi nous serons à deux pour diriger l'éducation musicale de cette jeune fille ; ne me dédaignez pas comme conseil.

— Il m'a suffi de vous entendre chanter la messe, monsieur le curé, lui répondis-je, pour savoir que vous connaissiez la musique à fond et que vous aviez le droit d'en parler en maître.

— J'ai su chanter, fit-il simplement ; mais de mon talent d'autrefois, de ma vieille expérience, il ne me reste que la méthode, et pourvu que notre sujet si remarquable en profite, je serai content.”

Nous arrivions à la porte du presbytère, où, s'arrêtant encore deux minutes il reprit :

“ Avant tout, il s'agit de tirer l'enfant de là, ce qui n'est possible qu'en décidant la grand'mère à se laisser transporter à notre hospice ; elle y sera mieux sous tous les rapports que dans son réduit ; l'humidité de la ruelle, le défaut d'air et de lumière, ne peuvent qu'elle nuire. Je me charge de la décider.

“ Loïs ira la voir à tous ses instants de récréation, qui ne seront pas trop fréquents, car il ne faut pas se dissimuler que nous aurons beaucoup à faire pour l'instruire ; elle ne sait rien ; il lui faut l'instruction religieuse, il lui faut la tenue, il lui faut tout.

“ Heureusement nous avons à Sainte-Suzanne des âmes charitables, et je dispose moi-même d'aumônes qui ne sauraient être mieux employées. Réfléchissons à cela ; je vais y songer.

“ Pour le surplus, je m'en rapporte à vous ; je ne veux intervenir dans ses études musicales qu'à la fin, quand elle possèdera les principes de l'harmonie ; alors je viendrai quelquefois assister à vos leçons, si Dieu me continue la vie jusque-là.

“ Votre œuvre sera longue, mais vous avez trouvé ce qu'un professeur, digne de ce nom, cherche quelquefois toute sa vie sans le rencontrer, au sujet d'élite, réunissant toutes les conditions voulues, pour atteindre à la grande réputation : le sentiment, l'organe, et cet autre don du ciel, la beauté, la noblesse des traits et l'expression du regard, qui contribuent si

puissamment à la plus sublime des éloquences, celle du chant, dans une œuvre religieuse ou dramatique.”

Ainsi me parla M. le curé Miguel ; puis, nous étant salués, il rentra dans son presbytère et je courus au collège où l'on m'attendait pour mes leçons de piano.

II

Quelques jours après notre visite à la ruelle du Vieux-Rempart, Françoise Sabine reposait dans un bon lit à l'hospice, sous la surveillance des Sœurs, qui ne la laissaient manquer de rien.

M. le curé Miguel, aidé de quelques dames charitables, avait placé Loïs dans une honnête pension, celle de Mme Aubertin, veuve d'un ancien officier, qui recevait chez elle beaucoup de jeunes filles d'Alsace, que leurs familles envoyaient à Sainte-Suzanne pour y apprendre le français.

Loïs, dont les bonnes dames de la ville avaient monté le petit trousseau, vêtue simplement comme ses jeunes compagnes, se trouvait la plus heureuse du monde dans cette nouvelle condition.

Une seule difficulté s'était présentée, celle du baptême ; car les bohémiens, — race de pillards, de diseurs de bonne aventure, signalée depuis nombre d'années à la gendarmerie, — n'étaient pas en odeur de sainteté à Sainte-Suzanne ; personne ne voulait être le parrain et la marraine de la petite ; il avait fallu décider ma sœur Rosalie à se dévouer avec moi.

Mais enfin la cérémonie avait eu lieu dans la chapelle Sainte-Elisabeth, un matin après la messe, à la grande édification des fidèles ; et depuis, Rosalie, que Loïs appelait marraine, et qui se considérait comme responsable devant Dieu du salut de son âme, adorait cette enfant, ne songeait qu'à ses étrennes et travaillait même à lui tricoter des bas et à réparer ses effets, chaque fois que le besoin s'en faisait sentir.

Loïs venait deux fois par jour à la maison prendre sa leçon de musique, et c'est le plus beau temps de ma vie, car autant il est triste, ennuyeux, de donner son travail à des élèves sans ardeur, sans goût, sans dispositions, autant il est agréable d'en avoir qui saisissent vos explications au vol, qui préviennent vos pensées et se font un bonheur eux-mêmes de vous contenter.

Oui ! c'est une joie pour l'homme de s'apercevoir que ses peines ne sont pas perdues ; et ceux qui se figurent vous récompenser avec quelques poignées d'argent se trompent ; on ne récompense le dévouement que par le dévouement ; un élève qui n'écoute pas les avis de son maître est un ingrat, à moins qu'il ne soit un imbécile.

Je dis franchement ce que je pense, car c'est la vérité. Mais, Dieu merci, ce n'était pas le cas avec Loïs.

Il me semble encore la voir traverser la place, son cahier sous son bras, toute vive et souriante. Je la regardais de cette fenêtre, en me réjouissant d'avance.

Elle courait, les cheveux ébouriffés ; le désir d'apprendre se lisait dans ses yeux.

Puis la grande porte en bas s'ouvrait avec son bruit de poulie, dans le vestibule, et, dans la même seconde, la petite était en haut de l'escalier ; elle entra en me disant :

“ Bonjour, monsieur Chapuis . . . c'est moi. ”

J'avais pris mon air sérieux, et je lui demandais :

“ Est-ce qu'on sait sa leçon, mademoiselle ? ”

— Vous allez voir, monsieur Chapuis ; j'ai bien étudié . . . mais je ne suis pas sûre de bien savoir. ”

Alors, je m'asseyais au piano, et les explications commençaient.

Rosalie venait s'asseoir là, dans le coin de la fenêtre, pour tricoter en prêtant l'oreille ; on aurait dit qu'elle voulait aussi apprendre la musique, tant nos leçons l'intéressaient, et, de temps en temps, je l'entendais murmurer tout bas :

“ Ça va bien ! . . . Elle apprend bien . . . n'est-ce pas, Chapuis ? ”

Et je lui répondais d'un air de doute :

“ Eh ! eh ! ça ne va pas trop mal, non, pas trop mal ! ”

Le fait est que j'étais aux anges.

Au bout de cinq semaines, Loïs savait déchiffrer ; elle connaissait toutes les notes et leur valeur, tous les signes : soupirs, demi-soupirs, points d'orgue, tons, demi-tons, enfin tout, et les deux clefs de *sol* et *fa* à fond. Au bout de trois mois elle lisait couramment.

Mais aussitôt qu'elle sut lire, je dis :

“ Halte ! on ne lira plus que des gammes chromatiques et diatoniques, dans tous les tons majeurs et mineurs. ”

Des exercices, toujours des exercices ; des trilles, des arpèges, dont je surveillais l'exécution avec sévérité et que je faisais répéter cent fois de suite s'il le fallait, pour arriver à la perfection, fronçant les sourcils et ne trouvant jamais que c'était assez bien.

Il fallait entendre comme cela roulait, comme cela montait et descendait . . . Quelles roulades !

Et, tous les jours, de mieux en mieux . . . Ah ! je ne me contentais pas de peu, vous pouvez me croire.

Quelquefois, M. le curé Miguel venait nous voir.

“ Ne vous dérangez pas, disait-il en entrant ; continuez ! ”

Et, tout en prêtant l'oreille, il se promenait lentement de long en large, le front penché, sans dire un mot. Seulement, quand la voix atteignait l'*ut* cinq avec une facilité merveilleuse, et qu'elle redescendait la gamme en roulant com-

me si j'avais passé la main sur mon clavier, nous échangeions un regard, comme pour nous dire :

“ Elle ne se doute pas seulement que ce *do* . . . vaut de l'or ; elle ne se doute pas que deux ou trois grandes cantatrices en Europe, des célébrités, sont seules capables de le donner ; elle ne se doute de rien ! ”

Et les habitants de Sainte-Suzanne, non plus, ne se doutaient de rien ; en écoutant de la place, ils se figuraient que chacun d'eux, avec un peu d'exercice et de bonne volonté, aurait été capable d'en faire autant.

Voilà comme sont bien des gens en province ; ils se disent après le succès : “ Un tel s'est obstiné à faire des roulades pendant vingt ans à Paris ; il s'est perfectionné le gosier ; il gagne maintenant de l'argent ; il a de la chance ! ”

Quant au naturel, on n'en parle pas ; chaque pierrot se figure qu'il aurait chanté comme un rossignol, avec un peu d'exercice. C'est ce que j'ai vu mille fois et ce que je vois encore tous les jours ; aussi je n'ai jamais pu m'empêcher de regretter Paris, où chaque talent, chaque mérite est mis à sa place, principalement dans les arts.

M. le curé Miguel et moi, nous riions tous les deux après la leçon, en nous donnant la main et disant :

“ Cela marche ! cela marchera ! ”

Et la petite était tout heureuse de nous voir contents.

Moi, comme je viens de le dire, en allant ensuite donner mes autres leçons en ville, je me figurais entrer du royaume des rossignols dans le royaume des moineaux. J'acceptais cela comme une expiation de mes péchés et mon bonheur, car il faut toujours qu'une chose ou l'autre cloche en ce monde ; on ne peut pas être parfaitement heureux.

Loïs aurait fait des exercices vingt-quatre heures de suite sans avoir le plus petit enrrouement, et j'ai souvent pensé, de puis, que cela venait du grand air qu'elle avait respiré dans sa jeunesse.

Enfin, ces exercices-là durèrent trois ans. Deux heures le matin et deux heures le soir, de sorte qu'au bout de ces trois ans, sa voix était devenue l'instrument le plus parfait, le plus harmonieux, le plus complet que j'ai jamais entendu.

Mais il nous en avait fallu de la persévérance pour arriver à ce résultat ! Je dis nous ; je parle d'elle aussi, bien entendu.

Alors seulement nous commençâmes la lecture de morceaux classiques, et M. le curé vint régulièrement surveiller l'expression du chant, qui forme une partie aussi sérieuse que l'autre, car elle tient au goût, au sentiment, à l'âme, toutes choses que l'étude peut bien perfectionner, mais dont le principe doit être en nous dès la naissance.

M. Miguel, ayant chanté lui-même et médité longtemps sur le génie de chaque auteur, était plus capable que moi de diriger Loïs sous ce rapport, et je vous avoue qu'il m'est arrivé plus d'une fois de profiter moi-même de ses leçons. — (*A suivre*).

LOUIS D'ALSACE.

LOGIQUE FILIALE

Le petit Jacques est en promenade sur la grande route avec sa mère ; c'est la première fois qu'on l'emmène à la campagne.

Un petit vagabond, malpropre et misérable, leur demande l'aumône.

Jacques considère avec stupeur les pieds nus du gamin ; il n'a jamais encore vu chose pareille : les petits pauvres des villes sont plus au moins mal chaussés, mais, enfin, ils sont chaussés. Pour Jacques, un enfant nu-pieds, c'est la misère

noire, le comble de la détresse. Il est tout saisi, et dit :

— Petite mère, donne-moi un sou pour le pauvre petit garçon qui n'a pas de souliers.

Petite mère donne un sou bien volontiers, et le mendiant s'éloigne. Mais Jacques reste triste, l'aventure l'a impressionné, et quelques minutes plus tard il reprend :

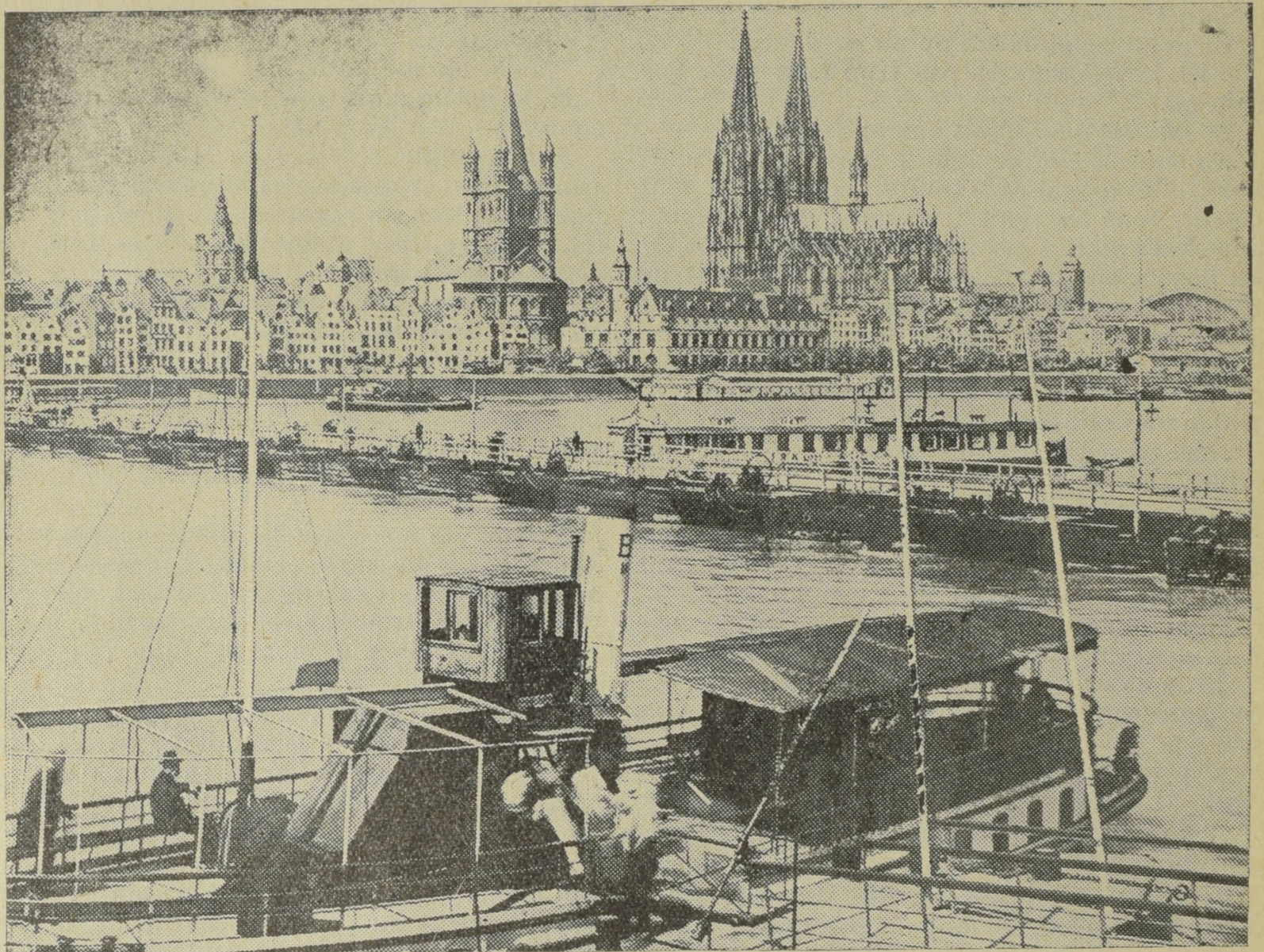
— Petite mère demain, tu me donneras encore un sou, n'est-ce pas, pour le pauvre petit qui n'a pas de maman ?

— Certainement, mon chéri. Mais comment sais-tu qu'il n'a pas de maman ?

— Oh ! fait Jacques, parce que s'il avait une maman il aurait, bien sûr, des souliers !

Plus l'homme grandit par la pensée, par l'amour, par la volonté, plus Dieu s'abaisse et s'infiltré dans les actes les plus humbles de sa vie.

ERNEST HELLO.



LA CATHÉDRALE DE COLOGNE ET LE RHIN

Une miraculée: Soeur Évangéline

Un missionnaire Oblat de Marie-Immaculée, le P. C. de Hovre, envoie de Prétoria, Sud-Afrique, la relation détaillée d'une belle guérison. Le missionnaire garantit la véracité de ce récit :

MLLE Weber, en religion Soeur Évangéline, fait partie de la Congrégation de la Sainte-Croix. Jeune, elle a trente-trois ans, elle se dévoue à soigner les enfants Cafres de la mission Sainte-Thérèse, à Prétoria, à soigner les malades indigènes, à visiter les lépreux et à décorer l'église. A seize ans, elle se donna à Dieu et n'aspirait qu'à se sacrifier pour lui. Ce fut avec bonheur qu'elle gagna le Sud-Afrique, mission qui lui était assignée. Dieu allait exaucer son grand amour de la croix. Pendant douze ans, elle y restera attachée sans répit. Vers 1912, un an après son arrivée à Aliwal-North, elle dut s'aliter, elle avait le typhus. Six semaines après elle, était à peu près guérie, quand se révéla un ulcère à l'estomac avec maux de tête, douleurs intenses, crachements de sang, et difficulté extrême de prendre une nourriture solide. Autre complication. Un jour que la Soeur reposait au jardin, elle fut piquée à la main gauche par une mauvaise mouche. La main et le bras se gonflent. Le docteur appelé ne donne pas à la Soeur trois jours à vivre. Cependant, elle ne meurt pas, mais une plaie suppurante creuse la chair du bras qui s'effondre. Autour d'un cercle bleuâtre la chair morte se couvre de moisissure, tourne au noir, fermente, écume, et laisse couler des matières putrides. Par des plaies affreuses on voit l'os à nu. La figure et la tête se couvrent également de plaies. L'os de la mâchoire est lui aussi à nu. Le mal ne s'arrête pas là et envahit le corps tout entier. Soeur Évangéline n'est qu'une plaie fétide, si bien que le prêtre qui dit la messe dans la chapelle attenante s'en trouve incommodé. On compte sur son corps 42 grandes plaies où les vers grouillent. Puis, les plaies de la poitrine se ferment, mais le mal redouble d'intensité à l'intérieur. La fièvre redouble avec les maux de tête. La Soeur crache le sang : les poumons se prennent. Par cinq fois en douze ans, le prêtre administre à la Soeur les derniers sacrements.

Mais toujours la mort recule. Pour arrêter la gangrène le médecin applique le fer chaud plus de 150 fois. Une centaine de fois la malade tombe dans un sommeil léthargique qui dure de trois à dix-huit heures. Une excroissance, grosse comme une tête d'enfant se forme au côté gauche. Pendant trois mois la Soeur resta complètement aveugle. Ajoutez aux souffrances

physiques les peines morales. Tandis que le corps souffre, l'âme est triste, triste jusqu'à la mort.

Tel était l'état de la Soeur quand le P. Hays, Rédemptoriste de Prétoria, passant par Aliwal-North, vint voir la malade et proposa une neuvaine en l'honneur de Notre-Dame du Perpétuel-Secours. Il dit tous les jours la messe dans la chambre de la malade, pendant que le P. Duffy la disait à la communauté : Soeurs et pensionnaires offraient leurs communions pour Soeur Évangéline. La Soeur s'unissait à tout mais sans grand espoir. Le septième jour de la neuvaine, la malade eut une crise léthargique qui dura huit heures. Le huitième, la Soeur se sentit plus mal ; mais le prêtre va prononcer les paroles de la Consécration. La sonnette l'en avertit alors la malade émet une suprême supplication : *Dieu Eucharistique, ayez pitié de moi !* Soudain une sorte de courant électrique traverse son corps. Dieu l'a touchée. La Soeur est guérie. Plus de souffrances. La joie inonde son cœur et l'émotion la fait sangloter. Le P. Hays devine que quelque chose de merveilleux s'est passé. Il pâlit, ses mains tremblent quand, après la messe, il voit la Soeur souriante le regardant avec ses bons yeux noirs pleins de larmes. La figure ne porte plus marque de la terrible maladie. C'est la guérison complète. Les plaies fermées n'ont laissé que des cicatrices roses. La face est fraîche : les yeux clairs et perçants. L'excroissance du côté gauche a disparu. L'estomac n'est plus douloureux. C'est bien la guérison.

Soeur Évangéline est de nouveau la Soeur vaillante d'autrefois. Elle a supplié ses supérieures d'être envoyée tout de suite à une mission noire, et elle a été affectée à la mission Sainte Thérèse de Prétoria où elle a repris son poste de sacrifice et de dévouement total.

(*Le Pèlerin.*)

RIEN DE NOUVEAU

Un ancien dernier à l'école primaire, feuilletant une géographie de publication récente :

— C'est incroyable ! rien n'a augmenté depuis le temps où j'allais à l'école : il y a toujours deux pôles, quatre points cardinaux et cinq parties du monde !

LES SUBTILITÉS DE LA LANGUE FRANÇAISE

Pourquoi lave-t-on un affront après l'avoir essuyé, alors qu'on n'essuie ordinairement toute chose qu'après l'avoir lavée ?

Pourquoi, de ceux qui manquent de linge, dit-on qu'ils sont dans de beaux draps ?

Vos yeux sont en sûreté sous mes soins. J.-A. McClure, O.D. 109, rue St-Jean.

La première confession



— Oh ! grand'mère, j'ai quelque chose à vous dire . . .
 — Dis-le, ma petite-fille, je suis tout oreilles.
 — Le dire . . . comme cela . . . tout de suite . . . ce n'est pas possible, car c'est un grand secret.

— Un secret, déjà ! ma pauvre petite, tu as déjà des secrets ! Oh ! comme nous devenons grande ! Est-ce dommage que ma petite Hélène ait un secret.

— Mais, grand'mère, je vais maintenant à l'école et au catéchisme, vous savez bien. Si, comme autrefois, je passais toute la journée à voir votre rouet tourner, ou à jouer à la poupée pendant que vous dites votre chapelet, vous sauriez tout ce que j'ai à vous dire.

— Sans doute, et ma petite fille me rappelle qu'elle n'est plus le petit enfant auquel on ne demande ni étude, ni travail, et qui vivait avec sa pauvre mère dans la liberté et l'innocence d'un oiseau des bois. N'a-t-il pas été question d'envoyer ma petite Hélène à confesse ? ce qui atteste que l'âge de raison est atteint. Mais Hélène n'a pas voulu, et aujourd'hui Hélène a des secrets.

— Oui, grand'mère, c'est vilain, allez, très vilain.

— Est-ce possible ? Voyons, Hélène, dis vite ?

— Otez vos lunettes, grand'mère, fermez votre livre et surtout ne me regardez pas.

La grand'mère ota docilement ses larges lunettes cerclées d'ébène, ferma son formulaire de prières, croisa les bras, baissa les yeux et dit :

— J'écoute.

— Oh ! grand'mère, comment vous dire cela ! Je vous assure que j'ai peur de le dire tout haut.

— Dis-le tout bas.

— M'entendez-vous quand je parle comme ceci ?

— Très bien. Allons, dis.

— Vous savez bien, Minette ?

— Le chat ? . . .

— Oui, la petite chatte grise ; maman demandait qui buvait la crème, et j'ai dit que c'était elle ; ce n'est pas elle . . .

— C'est ? . . .

— C'est . . . Devinez, grand'mère ?

— C'est . . . Jeannot, le vacher ?

— Non, devinez encore ?

— C'est Hélène !

— Oui, oh ! je ne le ferai plus, grand'mère, je ne le ferai plus ; voilà deux jours que je ne l'ai pas fait.

— Il m'est bien prouvé que ma petite fille a eu honte de sa gourmandise et honte de son mensonge. Est-ce que quelqu'un t'a vue ?

— Oh ! non, personne : peut-être mon bon ange ; il est toujours là, n'est-ce pas ?

— Oui toujours ; mais le démon y est aussi ; rappelle-toi cette jolie gravure que je te faisais voir l'autre jour.

— Je me rappelle ; une petite fille, très grande, se trouvait entre le diable et le bon ange gardien.

— Que faisait le démon ?

— Il lui parlait tout bas.

— Et l'ange ?

— Il lui prenait la main et lui montrait le ciel

— C'est bien cela. "Aime le mensonge", dit Satan, "Regarde en haut", dit l'ange. Dieu est là qui te voit, t'entend et te juge, à quoi bon mentir ?

— Le bon Dieu voit tout, grand'mère ?

— Tout ; mais enfin si lui seul t'a vue, pourquoi as-tu confié ta faute à ta grand'mère ?

— Parce que je suis triste, je ne puis plus jouer, je n'ose plus regarder maman ni Minette, il y a là comme une petite pierre.

Et Hélène posa la main sur son cœur.

— C'est ainsi, ma fille, reprit la grand'mère comme se parlant à elle-même : la conscience parle toujours quand on se laisse aller au mal ; et quand la conscience a parlé, il faut s'accuser à quelqu'un, mais à quelqu'un qui pardonne : c'est bien de confesser sa faute à sa grand'mère, il reste à la confesser à celui qui a la puissance du pardon entre les mains. Hélène veut-elle consentir maintenant à aller à confesse ?

Hélène baissa la tête et répondit en se cachant la figure entre ses deux mains.

— Est-ce qu'il faudra dire pour la crème, grand'mère ?

— Sans doute.

— Et le bon Dieu me pardonnera ?

— Oui.

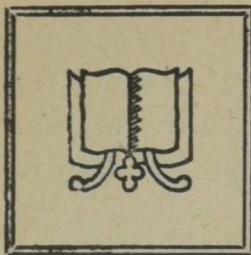
Hélène qui avait écouté avec inquiétude la réponse de sa grand'mère répondit gravement.

— Je vais dire à ma mère que je veux bien me confesser.

Et la grand'mère toute songeuse, se mit à parler seule à haute voix comme font souvent les vieilles gens.

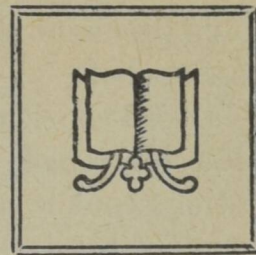
"Pauvre petite, sans le savoir, elle vient de toucher à une bien grave question ; elle aussi il a fallu qu'elle fit entendre à quelqu'un le premier cri de sa conscience, car, dans l'âme pure de l'enfant, cette voix de Dieu n'est pas étouffée par aucun sophisme et par aucune passion ; le péché se dresse contre elle, sa propre injustice la révolte ; elle se sent malheureuse et triste, il faut qu'elle avoue et qu'elle expie. Ah ! petite Hélène, ta première confession en raconterait long à bien des hommes qu'humilient les mystères de la foi. Elle leur apprendrait que celui qui a institué la confession connaissait si bien le cœur de ses créatures, qu'il leur a donné, dès cette vie, les remèdes souverains, pour l'apaisement des souffrances les plus cuisantes de la conscience.

— (*Petit Almanach du Propagateur des Trois "Ave Maria"*)



CHRONIQUE LITTÉRAIRE

“Les Énergies rédemptrices”



UN volume de cent cinquante pages à peine, porte le beau titre: *Les Énergies rédemptrices*, avec, en épigraphe, cette parole d'avertissement d'un professeur d'énergie: “Seulement que la jeunesse s'en souvienne; il y a des heures qui ne sonnent jamais deux fois dans la vie d'une nation.”

Un jeune homme, M. Hermas Bastien, a publié ces synthèses concises à *l'Action française*, il y a quelques mois déjà. Elles lui font honneur.

*

* *

Dans un premier chapitre, Hermas Bastien, comme il convenait, étudie la première de nos énergies rédemptrices; notre catholicisme. C'est à ce dernier, au bel esprit d'apostolat qui animait les fondateurs de la Nouvelle-France, à la foi ardente de ses protecteurs, de ses découvreurs, de ses missionnaires, des pasteurs courageux de 1760, que la nation canadienne-française doit sa belle vigueur, sa longue survivance. La famille, la paroisse; la mission apostolique de notre race; notre organisation catholique, nos syndicats ouvriers, cercles d'études, bulletins paroissiaux, tracts, presse catholique, etc, rien n'est oublié par l'auteur. Sur chacun de ces aspects de notre catholicisme, on nous marque le progrès réalisé, les bastions conquis ou ceux qu'il faut emporter d'assaut.

*

* *

Une seconde étude promène une lumière encourageante sur nos écoles; l'enseignement primaire, les collèges classiques, nos Universités catholiques: les belles qualités de ces solides organisations et leurs quelques défauts; le recrutement à la diable de notre classe dirigeante, et le besoin d'avoir chez nous une élite intellectuelle vigoureusement formée.

Le petit volume de Bastien, du reste, ne néglige aucun des facteurs reconnus de notre

existence comme peuple. Sur “Ceux qui sculptent l'idéal”, je trouve ramassés des jugements qui sans être neufs ne furent pas encore réunis dans un aussi petit nombre de pages. Nos poètes, du moins ceux de l'heure présente, reçoivent une absolution généreuse mais sensée, s'il leur arrive de ne suivre pas les préceptes ou les fantaisies de la plus récente chapelle poétique de France.

*

* *

Les gardiennes de la race, les mères de famille canadiennes-françaises acceptent l'éloge d'une prose et de chiffres éloquentes. La haute moralité de nos mères, leur esprit de sacrifice, leur courage continu sont soulignés comme ils méritent.

M. Bastien, s'aidant de *l'Annuaire statistique* de la province, des statistiques fédérales, et des chiffres publiés par le “Conseil supérieur d'hygiène”, nous fournit un travail documenté, où est comparé le taux de la nuptialité, de la natalité, dans la province de Québec, dans le pays tout entier, dans les comtés français et dans les comtés à population mixte de notre province, dans les cantons ruraux et dans les villes. Le mal que cause à notre race la mortalité infantile et la peste blanche est ensuite analysé avec soin.

*

* *

L'auteur prêche la fierté de la race, fierté raisonnée, éclairée. L'histoire lui paraît l'une de ses énergies rédemptrices.

“Le récit des luttes, écrit Bastien, a le don de secouer l'apathie, mal d'un peuple jeune que la Providence a gâté. Il rehausse l'estime des coups d'épée, rappelle le prix de la conquête du sol, prohibe l'admiration outrée prodigalement accordée à l'étranger. Le rôle souverain de l'histoire..... est de rappeler l'effort sublime des générations, la persistance du but essentiel et la beauté de la pensée directrice. Nos annales

nous prêchent solidarité et union sur les points essentiels.”

Mais l'esprit de parti nous divise. Il faut être bleu ou rouge comme depuis quelques générations tout le monde dans la famille et dans le pays fut bleu ou rouge. Nos concitoyens anglais, beaucoup moins naïfs, pour une question quelconque d'intérêt financier, passe d'un groupe politique à l'autre. Protection ou libre-échange leur font très facilement sacrifier le parti. Les Canadiens français, au contraire, un peu à cause de leur tempérament de Latins, se laissent facilement bourrer le crâne par les charlatans de la politique. Une question nationale ne les rallie que rarement. En pleine guerre, à propos de conscription, quand il s'agissait carrément d'aller donner leur peau pour le roi d'Angleterre, qui vaut bien le roi de Prusse, alors que pour le plus grand profit du pays une participation à la guerre ne s'imposait que d'autres manières ou beaucoup moins en capital humain qu'en capital production, c'est à peine s'ils surent s'unir pour une faible opposition.

Aussi bien Bastien peut écrire : “ Le parti, c'est le traître qui nous fait perdre bien des victoires. Quel temps que celui où il faille toujours “ accrocher son encensoir dans quelques barbes ? ” L'idéal de la patrie plane dans une région plus éthérée que celle des convoitises de clan. Il repose sur une doctrine qui rejette loin derrière elle l'égotisme et l'arrivisme pour substituer le bien général et la valeur individuelle. Que l'intérêt collectif l'emporte sur les avantages particuliers, que l'Église et la patrie ont la priorité sur le programme ministériel, que la morale prime la richesse et le succès, voilà les notions que comporte tout vrai patriotisme. On n'y peut arriver sans effort, voire sans renoncement parfois. Le puissant secours de l'histoire est à notre portée. Elle indique la valeur des convictions nationales et religieuses et illustre la puissance sociale du caractère.”

* * *

La jeunesse, le printemps de la race, inspire de beaux espoirs à notre auteur. Il salue “ la nouvelle aurore ”, ceux qui montent, ceux qui n'ignorent pas le devoir social à remplir, les généreux, qui sauront accomplir pour leur pays les sacrifices nécessaires.

C'est à ces âmes d'élites, à ces intelligences assoiffées de vérités substantielles qu'il dédie son livre ; il écrit, s'adressant au jeune homme, son lecteur : “ C'est à fortifier ton courage de vivre au profit de ta race que veulent s'employer ces pages qui concluent à l'action sociale et intellectuelle. N'y cherche nul autre prétention que celle de ranimer en ton âme les croyances primordiales et les vérités élevantes. Ce livre voudrait, en t'indiquant un programme de vie, ramener ton attention sur les énergies capables de magnifier l'élan de la race et de soutenir la jeunesse pensive.”

*

* *

Le but de Bastien était fort élevé, assez ambitieux. Je crois que sa culture très étendue pour un jeune Canadien français de son âge lui a permis de surmonter les obstacles. Il a réussi sa bonne action. Son petit volume *Les Énergies rédemptrices* d'une langue châtiée, le plus souvent correcte, serait digne fruit d'un talent mûri. Il est vraiment le catéchisme des énergies rédemptrices. Et les jeunes gens de chez nous, comme les personnes plus âgées qui voudront le lire, en retireront bon profit, et force renseignements susceptibles d'augmenter leur fierté patriotique, et de développer leur propre énergie sociale et intellectuelle, pour le plus grand bien de toute la communauté.

Ferdinand BÉLANGER.

LA MALADIE DU DOCTEUR

Félix rentre de classe, et d'un ton très grave :

— Maman, surtout ne sois pas malade ces temps-ci ?

— Et pourquoi ?

— C'est que le docteur Renaud ne pourrait plus nous scigner.

— Allons donc ! Que lui arrive-t-il ?

— C'est lui, maintenant, qui est très malade.

— Qui te l'a dit ?

— Personne, mais il y a à sa porte un grand écriteau qui dit tout ce qu'il a : “ Maladies du nez, de la gorge et des oreilles.”

Vos yeux sont en sûreté sous mes soins. J.-A. McClure, O.D. 109, rue St-Jean.

EPHÉMÉRIDES CANADIENNES

AVRIL 1924

1.— Aujourd'hui entre en vigueur la nouvelle loi provinciale imposant une taxe de deux sous par gallon sur la gazoline vendue pour le service des véhicules à moteurs.

— Les revenus des douanes et de l'accise, au Canada, pour l'année fiscale qui vient de finir au 31 mars, accusent une augmentation de \$20,267,846 sur ceux de l'année précédente.

— En présence de Son Excellence l'hon. M. Pérodeau, lieutenant gouverneur de la province de Québec, et des hon. MM. Taschereau et David, a lieu l'ouverture officielle du salon d'art français, au Café de l'Hôtel du Parlement. Cette exposition durera quinze jours.

— Une bande de bandits armés s'emparent, à la pointe du revolver, d'une somme de \$142,288.00, que transportaient des messagers de la Banque d'Hochelaga, à Montréal, tuent le chauffeur de l'automobile de la banque, et blessent un des messagers. Un des bandits est tué au cours de la lutte.

2.— La police de Montréal arrête quelques personnes, la plupart de nationalité italienne, que l'on croit avoir participé au vol d'hier, et elle retrouve une partie de l'argent volé.

— Le Réseau National Canadien a définitivement résolu d'enlever sa voie ferrée du littoral du Saint-Laurent, entre la jonction Allenby et Donnacona. Il y substituera un raccordement entre ce dernier point et le Transcontinental National, sur les hauteurs, au moyen d'un embranchement de six milles, au coût d'environ \$300,000.

— L'honorable M. Graham, ministre fédéral des chemins de fer, annonce aux Communes qu'il va en coûter au pays environ \$2,000,000 pour compléter le chemin de fer de la Baie d'Hudson, jusqu'au terminus, puis encore, \$4,250,000., pour remettre en bon état la partie de la ligne déjà construite, puis, tous les frais d'aménagement des termini à Port Nelson, de 20 à 25 millions.

3.— La Société du Parler français de Québec donne sa séance annuelle dans la Salle des Promotions de l'Université Laval, avec le précieux concours de la Société Symphonique de Québec.

4.— L'honorable Ministre de la Colonisation à Québec, M. Perreault, fait annoncer la bonne nouvelle pour nos colons, que la prime de défrichement accordée par son ministère, sera portée, cette année à \$6. de l'acre au lieu de \$4.

— Trois ecclésiastiques du diocèse de Halifax sont honorés par S. S. Pie XI. Le vicaire général, Mgr Murphy, est élevé à la dignité de Protonotaire Apostolique ; M. l'abbé Driscoll, de la cathédrale, est créé Prélat de Sa Sainteté, et M. l'abbé Désiré-H. Comeau, curé d'East-Brook, est fait Camérier secret.

— Un incendie détruit plusieurs maisons au village de Saint-Paul de Chester.

5.— Le premier numéro de la *Sentinelle*, le journal de défense franco-catholique que vient de fonder et que dirige à Woonsocket, R. I., notre ancien collaborateur, M. J.-A. Foisy, paraît aujourd'hui même.

7.— M. Charles Duquette, président et directeur général de l'« Alliance Nationale », est élu maire de Montréal par une majorité de 3,104 voix contre l'hon. M. Martin.

8.— M. l'abbé Arthur Lacasse, curé de Saint-Apollinaire, le R. Frère Marie-Victorin, des Écoles Chrétiennes, et M. Arthur Beauchesne sont nommés membres de la Société Royale du Canada.

9.— L'hon. M. Robb ministre intérimaire des finances, prononce le discours du budget. Il y annonce un surplus de près de trente millions, une réduction de la taxe de vente de 6 à 5 pour cent et la disparition de cette même taxe sur certains articles dont les instruments aratoires.

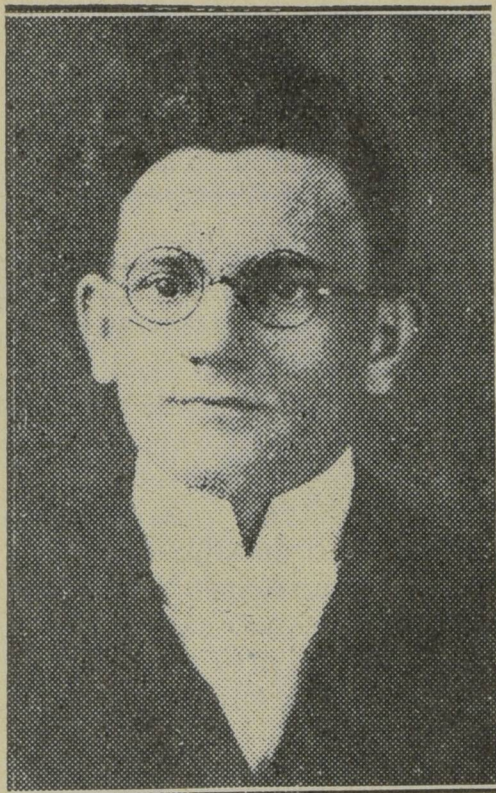
12.— Un incendie ravage l'édifice de W. Mc-Limont & Son, marchand de gros de Québec, et cause des dégâts pour plus de \$300,000.

— S. S. Pie XI vient de nommer Mgr Blair, de Winnipeg, Man., directeur de la « Catholic Church Extension », section canadienne, dont le siège est à Toronto. Le nouveau titulaire succède à S. G. Mgr O'Donnell, récemment élevé au siège épiscopal de Victoria, C. A.

14.— En réponse à une interpellation, aux Communes, le ministre fédéral des Chemins de fer, M. Graham, annonce que le gouvernement a mis à l'étude la question d'établir une voie de circulation pour les voitures, sur le pont de Québec.

15.— L'exemption de l'impôt sur le revenu en faveur des pères de famille, pour chaque enfant au-dessous de 18 ans, est portée de \$300 à \$500.

— Un jeune acadien, M. Arthur-J. Cormier, actuellement étudiant en médecine à l'Université Laval, est l'heureux gagnant du premier prix international de calligraphie. M. Cormier a droit à un voyage autour de monde, voyage évalué à \$35,000.



M. ARTHUR.-J. CORMIER, E.E.M.

17.— Les statistiques de la température, recueillies au cours de l'hiver dernier, établissent que le point le plus froid, en notre province, pour cette saison, aurait été Nominique, où le thermomètre se maintint à une moyenne de 34 degrés sous zéro.

18.— Un incendie détruit une maison à Breakeyville, et un homme, une femme et leur fils âgé de 18 ans, tous les trois de langue anglaise, sont asphyxiés et brûlés.

20.— A l'Hôtel-Dieu de Montréal, décède à l'âge de 54 ans M. l'abbé Dosithée Lalanne, sulpicien, ancien directeur du Petit Séminaire de Montréal.

21.— On annonce, de Montréal, qu'une fabrique de fertilisants, de Welland, Ont., ayant coûté \$200,000, est mise en vente, se trouvant forcée de fermer ses portes, par suite des modifications au tarif.

— S. G. Mgr O'Leary, archevêque d'Edmonton, capitale de l'Alberta, décide de faire construire sa cathédrale en cette ville. Ce sera l'une des plus belles églises à l'ouest des Grands Lacs : un superbe édifice gothique, en pierre à chaux de l'Indiana ; il mesurera 208 pieds de longueur, par 70 de largeur, environ, à la nef, et 125, aux transepts. On y pourra loger 1,100 personnes assises.

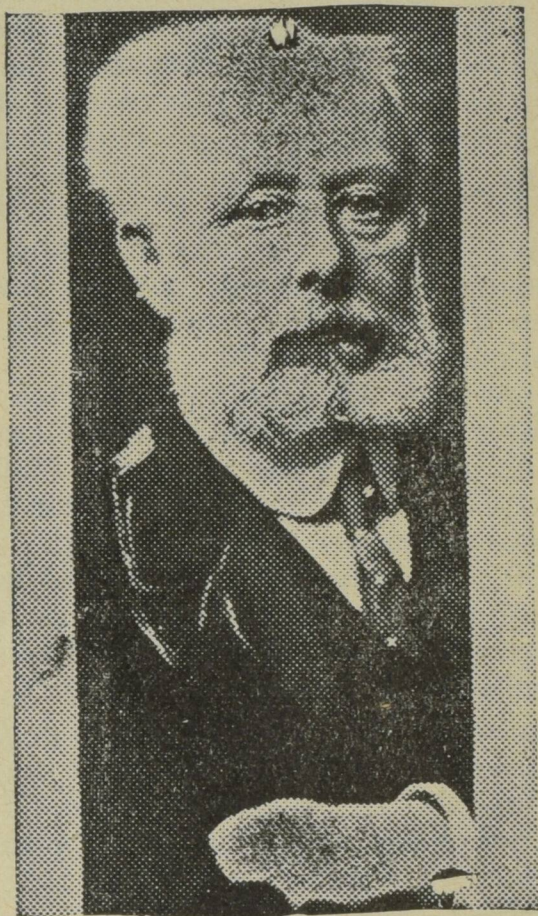
— Devant une importante réunion de la "Ontario Educational Association", notre premier-ministre, l'hon. M. Taschereau, proclame haut et ferme la nécessité de l'union entre les deux vieilles provinces canadiennes et les droits imprescriptibles du français au Canada.

23.— M. James Carruthers courtier en grains, de Montréal, et une autorité en matière de transport, revenant d'une tournée dans l'Ouest canadien, soutient, à son tour, que le chemin de fer à la Baie d'Hudson est une entreprise impraticable pour assurer l'expédition des céréales des prairies. Il en donne des raisons fort concluantes. Il est plutôt d'avis qu'il faut équiper avec soin le port de Vancouver, au Pacifique, d'où pourra facilement s'expédier tout le grain, à l'ouest de Medicine Hat.

— Le "Cornishman", le premier transatlantique à remonter le fleuve Saint-Laurent cette année, échoue sur les battures de l'Islet. Après quelques heures de travail on parvient à le renflouer et il peut continuer seul son voyage vers Montréal.

24.— M. l'abbé T. Paravy, l'éloquent prédicateur de la Station quadragésimale de Notre-Dame de Montréal, donne une conférence à Québec, à la salle des Chevaliers de Colomb. Le "Rayonnement de l'âme française chez les peuples ressuscités", tel est le sujet de sa causerie.

25.— M. l'abbé Paravy parle, à la Salle des Promotions de l'Université Laval, du "Renouveau catholique dans les Lettres françaises". Cette conférence est donnée sous les auspices de l'Institut canadien de Québec.



SIR LOUIS DAVIES

— L'église de Disraëli, au diocèse de Sherbrooke, est complètement détruite par un incendie. Les pertes sont de \$100,000.

26.— Le "Carmania", beau navire de 20,000 tonnes, arrive à Québec et inaugure le nouveau service canadien de la ligne Cunard.

— La Commission du Havre de notre ville soumet à Ottawa un vaste projet d'aménagement du port de Québec, comportant une dépense de dix millions.

— On organise à Québec un service de taxis.

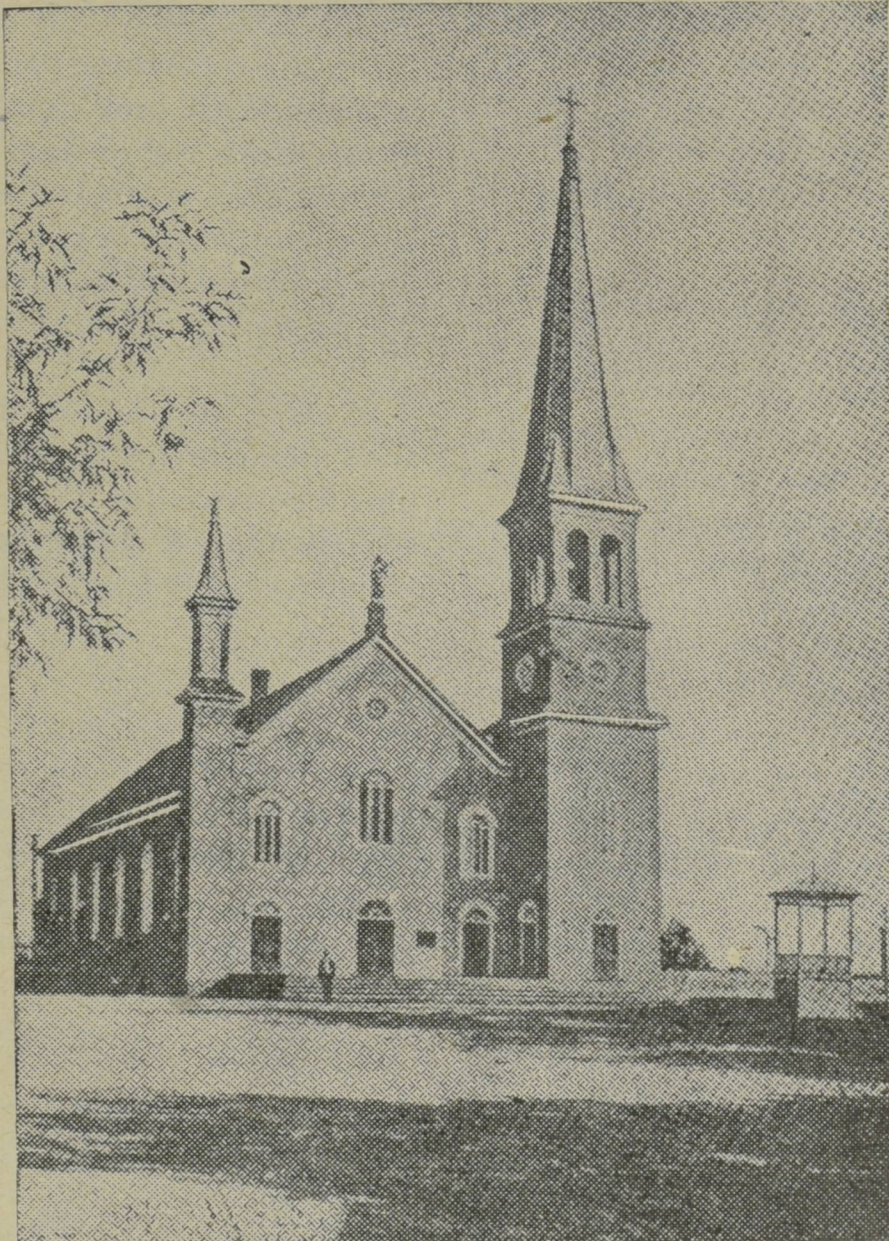
28.— Les exportations de pulpe et de papier du Canada, pour le mois de mars dernier, se chiffrent à \$14,720,223, une augmentation de \$3,773,024 sur celles du mois précédent, et la plus forte valeur mensuelle, depuis octobre 1920, alors que les prix étaient bien plus élevés.

28.— Les conservateurs de la région de Québec donnent un banquet à leur chef, M. Arthur Sauvé, au Château Frontenac, et près de cinq cents personnes y assistent.

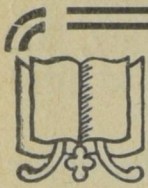
30.— A Ottawa, à l'âge de 79 ans, décède sir Louis Davies, président de la Cour Suprême et juge en chef du Canada.

Sur les hauteurs de la vie domestique, la femme vraiment chrétienne sera, dans une clarté grandissante, la joie, le bonheur de tous ceux qui l'aiment.

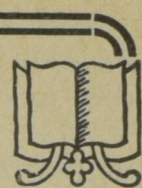
Père LÉON RIMBAULT.



L'ÉGLISE DE DISRAELI



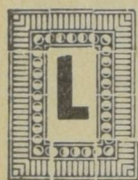
Gauserie scientifique



La machine humaine

SES DÉTRAQUEMENTS

LES LOUPES



Une loupe est l'appellation populaire d'une tumeur de nature bénigne, qui porte en médecine le nom de kyste.

Il peut y avoir des kystes un peu partout dans le corps humain. Nous ne parlerons aujourd'hui que de ceux qui siègent sur la tête, au cuir chevelu, et qui sont connus sous le nom de loupes.

Ces loupes peuvent être uniques ; mais elles sont souvent multiples. Elles ont à l'extérieur l'apparence de bosses, plus ou moins grosses, plus ou moins dures, de forme généralement arrondie, et sur lesquelles la peau est d'ordinaire restée saine.

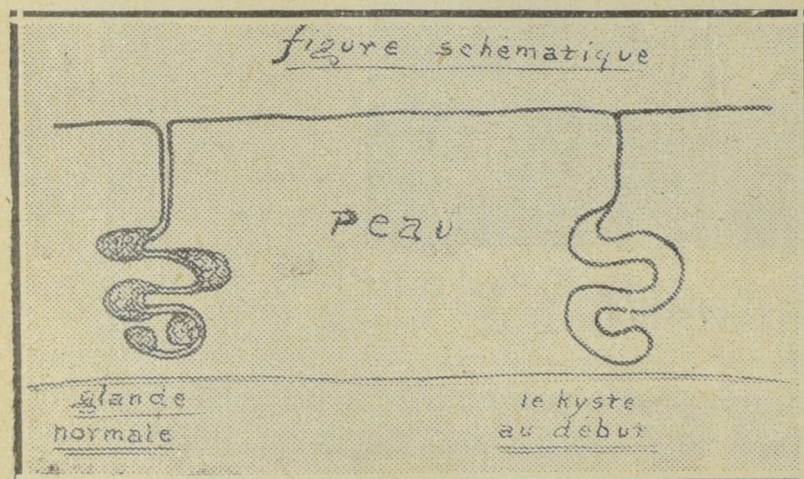
Les femmes, chez qui elles sont aussi fréquentes que chez les hommes, s'en accommodent assez bien ; la longueur de leur chevelure permet de les masquer facilement ; et comme leurs chapeaux sont en général plutôt amples, ces excroissances ne leur nuisent que rarement.

Il en va tout autrement pour les hommes. Leurs cheveux courts ne peuvent masquer la tumeur, et leurs chapeaux, qui épousent intimement tous les contours de la tête, s'accroissent mal de la moindre excroissance.

* * *

Qu'est-ce donc que la loupe vulgaire ?

C'est la plupart du temps une glande dont le canal excréteur s'est obstrué, qui continue de



sécréter, et dont les sécrétions s'accumulent derrière l'obstacle, finissent par dilater la cavité close qui lui sert de prison.

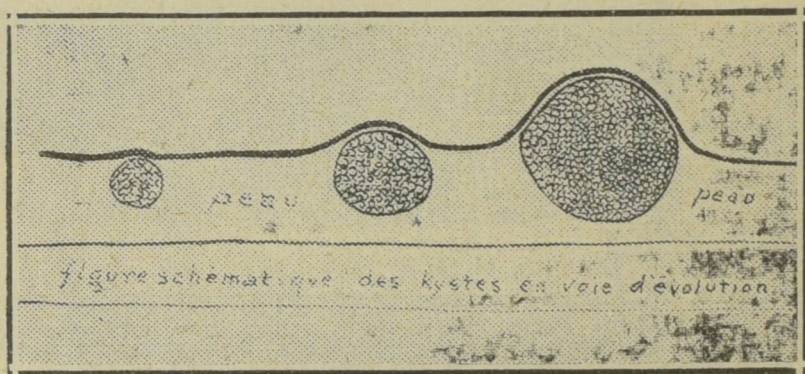
On se rappelle les glandes sébacées ou sudoripares que nous avons décrites lorsque nous avons parlé de la peau. Nous répétons ces des- sins pour l'intelligence de la démonstration. Tout le monde connaît ces petites taches qui parsèment la peau du visage de certaines personnes. Ce sont des comédons, appelés petits vers dans la langue populaire, parce que, en les pressant, on en fait jaillir une substance qui a la forme d'un petit ver.

Il n'y a cependant pas là plus de ver que sur la main. C'est tout simplement l'amorce d'un kyste, c'est à dire une glande sudoripare ou sébacée dont le conduit excréteur s'est quelque peu dilaté, et où la substance immobilisée sous une influence quelconque s'est colorée en noir par les fines poussières qui voltigent dans l'air.

Si cette obstruction devient plus complète, si en même temps la glande irritée sécrète avec plus d'activité que d'habitude, la sécrétion, par son abondance, dilate le tube qu'est la glande primitive, et le kyste est né.

* * *

La personne qui en est porteur sent d'abord sous sa peau une petite tumeur arrondie, de la grosseur d'une tête d'épingle, puis d'un petit pois, puis d'un marbre ; et il n'y a pas de raison pour que cela s'arrête ; la glande continuant de sécréter, le plus souvent avec une rapidité croissante.



Si le kyste est situé dans les parties molles, il peut acquérir un grand développement avant que son porteur en sente beaucoup d'inconvénient. Mais il n'en est pas ainsi au cuir chevelu à cause de la proximité du crâne. La tumeur bute rapidement à la paroi osseuse ; elle proémine donc de plus en plus du seul côté qui reste libre. La compression exercée par elle sur les filaments nerveux de la peau cause de la douleur ; et son volume devient de plus en plus nuisible. Il faut s'en débarrasser.

* * *

De quelle manière ?

Il n'y en a qu'une seule qui soit efficace : l'opération.

Non pas qu'il n'existe de multiples méthodes et remèdes "garantis pour faire disparaître les loupes".

Mais encore une fois, tous les onguents, emplâtres et autres moyens du même genre sont inutiles.

Quant aux méthodes de certains charlatans qui d'un tour de main, subtilisent *miraculeusement* la loupe, ils ne valent pas mieux. Ce tour de main est l'enfance de l'art : pincer assez vigoureusement la loupe pour la faire éclater,

ou la frapper pour arriver au même résultat ; Voilà tout. La paroi rompue, le contenu s'écoule ; la loupe est guérie... momentanément, car aussitôt la paroi reformée, — et elle se reforme fatalement — la loupe reparaît.

* * *

C'est donc à un procédé plus radical qu'il faut recourir : le couteau. Ce dernier réussit toujours, pourvu qu'on sache le manier.

Le secret est d'enlever toute la paroi du kyste, car si on en laisse la moindre parcelle, la tumeur reparaît tôt ou tard. L'opérateur doit donc tendre à extraire la tumeur tout d'un bloc, sans l'inciser. S'il a le malheur de la crever, comme elle se vide fatalement, il faut un soin extrême pour extraire toute la membrane, qui se confond très facilement avec les tissus voisins.

L'opération, parfois un peu délicate, n'est ni longue ni douloureuse ; il suffit de l'anesthésie locale pour l'exécuter ; à moins que le patient, trop nerveux pour rester immobile, doive être chloroformisé.

Le contenu de la tumeur varie. Parfois c'est un liquide d'apparence plutôt brunâtre ; le plus souvent c'est une pâte grumeleuse.

LE VIEUX DOCTEUR.



DANS LES MONTAGNES ROCHEUSES

Cette énorme masse de glace, dont on peut apprécier la hauteur en la comparant avec l'individu qui se tient au sommet, glisse lentement de la montagne dans la vallée qu'elle alimente.

RADIO

Montage d'un récepteur à cristal

LE récepteur à cristal n'a pas sans doute la portée du récepteur à lampes mais sa simplicité, la netteté de son rendement et le coût minime de sa construction le rendent désirable sur les postes locaux. Avec un récepteur à cristal, on peut entendre des postes situés à 15 ou 25 milles, souvent même des postes situés à quelques cents milles lorsque les conditions atmosphériques sont favorables.

Le cristal l'emporte sur la lampe pour la netteté de la reproduction. Il n'y a plus comme souvent avec la lampe ce bruit qui ressemble à celui de l'eau en ébullition, ni cette distortion apportée par le circuit régénératif. La musique est naturelle et identique à celle du poste transmetteur. Par contre il n'y a guère de volume dans cette musique car le cristal n'agit seulement que comme détecteur et non comme amplificateur.

On peut fabriquer un récepteur à cristal avec un minimum de déboursés. Il suffit de se procurer environ 100 pieds de fil d'antenne, une paire d'acoustiques, et un cristal. Le tout coûtant environ \$5.00. Les autres accessoires comprenant la bobine de syntonisation et le détecteur peuvent être fabriqués à la maison.

LA BOBINE

Procurez-vous une planchette et un morceau de fibre d'environ 7 x 10 pouces. Un carton fort et bien pressé peut remplacer la fibre. Procurez-vous aussi un tube de carton de 4 pouces de diamètre par 6 ou 7 pouces de longueur. Il faudra aussi $\frac{1}{2}$ livre de fil de cuivre N° 24 avec couverture double de coton. On est maintenant prêt à monter la bobine de syntonisation.

Percez deux trous voisins à environ $\frac{1}{2}$ pouce du bout du tube en carton. Passez le fil N° 24

dans ces deux trous de telle façon qu'il soit fixé et que le bout soit en dehors. Laissez un bout d'environ 10 pouces pour faire les connexions. Enroulez maintenant 10 tours se touchant les uns les autres bien régulièrement. Après avoir complété le dixième tour faites un joint pour une connexion. Ce joint peut se faire en repliant le fil sur lui-même sur une longueur d'environ six pouces. Continuez à enrouler dix tours et faites un joint semblable au premier. Procédez ainsi jusqu'à ce que 70 tours soient enroulés ce qui donnera 8 prises de connexions en comptant la première. Continuez encore l'enroulement, mais faites seulement un tour et faites un nouveau joint. Répétez cette opérations dix fois, ce qui donnera dix tours de fils avec un joint à tous les tours.

Arrivé à ce point, percez deux trous dans le carton comme vous avez fait au commencement, et fixez votre fil en laissant un bout d'environ 12 pouces. Et la bobine est terminée. Il faudra prendre garde à ce que les joints ne soient pas trop près les uns des autres afin d'éviter les courts-circuits. Il faut aussi éviter de briser l'enveloppe isolante du fil.

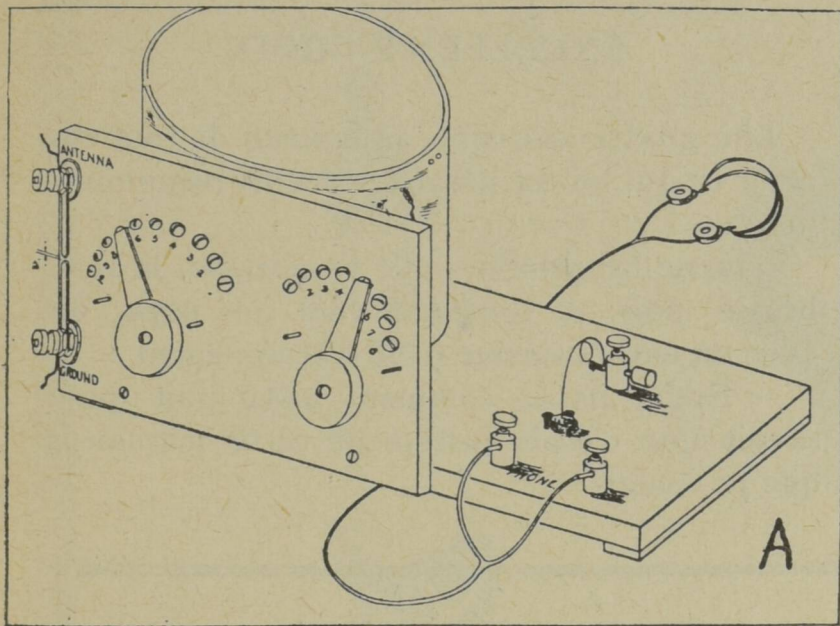
LE DÉTECTEUR

Il reste maintenant à fabriquer le détecteur lui-même. On peut se procurer à bon marché un détecteur à cristal qui sera probablement plus effectif que celui que l'on se montera soi-même. Toutefois si on le désire on peut monter ce détecteur d'un façon convenable, on peut même fabriquer le cristal.

Le cristal n'est autre chose que du sulfure de plomb. Il suffit donc de se procurer un peu de plomb pur, d'y ajouter 7 fois (en poids) de soufre en poudre que l'on peut se procurer à la pharmacie. Faites fondre ce mélange et laissez

le refroidir. Vous aurez un cristal qui fera un excellent détecteur si le soufre et le plomb sont bien combinés ensemble et si la cuisson n'a pas été poussée trop loin.

Il suffit de fixer le cristal dans une feuille de cuivre repliée et de souder un fil à cette feuille de cuivre pour avoir ce que l'on pourrait appeler : la partie fixe du détecteur. La partie mobile se compose d'une borne à laquelle est fixé un fil de cuivre très fin mais assez rigide. Au reste la vignette indique assez bien comment il faut disposer ce fil sur le cristal.



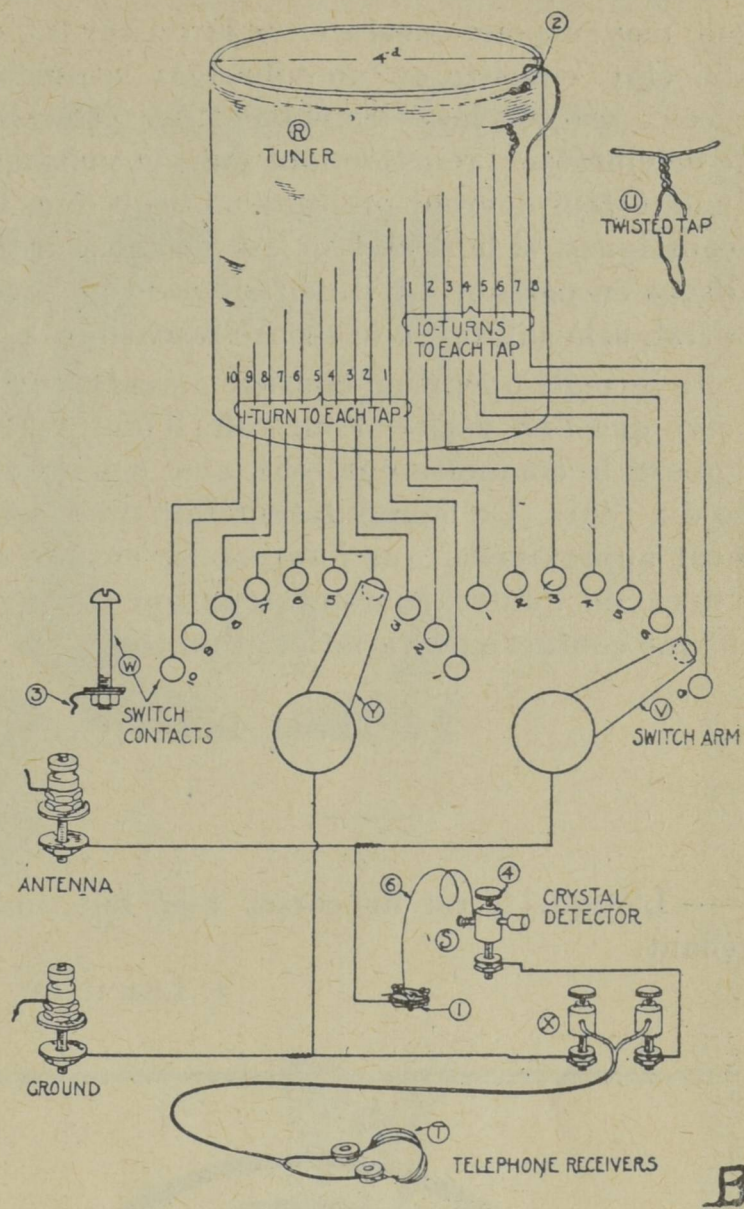
LES CONNEXIONS

Nous avons expliqué la fabrication de la bobine et du détecteur. Occupons-nous des deux commutateurs indiqués par la vignette ci-dessus. Ces commutateurs se composent d'une lame métallique rigide et d'un bouton de fibre ou de bois. Une vis et un écrou placés au centre de ce bouton retiendront ces commutateurs sur le panneau en fibre. Sur ce même panneau on disposera en demi-cercle huit vis pour faire contact avec chacun des commutateurs. Ces vis seront reliées ensuite aux prises de connexions faites sur la bobine.

La vignette ci-dessus indique suffisamment comment faire les diverses connexions de l'appareil.

Le fil d'antenne va à la borne marquée "antenna", et de là à la partie mobile d'un des commutateurs. Le fil de terre va à la borne marquée : "ground" et à la partie mobile de l'autre commutateur.

La partie fixe du détecteur va à la borne marquée antenna. La partie mobile du même



détecteur va à une des bornes des acoustiques. L'autre borne des acoustiques va rejoindre le fil de terre. Et le filage est terminé. Il est bien préférable que tous ces fils soient soudés, mais on peut se contenter de connexions solidement faites au moyen d'écrous.

MISE EN OPÉRATION

Si les indications que nous avons donnés ont été suivies à la lettre, le récepteur à cristal est maintenant prêt à être mis en opération. Il ne faut pas toutefois s'attendre d'écouter des concerts de La Havane ou de Los-Angeles. Commencez par les postes locaux. Faites vos premiers essais lorsqu'un poste local transmettra.

La première opération consiste à mettre le détecteur à cristal en état de sensibilité. Pour obtenir ce résultat il faut varier la pression du fil sur le cristal, cette pression doit être très légère. Il faut aussi varier le point d'appui sur ce même cristal, car il y a certains points qu,

sont plus sensibles que les autres. Un excellent moyen pour constater si le cristal est en bon état, consiste en un vibreur semblable à ceux des cloches électriques. Les étincelles de ce vibreur, fonctionnant dans le voisinage du détecteur devront produire un bruit dans les acoustiques, si le détecteur est en bon ordre. Disons en passant, qu'il ne faut pas toucher le cristal, cela suffirait à le rendre insensible.

La seconde opération consiste à syntoniser le poste que l'on désire. Pour cela, il faut varier d'abord le commutateur relié aux connexions de dix tours. Ce commutateur fait un ajustement approximatif que l'on précise ensuite au moyen de l'autre commutateur qui donne à chaque contact une variation d'un tour.

L.-M. BOLDUC, *ptre.*

— L'étiquette est un corset bien fait, mais gênant.

J. LEMAÎTRE.

Un jour, une de ces bonnes âmes qui se croient et que l'on dit pieuses, mais qui ne sont pas vraiment chrétiennes parce que la foi véritable leur manque, importunait de ses questions et de ses inquiétudes l'illustre et malin Père Monsabré, qui finit par lui dire, agacé :

— Mais enfin, ma fille, vous avez bien lu dans l'Évangile que le bon Dieu prend soin du moindre passereau ?

— Oui, mon Père.

— Eh bien ! ma fille ! comment voulez-vous qu'il ne s'occupe pas d'une grosse dinde comme vous ?...

EXCELLENT CHOIX

Lili, quatre ans, aime sa maman de tout son cœur ce qui lui est permis et même recommandé.

Pour le lui prouver, elle l'embrasse, la remercie, puis, se tournant vers son papa, dit avec un enthousiasme mêlé d'étonnement :

— Enfin, papa, comment as-tu fait pour savoir que c'était justement cette maman-là que je voulais ?



APPAREILS

“RADIO”

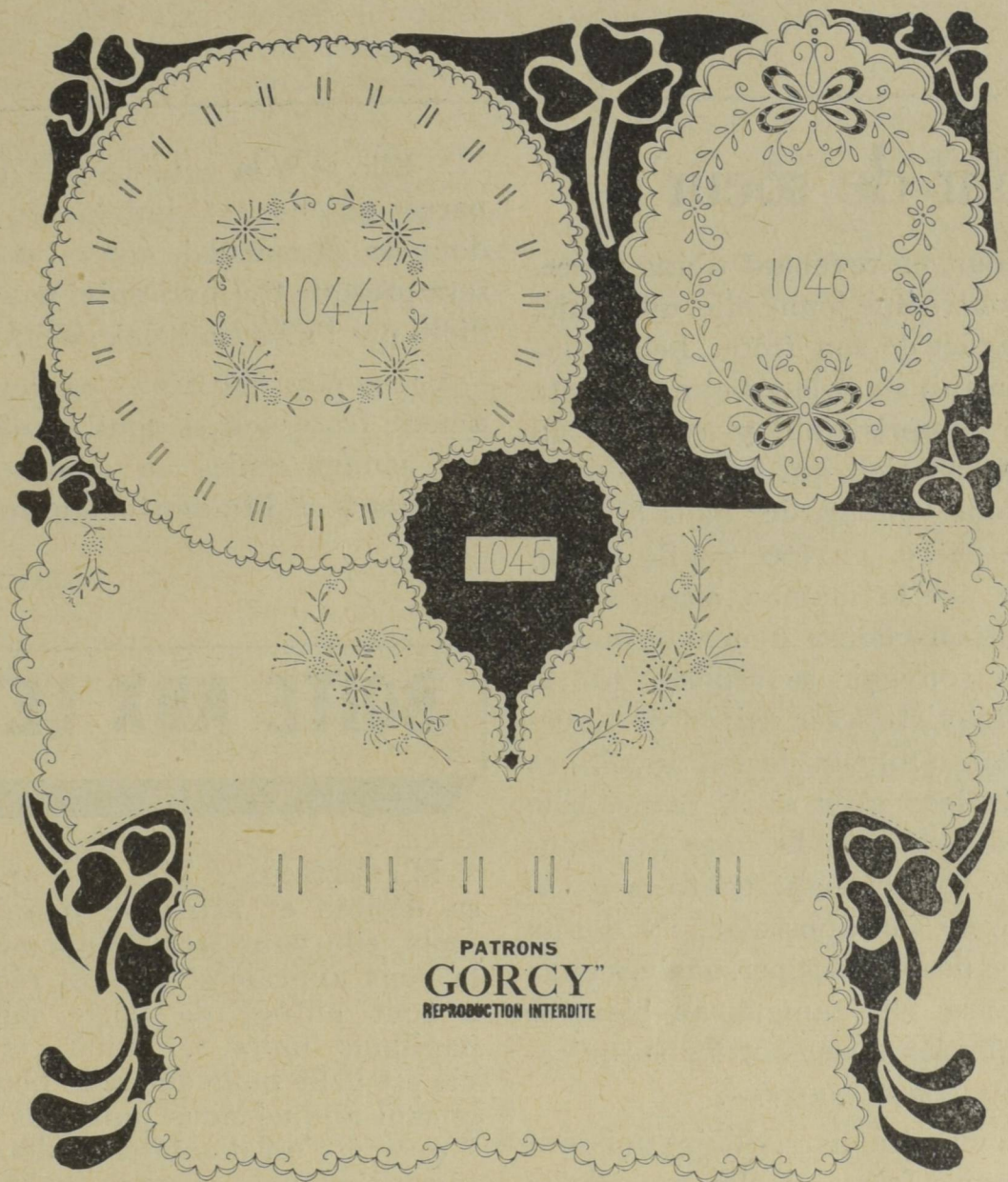
ET ACCESSOIRES
DE TOUT GENRES

ACCUMULATEURS



MECHANICS SUPPLY COMPANY LTD
QUEBEC, P. Q.

Patrons de broderie, marque "Gorcy"



No 1044. Bonnet Boudoir.—Patron à tracer, 15 sous. Patron décalquable au fer chaud, 20 cts —Bleu, étampé sur nansouk, 39 cts — Coton pour broder, 20 cts

No 1045. Peignoir, forme kimono — Patron pour tracer, 25 cts — Patron décalquable au fer chaud, 40 cts.— Bleu — Etampé sur nansouk, \$1.09 — Coton pour broder blanc, 60 cts — Etampé sur crépon, rose \$1.49. Coton de couleur pour broder, 75 cts.

No 1046. Centre 18 x 13. Patron à tracer, 15 cts. Patron décalquable au fer chaud, 20 cts.— Bleu — Etampé sur coton fin toile, 39 cts. Coton à broder, 35 cts. Sur toile écrue, 49 cts. Coton pour broder en couleur, 45 cts.

SERVICE DE PATRONS DE BRODERIE

"L'APÔTRE", - 103, rue Sainte-Anne, - QUEBEC

Vos yeux sont en sûreté sous mes soins. J.-A. McClure, O.D. 109, rue St-Jean.

FEMINA

Amour de soeur

L'AUTRE jour, en revenant d'une visite, j'ai rencontré une jeune fille, une amie, accompagnée de son frère. Leur conversation animée et leur bonne entente me fit plaisir. Je compris qu'il y avait là un dévouement, une affection qui se donne totalement parce qu'elle veut garder dans le droit chemin une âme chère, un être confié à une faiblesse aimante par la maman disparue. Je les vis s'éloigner tous deux, douce vision de jeunesse, et mon souvenir se reporta sur la mère mourante, inquiète avec raison de l'avenir de son fils aîné, oublieux de ses devoirs et des principes chrétiens qu'il avait reçus. Elle confia ce prodigue à la grande sœur qui, soucieuse de son rôle, comprenant toute la grandeur et la beauté de son apostolat, s'y donna tout entière ; avec des paroles persuasives et sa sympathie confiante, elle ramena au bien, ce grand oublieux que les larmes et les supplications maternelles avaient exaspéré.

La jeune fille deviendra un auxiliaire puissant auprès de ses jeunes frères si elle possède la douceur.

En revenant au foyer, au lieu de la voix grondeuse de la mère de famille, si le grand frère entendait sa sœur lui demander gentiment de fermer la porte, si elle s'emparait pour les mettre à leur place des livres, journaux ou autres objets qu'il laissera invariablement sur un meuble, si elle lui confiait les menus incidents de la journée afin de provoquer sans en avoir l'air, le récit de ce qu'il lui est arrivé, aura-t-il le courage de se montrer brusque et sans condescendance ?

Elle comprendra avec son intuition féminine, qu'elle ne doit jamais blesser par des railleries, il suffit d'une parole blessante, d'un petit air trop malicieux pour glacer une confiance qui ne demandait qu'à se donner.

Elle sera la confidente à qui l'on dit tout parce qu'elle est indulgente et bonne, elle donnera sûrement le conseil désiré et ce conseil sera presque toujours suivi parce qu'on le saura dicté par l'affection clairvoyante et sincère.

Les poètes ont décrit en vers charmants cet amour fraternel, si doux et chrétien ; puissent nos jeunes amies en comprendre la beauté touchante et l'immortelle grandeur.

JEANNE LE FRANC.

BOITE AUX LETTRES

MARIE.— Mai vous apportera la réponse désirée et attendue depuis presque deux mois, elle vous fera doublement plaisir car je la veux amicale et surtout réconfortante ; il y a tout autour de votre missive de vilains papillons noirs... ennui, tristesse, etc. La vie est belle pourtant et le bonheur le plus sûr, le seul auquel nous puissions raisonnablement " rêver " c'est d'oublier sa détresse pour encourager d'une parole confiante et bonne une autre âme éprouvée, c'est d'aller toujours vers le but, certaine de trouver toujours une occasion de se dévouer, de se donner, c'est d'aimer, bien que l'on sache que l'on ne recevra rien ou peu en échange. Le bonheur, c'est d'accomplir jour par jour, heure par heure, les actions quotidiennes qui font les vies bien remplies et les cœurs satisfaits, le bonheur, c'est le Devoir, expression de la volonté de Dieu.

Donc, amie Madeleine, au Devoir, et le Bonheur viendra ; ils sont compagnons de route et ne se séparent que bien rarement !

ALICE DE VALCOURT.— Vous êtes des nôtres toujours ; votre joli billet a été reçu avec plaisir et j'en espère beaucoup d'autres encore... ?

Je ne connais pas de revues de ce genre et à l'Apôtre les collaborations ne sont pas rémunérées.

Vous relirais-je bientôt ?

VIOLETTE DE L'IMMACULÉE.— Nous ne pouvons publier l'article parce que c'est une nécrologie.

A la maison Gorcy, ou dans les grands magasins à rayons d'ici, vous trouverez probablement ce que vous désirez...

Et le joli rêve deviendra réalité, je le souhaite pour vous à condition que vous soyez heureuse. Votre confiance donnée spontanément est en lieux sûrs. Je veux être pour toutes, celle qui sait partager les joies et les tristesses ; certaines confidences m'attristent, il y a parfois des heures si sombres dans la vie de celles qui veulent bien me choisir pour amie, d'autres sont plus gaies et cependant les unes et les autres sont toujours lues avec intérêt et reçues avec plaisir.

Votre joli souvenir et les vœux sincères furent les bienvenus, merci beaucoup.

ALICE.— Votre indulgente appréciation me charme et j'aurais mauvaise grâce à ne pas reconnaître la bonne amitié qui se cache dessous... La "mélancolie", oh! le vilain mot, et la triste chose, ne laissez pas ce personnage s'asseoir à votre "foyer" et faire là sa néfaste et rêveuse besogne, secouez le joug et luttez par l'action énergique, occupez toutes vos heures, employez bien toutes vos minutes et la rêverie ne sera plus chez elle, vous l'aurez poliment congédiée. Amical bonjour, je vous relirai avec joie si... vous êtes sage !

FIDÈLE MESSAGÈRE.— Fidèle Messagère est la bienvenue puisqu'elle vient en amie et... elle promet d'être constante !

La plupart des ouvrages de Delly sont recommandables pour ado escents ; mais ses romans ont à peu près la même forme, c'est toujours le riche, le grand seigneur qui aime la délaissée, l'orpheline, et lui fait gravir les degrés de l'échelle sociale sous les regards envious de ses ennemies.

Je fais avec plaisir votre message d'amitiés à Alice de Valcourt et à toutes les gentilles amies de "Femina".

JEANNE LE FRANC.

Ce jour là, M. le Baron X Y Z descend pour dîner, en bras de chemise, sans faux-col ni manchettes, le col déboutonné, les manches retroussées...

— Mais, mon ami, que signifie ? commençait à balbutier Madame, suffoquée malgré son costume extra-léger.

— Mais, ma chère, je fais comme vous. Je me mets à l'aise.

LA CUISINE

LES SAUTÉS

Dans ce mode de cuisson il s'agit de conserver à la viande toute sa saveur en ne laissant sortir que le jus absolument nécessaire à la sauce.

MANIÈRE DE PROCÉDER.— On se sert d'une poêle si la viande est coupée en menus morceaux comme le foie et les rognons, ou d'une casserole plate à large fond appelée sauteuse, si la viande est occupée en morceaux plus gros. On saute continuellement pour coaguler l'albumine sur toute la surface des morceaux et caraméliser les sucs qui s'échappent.

Quand la cuisson est terminée, on verse sur le sauté une sauce qui s'enrichit du jus fourni par la viande, ou bien on lie le jus avec un peu de farine.

On ne peut sauter que des viandes jeunes et tendres.

CONDITIONS À RÉALISER POUR RÉUSSIR DANS LES SAUTÉS

- 1° Saisir la viande à feu vif.
- 2° Entendre, pendant l'opération, le petit sifflement qui indique que la viande rôtit et ne bout pas.
- 3° Ne pas laisser produire de fumée.
- 4° Ne pas piquer la viande, mais la sauter pour retourner dès que le sang perle d'un côté jusqu'à ce qu'il perle de nouveau sur la deuxième face.

FOIE DE VEAU SAUTE

2 lbs de foie de veau	1 à 2 c. à table de fa-
2 c. à table de graisse de	rîne
rôti	½ tasse de bouillon
1 oignon	sel, poivre, persil.

I. Couper 2 lbs de foie en tranches d'un quart de pouce d'épaisseur ; plonger dans l'eau-bouillante 5 minutes, essuyer, couvrir de lait et saupoudrer de farine.

II. Mettre dans une poêle le beurre ou la graisse, un oignon ciselé et faire cuire les tranches à feu vif pendant cinq minutes ; retourner sans piquer dès que le sang perle à la surface ; laisser cuire de nouveau pendant 5 minutes, assaisonner de sel, poivre, persil haché et mouiller d'un peu de bouillon.

III. Laisser terminer la cuisson à feu doux ; dresser en couronne sur un plat chaud et servir la sauce avec le foie.

IV. Ne jamais faire bouillir le foie dans la sauce pas plus que les rognons sautés ; ils durciraient.

[La Cuisine à l'école primaire.]

Heureuse inconscience

EXTRAIT DE MON JOURNAL

Les grands nuages gris estompent l'horizon. La mer furieuse et gémissante balaye de ses vagues écumantes le sable mouvant du rivage. Les arbres là-haut sur la falaise tordent leurs rameaux sous la bourrasque d'un vent déchaîné: tels les bras d'un damné. C'est la nuit. Un unique et dernier fagot se consume lentement dans l'âtre de la chaumière, éclairant de ses pâles reflets une femme en contemplation près d'un berceau. Dors ! disait-elle, mon enfant, dors ! Que longtemps encore ton inconscience te laisse ignorer les douleurs, les amertumes de la vie : qu'elle te fasse grâce pour ce que je dois,

moi, souffrir. Oui dors mon chéri, dors, au charme mystérieux d'une berceuse, modulée par ces voix d'anges qui planent dans les espaces du firmament pour endormir délicieusement les chérubins de la terre ; pour endormir même les tristesses d'ici-bas dans le sommeil éternel.

Dors encore ! Dors longtemps ! Dors toujours ! Il faisait nuit au dehors. Il faisait sombre en la chaumière. Il faisait même froid en l'âme de cette femme, qui sentit descendre glacé sur sa joue, un pleur. Pleurs brûlants des heures de désespérance, pleurs suaves des heures de mélancolie, pleurs pieux... vous tous tombez, tombez encore, car c'est vous qui faites les yeux les plus beaux qui soient au monde, les yeux en pleurs.

ALICE L.

S.-D., 31 mars 1924.



VUE DE LA PETITE VILLE DE BANFF EN ALBERTA

(Sise sur les rives de la rivière à l'Arc (Bow River), au sein des majestueuses Montagnes Rocheuses.

Coin de l'Ouvrier

La cité chrétienne d'après les enseignements pontificaux

L'ACTION DU CLERGÉ ET DES LAIQUES DOIT
S'EXERCER EN FAVEUR DES CORPORATIONS

LES évêques, de leur côté, encouragent ces efforts et les mettent sous leur haut patronage ; par leur autorité et sous leurs auspices, les membres du clergé, tant séculier que régulier, se dévouent en grand nombre aux intérêts spirituels des corporations. Enfin, il ne manque pas de catholiques qui, pourvus d'abondantes richesses, mais devenus, en quelque sorte, compagnons volontaires de travailleurs, ne regardent à aucune dépense pour fonder et étendre au loin des sociétés où ceux-ci puissent trouver, avec une certaine aisance pour le présent, le gage d'un repos honorable pour l'avenir. Tant de zèle, tant et de si industrieux efforts ont déjà réalisé parmi les peuples un bien très considérable et trop connu, pour qu'il soit nécessaire d'en parler en détail. Il est à nos yeux d'un heureux augure pour l'avenir, et nous nous promettons de ces corporations les plus heureux fruits, pourvu qu'elles continuent à se développer et que la prudence préside toujours à leur organisation. Que l'État protège les sociétés fondées sur le droit, que toutefois il ne s'immisce pas dans leur gouvernement intérieur et ne touche point aux ressorts intimes qui leur donnent la vie ; car ce mouvement vital procède essentiellement d'un principe intérieur et s'éteint très facilement sous l'action d'une cause externe. (Léon XIII, *Rerum novarum*, t. III, p. 63.)

BIEN ÉTABLIR LES RÈGLEMENTS CORPORATIFS

A ces corporations, il faut évidemment, pour qu'il y ait unité d'action et accord des volontés, une organisation et une discipline sage et prudente. Si donc, comme il est certain, des citoyens sont libres de s'associer, ils doivent l'être également de se donner les statuts et règlements qui leur paraissent les plus appropriés au but qu'ils poursuivent. Quels doivent être ces statuts et

ces règlements ? Nous ne croyons pas qu'on puisse donner de règles certaines et précises pour en déterminer le détail : tout dépend du génie de chaque nation, des essais tentés et de l'expérience acquise du genre de travail, de l'étendue du commerce et d'autres circonstances de choses et de temps, qu'il faut peser avec maturité. Tout ce que l'on peut dire, en général, c'est qu'on doit prendre pour règle universelle et constante d'organiser et gouverner les corporations, de façon à ce qu'elles fournissent à chacun de leurs membres les moyens propres à lui faire atteindre par la voie la plus commode et la plus courte le but qu'il se propose et qui consiste dans l'accroissement le plus grand possible des biens du corps, de l'esprit et de la fortune. Mais il est évident qu'il faut viser avant tout à l'objet principal qui est le perfectionnement moral et religieux ; c'est surtout cette fin qui doit régler toute l'économie de ces sociétés ; autrement elles dégénéraient bien vite et tomberaient ou peu s'en faut, au rang des sociétés où la religion ne tient aucune place. Aussi bien, que se virait à l'artisan d'avoir trouvé au sein de la corporation l'abondance matérielle, si la disette d'aliments spirituels mettait en péril le salut de son âme ? Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? Voici le caractère auquel Notre-Seigneur Jésus-Christ veut qu'on distingue le chrétien d'avec le Gentil. (Léon XIII, *Rerum novarum*, t. III, p. 65.)

ORGANISATION DES CORPORATIONS

Il importe grandement que les charges soient distribuées avec intelligence et clairement définies afin que personne n'ait à souffrir d'injustice. Que la masse commune soit administrée avec intégrité et qu'on détermine d'avance, par degré d'indigence de chacun des membres, la mesure de secours à lui accorder ; que les droits et devoirs des patrons soient parfaitement conciliés avec les droits et les devoirs des ouvriers. Afin de parer aux réclamations éventuelles qui s'élèveraient dans une ou l'autre classe au sujet des droits lésés, il serait très désirable que les statuts mêmes chargeassent des hommes prudents et intègres tirés de son sein de régler le litige en qualité d'arbitres. Il faut encore pourvoir d'une manière toute spéciale à ce qu'en aucun temps l'ouvrier ne manque de travail et qu'il ait un fonds de réserve destiné à faire face, non seulement aux

accidents soudains et fortuits, inséparables du travail industriel, mais encore à la maladie, à la vieillesse et aux coups de la mauvaise fortune.

Ces lois, pourvu qu'elles soient acceptées de bon cœur, suffisent pour assurer aux faibles la subsistance et un certain bien-être ; mais les corporations catholiques sont appelées encore à apporter leur bonne part à la prospérité générale. Par le passé, nous pouvons juger sans témérité de l'avenir. Un âge fait place à un autre, mais le cours des choses présente de merveilleuses similitudes, ménagées par cette Providence qui dirige tout et fait tout converger vers la fin que Dieu s'est proposée en créant l'humanité. (Léon XIII, *Rerum novarum*, t. III, p. 67.). — (*A suivre*).

HENRI BRUN

(*La Croix*)

Le travail du diable

Il y avait un village où le diable n'avait jamais réussi à perdre une âme parce que les habitants s'obstinaient à conserver des habitudes de simple et solide piété.

Cela lui déplaisait fort, comme bien vous pensez, et il chercha un moyen de s'introduire chez ces villageois, qui, toujours, l'avaient repoussé.

Certain jour de moisson où le travail abondait il offrit ses services, disant qu'il se chargeait des plus pénibles travaux, à condition qu'on lui permit de se loger dans la localité et qu'on lui fournit continuellement de la besogne.

Après hésitations et discussions, les paysans acceptèrent son offre et le chargèrent des travaux les plus difficiles et les plus fatigants.

Mais il accomplissait si rapidement sa besogne qu'on ne trouvait qu'avec peine de quoi l'occuper sans cesse, et il criait toujours :

— Dès que je n'aurai plus d'ouvrage, je m'attaquerai à vous.

Un jour où les villageois qui, depuis longtemps ne faisaient plus rien eux-mêmes, se trouvèrent fort embarrassés pour occuper messire Satan que si maladroitement, ils avaient admis dans la commune.

Au cabaret, le grand Schultz, un gaillard intelligent, eut une bonne idée.

— Satan, dit-il, conduis moi à la ville ; il y a cinq lieues de chemin, ça te distraira.

Et le voilà parti dans une charette que le diable traînait.

A la ville, Schultz rencontra en bon moine de sa connaissance, lui raconta le marché conclu avec le démon par les habitants de Immertreu et l'embarras où ils se trouvaient.

— Il faut, dit-il, que nous puissions, sans forfaire à l'honneur, expédier maître Satan dans les enfers, ou bien que nous lui trouvions un travail continuel. Pour moi, j'en ai assez de le voir faire tous nos travaux ; nous devenons paresseux comme des loirs, et l'oisiveté est la mère de tous les vices !

— Tu as raison, dit le moine, il faut écarter ce péril. Voici un moyen. Envoie Satan te chercher, chaque jour, tous les livres, journaux, poèmes, chansons écrits sous son inspiration ; dis-lui de te les apporter au fur et à mesure qu'ils sont terminés... Il aura de quoi faire.

Quand le diable reçut cet ordre, il fit une épouvantable grimace et se gratta l'oreille de telle façon qu'il en jaillit des étincelles ; mais il lui fallut se mettre à l'œuvre, et, dare-dare, il courut partout.

Sur toutes les routes carrossables ou non, il allait un train d'enfer, c'est le cas de le dire, et rapportait chaque jour à Schultz des monceaux de livres, brochures, journaux, etc.

Le brave paysan disait :

— Bon, bon, Satan, jette-ça au fumier et va chercher le reste.

Et le diable a beau faire et se démener, il n'arrive jamais à un moment de repos, tant ses amis écrivent de sottises, laides et méchantes choses.

Voilà pourquoi le diable a du travail plein les mains.

LES DEUX GENRES

La jeune Henriette, qui est depuis peu en pension, écrivait l'autre jour à sa marraine : "Dimanche, en venant me voir, apporte-moi, s'il te plait, deux livres, un de lecture récréative, et l'autre de chocolat ?"

— Vous avez dit à mon créancier que je ne pouvais le recevoir parce que j'ai la grippe.

— Il dit que cela lui est égal... parce qu'il l'a aussi.

Vos yeux sont en sûreté sous mes soins. J.-A. McClure, O.D. 109, rue St-Jean.



AU GOIN DU FEU

POUR S'AMUSER

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre chacun à ceux qui enverront toutes les réponses justes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

REPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS D'AVRIL

DERNIÈRES PAROLES

Buffon.

COQUILLES TYPOGRAPHIQUES

L'humilité est la parure de l'âme.

LOGOGRIPE

Bœuf — œuf.

LOSANGE

J
R O C
R O U E T
J O U R N A L
C E N I S
T A S
L

REBUS NO 49

La plus belle richesse c'est le bien que nous faisons à nos semblables.

Mot à mot : La plus belle — Riche S — Sées — Le bien — queue — N'houx — faix — Zon — anneaux semblables.

Ont trouvé des solutions partielles : Mlles Berthe Naud, Couvent de Deschambault ; Jeanne Grisé, Saint-Césaire, Rouville ; Thérèse Foisy, Rivière-du-Loup, Témis. ; Antoinette Lavertu, Charny, Lévis ; MM. Léon Naud, Bureau Paré, Portneuf ; Lorenzo Rousseau, Thetford-Mines ; Mlle Pauline Bernier, Hôpital Civique, Québec.

Ont envoyé toutes les réponses justes : MM. L.-G. Gastonguay, 10½, Bougainville, Québec ; Jean-Charles Gagné, 24, Carignan-Salières, Québec ; Lucien Racine, 141, 3ème Avenue, Limoilou ; Paul-Henri Ruel, Académie Com-

merciale, Québec ; François Godbout, Académie Commerciale, Québec ; Mlle Lucie Perreault, Deschambault ; MM. C.-Sylvio Lévesque, 46, rue Montmagny, Québec ; Paul Lockwell, 14, Salaberry Québec ; Henri Dus-sault, 42, Saint-Louis, Québec ; Charles-Eugène Deschènes, 264, Marie de l'Incarnation, Québec ; Mlle Eug. Viel, 46, rue Montmagny, Québec ; M. Léonidas Boulet, 1241, St-Vallier, Québec ; MM. Laval Genest, 290, de la Reine, Québec ; Edouar Fiset, junior, 1 Covefields Barraks, Québec ; Mmes A.-L. Dumas, 409, rue Kelley, Manchester ; V.-J. Rochefort, 516, Ave. Notre-Dame, Manchester, N. H. ; M. Chs. Ed. Deschènes, 264, Marie de l'Incarnation, Québec.

Les deux noms sortis de l'urne sont : M. Paul-Henri Ruel et Mlle Lucie Perreault.

JEUX D'ESPRIT No 60

DEVINETTE

Quelle ressemblance y a-t-il entre la ville de Bruxelles et une hirondelle ?

CHARADE

Animal est mon premier ; heureux qui a mon dernier ; fleur est mon entier.

LOGOGRIPE

Sur mes cinq pieds, lecteurs, je sais désaltérer ; Si tu m'ôtes le cœur, je sers à t'éclairer.

MOT CARRÉ

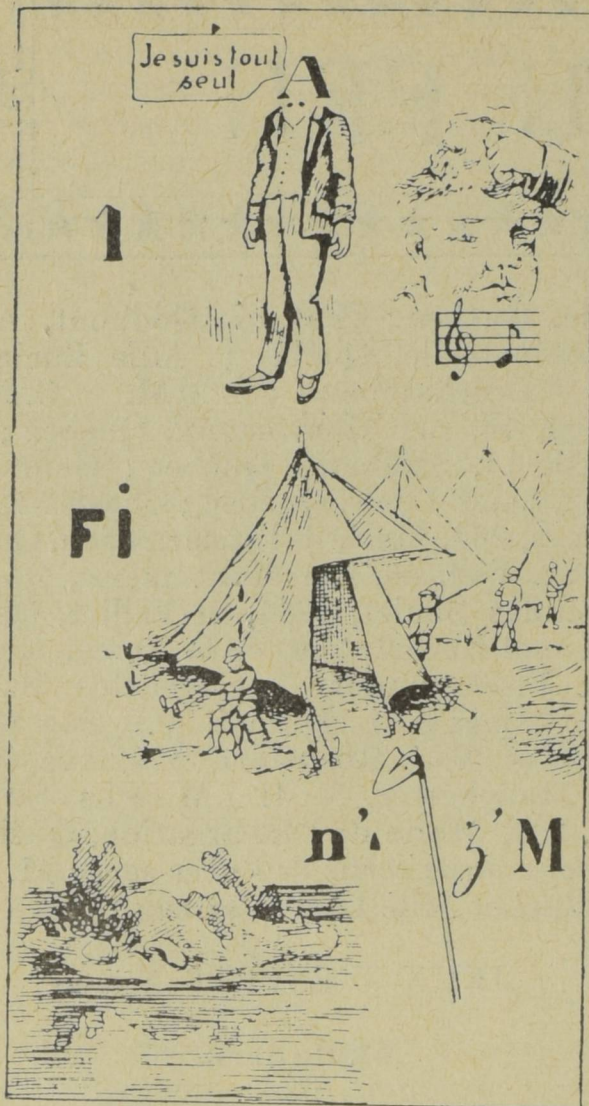
Possession anglaise. Obscurité, Objet d'un culte. Utile aux couturières.

NOTRE CONCOURS

Le résultat du Concours sera annoncé dans notre livraison de juin. Ceux qui paieront leur abonnement d'ici au premier juin auront droit à 16 billets de raffle.

L'Apôtre, 103, rue Ste-Anne.

REBUS NO 50



LES LIVRES

VIE SÉRAPHIQUE
DE
SAINT ANTOINE DE PADOUE
PAR

LE PÈRE MARIE-ANTOINE DE LAVAU, O. M. CAP.

Édition canadienne illustrée. Ottawa, (*l'Echo de Saint-François*, 1062, rue Wellington). Brochure de 72 pages. Prix : 15 sous l'unité ; 2 pour 25 sous. \$1.40 la douzaine.

l'Echo de Saint-François envoie comme prime à ses lecteurs cette délicieuse vie de saint Antoine de Padoue écrite par celui que l'on a appelé le "Saint de Toulouse". Quant à ceux de nos lecteurs qui ne sont pas abonnés à *l'Echo*, nous aimons à leur rappeler qu'ils pourront se procurer cette brochure chez les éditeurs aux conditions exposées plus haut.

Saint Antoine, selon la parole de Léon XIII, est le "saint de tout l'univers", il est partout connu et aimé. Cette petite brochure, abondamment illustrée, contribuera à le faire connaître et aimer davantage.

RECUEIL DE PRIÈRES, DE MOTETS
ET DE CANTIQUES NOTÉS

PAR

LE PÈRE RICHARD VANDANDAIGUE, S.J.
en collaboration avec

L'ABBÉ PIERRE CHASSANG

Ancien maître de chapelle au Petit-Séminaire d'Avignon.

DEUXIÈME ÉDITION

Ce beau volume, si estimé et tant désiré, est enfin réédité. Il est léger, portatif, se glisse dans une poche sans l'encombrer.

La deuxième édition de ce livre a été soigneusement revue, corrigée, augmentée et diminuée tout à la fois, pour devenir encore plus pratique et plus accessible aux masses.

C'est le livre idéal, surtout des collégiens et des séminaristes. Il répond de toutes manières aux vœux tant de fois exprimés par les supérieurs et les directeurs de nos Institutions catholiques.

C'est le livre qui remplace tous les autres, parce qu'il comprend

TROIS LIVRES EN UN SEUL

à savoir :

- 1° Un riche formulaire de prières de 400 pages environ.
- 2° Un recueil de messes, de motets, d'hymnes, de cantiques latins, de séquences, etc., de près de 300 pages.
- 3° Un recueil de 300 pages des plus beaux cantiques populaires, anciens et modernes, publiés jusqu'à nos jours : *C'est la fleur des cantiques !*

FORMULAIRE DE PRIÈRES

Le formulaire de prières comprend toutes les prières de la Messe, des Vêpres, de la confession, de la communion et les autres prières relatives à tous les sacrements.

Il contient aussi de précieux renseignements sur le dogme, la morale, l'apologétique et sur les règlements disciplinaires mis en harmonie avec le Code de Droit Canon et les récentes décisions romaines.

En plus, il renferme l'Office de la T. S. Vierge avec les règles de la Congrégation de la T. S. V., fidèlement traduites de l'original italien, l'Office des Morts, les Offices de la Semaine Sainte y compris Matines et Laudes des trois derniers jours saints ; le tout sans renvoi aucun avec les indications les plus précises pour la récitation en public.

Ajoutons maintenant les dévotions au Sacré Cœur de Jésus, à l'Eucharistie, à la T. S. Vierge à saint Joseph, aux Anges, aux Ames du Purgatoire, aux Patrons de la jeunesse, tout le Propre du temps avec les principales fêtes de l'année, un sommaire de la Doctrine chrétienne suivi d'une série de méditations pour chaque jour du mois, etc., etc.

LES MOTETS

Toute la partie du chant ne contient que des pièces strictement conformes aux instructions de l'Eglise sur la musique sacrée. Le Kyriale, le chant des Vêpres, la Messe des Morts, tous les motets et cantiques latins, etc., sont en parfaite concordance avec l'édition vaticane et sont transposés en notation moderne.

LES CANTIQUES FRANÇAIS

Les cantiques ont été l'objet d'une étude approfondie et soumis à un comité de censure spécialisés en musique religieuse. N'ont été admis que des cantiques parfaitement rythmés, d'une tenue littéraire irréprochable et d'un caractère strictement pieux.

Pour faciliter le passage d'un répertoire à l'autre, un certain nombre d'anciens cantiques ont été mis en réserve dans un appendice, quitte à disparaître dans une édition subséquente pour dormir en paix leur dernier sommeil ! !

Pour avoir une idée de la valeur du présent recueil, qu'il suffise de nommer en passant quelques-uns de ses principaux collaborateurs : MM. de la Tombelle, Saint-Régner, Montillet, Don Anselme Desprez ; les abbés Boyer, Chassang, Tourte, Joachim, Brune, etc., tous compositeurs de marque et maîtres de chapelle dans les principales cathédrales d'Europe.

Parmi les cantiques anciens, une large part a été faite au genre choral, le plus relevé et le plus apte à reproduire les sentiments religieux.

Bref, cet incomparable volume constitue une mine de premier choix mise à la disposition des maîtres de chapelle et de tous les fidèles pour obtenir le chant d'ensemble dans nos églises et chapelles.

L. D. S.

N. B.— *L'accompagnement des motets et des cantiques suivra de près le Manuel ici annoncé.*

OÙ VA-T-IL?

Est-ce un aventurier qui va de par le monde
Ennuyé de lui-même, à bout d'expédients ?
Un touriste amateur qui sur terre et sur l'onde
Promène ses loisirs par tous les continents ?

Un financier retors qui fuyant la justice
Veut rebâtir sa fortune aux abois
Et guette tout le jour l'heure où l'instant propice
D'exploiter ses clients comme il fit autrefois ?

Non ! Mais ambitieux, il rêve de conquêtes
Il veut voir à genoux devant le Roi des rois
Les peuples rachetés courbant partout la tête
Sous la foi du symbole en saluant la croix.

Avec un petit livre : un simple catéchisme,
Tenant le crucifix, le signe rédempteur,
Il attaque de front le puissant paganisme,
Stigmatise le vice et démasque l'erreur.

Ni les feux du midi, ni la zone torride,
Ni les hivers sans fin, ni les glaces du nord
Ne peuvent ralentir son courage intrépide :
Il brave les dangers et ne craint pas la mort.

Ne lui demandez pas de modérer son zèle :
N'est-il pas de son Dieu le vaillant recruteur ?
Annoncer l'Évangile, éclairer l'infidèle,
Ramener au devoir l'informé pécheur,

Voilà sa joie et son bonheur !
La résistance est-elle hostile,
Il la vaincra par la douceur ;
Et le sol devenu fertile
Consolera le moissonneur.

Il s'en va solitaire enveloppé des voiles
De l'épaisse forêt, sans chemin ni sentiers
Dans la profonde nuit, sous un ciel sans étoiles
Malgré les grondements des fauves carnassiers.

Souffrir sera sa récompense,
Et s'il lui faut pour Dieu mourir
Il aura jeté la semence :
Un autre la verra mûrir.

Mais un persécuteur se lève :
C'est le signal des grands combats.
Les têtes vont tomber sous le tranchant du glaive...
... Mais que dis-je ? Non ! Non ! le chrétien ne meurt pas.

Car du sang des martyrs, semence impérissable,
Il verra se lever une riche moisson
Plus abondante encor, plus admirable
Sans frontière et sans horizon.

Et lui-même tombé dans l'immense hécatombe
Où l'on croyait pouvoir lui creuser une tombe,
Renaîtra plein de vie en des imitateurs,
Comme lui des héros, d'inlassables semeurs ;
Et le champ dévasté reprenant sa parure
Se couvrira d'épis en doublant la mesure.

Et l'apôtre martyr des martyrs escorté
Entrera triomphant dans la sainte Cité
Aurolé de gloire et d'immortalité.

Chantons à sa mémoire
L'hymne de la victoire :
Le ciel enfin conquis, c'est la félicité.

ERNEST DESJARDINS, S.J.

[*Messenger Canadien du S. C.*]

SONNET

Le soir au clair de lune, ah ! Dieu que j'aime entendre
Chanter le rossignol dans les lilas en fleurs.
Ou crier la cigale au fond de l'herbe tendre...
Mais je préfère encore un Nom plein de douceur.

O Muse ! sur ma lyre, en ce jour, fais descendre
Les plus divins accords qui raniment les cœurs...
Et vous tous qui m'aimez... qui savez me comprendre
Unissez-vous à moi pour chanter mon bonheur.

Cloches, carillonnez !... Jouez violoncelle
Fleurettes répandez vos parfums les plus doux
Voici qu'aujourd'hui c'est la fête d'Isabelle

Et ce nom qu'avec joie, en ces vers, je rappelle
C'est celui de ma mère ; aussi par-dessus tout
Je veux toujours l'aimer d'une ardeur immortelle.

YVON D'ARVOR.

Les expressions populaires

MONOLOGUE

Fort accent anglais.

NE me parlez pas du français ; — j'entends la langue française. Le Français — homme — est charmant. Mais la langue française ! Il y a quantité de maots qui se prononcent du même façon et ne veulent pas dire le même caose. Par contre, d'autres qui ne se prononcent pas du même façon veulent dire la même caose. Ce été à n'y rien comprandre et il m'est arrivé maint désagrément à caose de cela.

Hier, je été avec maon propriétaire. Il est baon caomme le baon pain. — Encore une expression qui ne devrait pas équesister. On sait bien que le baon pain, il est baon. — Il est donc, dis-je, baon comme... le gâteau, mais il a un défaut, presque un vice : il emploie baocoup ces expressions familières et vulgaires qui abondent dans là langue française et semblent la plupart incohéraentes. Nous *cheminillions* côte à côte. Il me montre un homme ventru, d'aspecte impaosant qui fioumé oune cithare... cigare. "Cet homme, il est riche et capable, me dit-il. Il a du foin dedans ses bottes." Or, l'homme en questionne ne porte pas de bottes. Du foin dedans ses bottes ! Pourquoi ? Pour avoir chaud aux pieds ? Après tout, ce n'est pas très extraordinaire. On met bien de la paille dedans ses sabots. Mais je ne vois pas en cela oune signe de rissèche et de capabilité. Mon propriétaire crut baon d'ajouter : "Mazette ! Il est vêtu au dernier maode ! Il ne se mouche pas du pied !"

Il est daonc des persaonnes qui se mouchent avec les pieds ? Des contaorsionnistes, sans

doute. C'est égal, c'est presque aussi malpropre que se moucher avec les doats de la main. C'est parce qu'il était vêtu au dernier maode qu'il ne se mouchait pas du pied. Alors, les miséreux se mouchent avec leur pied ? C'est véritablement à n'y rien comprendre. Manger de l'argent ! J'ai entendu prononcer cela plous d'oune foas. Les Français, ils sont vraiment faorts. Ils se mouchent avec leur pied et mangent de l'argent. L'argent doit être bien indigestif. Et jeter son argent par les fenêtrés ! Aoh ! je comprends ! Ils en jettent à des mendiants ou des chanteurs ambahulants !... Et ne pas avoar qu'oune chatte à fouetter ! Il y a donc des gens qui fouettent les chattes ? Sans doute pour les punir de quelque larcin. Et avoar ou né pas avoar de veine ! J'entends cela journalement : " J'ai de la veine, je n'ai pas de veine." Quoa ? Il y a donc des personnes qui n'ont pas de veine ? Caoment peuvent-ils vivre ? C'est extraordinaire. Et j'ai remarqué que ceux qui prétendent qu'ils n'ont pas de veine en possèdent autant que les otres ! Alors..

Avoar plousieurs caordes à son arc. Il faudrait d'abord avoar oune arc. Tout le monde n'en a pas. Je croas même qu'il y a peu de gens qui possèdent oune arc, surtout à plousieurs coardes, D'ailleurs oune seule suffit.

" Je ne souis pas embarrouassé, disait dernièrement l'un de mes amis. J'ai plous d'oune caorde à mon arc."

Je n'osais pas lui demander ce que cela signifiait, ne voulant pas paraître ignorant.

Alors, quand on a oune arc à plousieurs caordes, on n'est pas embarrouassé ? J'avoue que c'est plutôt embarrouassant.

Dernièrement, mon propriétaire qui m'avait accompagné à la gare, me dit, au moment où je montais dedans le train : " Vos péquets sont laourds ; je vais vous donner oune caoup de main."

Parce que mes péquets, ils étaient laourds, il allait me frepper. Un peu faort ! Et avoar le cœur sur la main. J'ai également entendu mon propriétaire dire à son femme qui ne parvenait pas à retraouver son épingle à chepeau : " Vaoyons, elle est là. Elle te crève les zilleux !" Or, l'épingle ne lui crevait pas du tout les zilleux, et en admettant qu'elle les lui creva, ç'aurait été oune raisonne de plus pour qu'elle ne la vit pas.

" Avoar le compas dedans l'œil." C'est ça qui doit être gênant ! Je me demande caomment oune pareille accident il peut arriver, et surtout caomment on peut regarder cet objet planté dedans son œil. Il faut être Français. On dit aussi de quelqu'un qui taombe, qu'il ramasse oune pelle. Je souis taombé plousieurs foas et n'en ai jamais ramassé pendant mon chute, pas pelus qu'oune bûche. Mon esprit s'égare J'ai beau me creuser la tête... Ces Français ne

craignent pas la souffrance. Ils se plantent des compas dedans l'œil, se creusent la tête... Quel courage !

" Ça me va caomme oune gant." Oune gant, ça va donc à tout le maonnde ! Moa, je avoué à vô, franchisement, qu'il y a des gants qui ne me vont pas du tout. Ils sont trop étroits ou trop larges. On dit aussi : " Propre caomme un sou." Il est à remarquer que la ploupart des sous sont sales. " Tristes caomme oune bonnette de nouit." Moa, je trouve qu'oune bonnette de nouit, c'est rigolo. Et " s'ennuyer caomme oune craôte de pain derrière oune malle " ? Pourquoi oune craôte de pain ? Pourquoi oune malle ? Pourquoi derrière ?

" Caouper l'herbe sous le pied." Hum ! difficile.. Allez donc caouper oune touffe d'herbe sur laquelle oune personne a posé le pied ! Et puis, pourquoi ajouter " sous le pied " ? On sait bien que ce n'est pas sur le tête.

" Se piquer le nez." C'est moins draôle que se planter oune compas dedans l'œil ou se creuser la tête, moins douloureux. Mais c'est bien singulier aussi. Est-ce se servir de son nez caomme d'oune pelote d'épingle ? Ces Français aiment la plaisantationne.

Pour en revenir à nos moutons... (Allons ! Baon ! Malgré moa, je tombe dans les expressions populaires.)

" Prendre ses jambes à son caou " est absolument impossible, pour une baonne raisonne que les jambes ne se rattachent pas au caou. Il paraît que cela signifie caourir. Que l'on caourt, que l'on marche ou que l'on soat immobile, il n'est pas plous féicile de saisir ses jambes à son caou, même au bas du corps où elles se rattachent. Vô n'avez jamais visé quelqu'un caourir en tenant ses jambes. Dévorer du regard est impossible idem. Pourquoi pas regarder avec son baouche ? Avoar la chair de paoule signifie avoar peur. Je me souviens avoar été attaqué par des rôdeurs, une nouit, à la sortie du théâtre... J'ai eu peur, très peur... Eh bien ! Mon chair n'est pas de venue de poule.

" Danser devant le buffet " veut dire n'avoir rien à se mettre sous le dent. Pourtant, quand on a rien à manger, on n'a pas le cœur à danser. Riez si baon vous semble, vô empêcherez pas moa de trouver ces expressionnes idiotes. Eclatez même de rire ! Ce n'est pas dangereux, car notre invididu demeure entier quand même vô riseriez autant qu'il est possible de se tirebouchonner. C'est pourquoi, éclater de rire ne devrait pas équesister. Non, ne me parlez pas du langue française. Il y a de quoa perdre le tête... Tenez... encore oune...

(Se retirant, comme abasourdi par son propre langage :) Assez !... Suffit !... On en trouverait indéfiniment !...

LUC MÉGRET.

(Nos Chansons françaises.)

Vos yeux sont en sûreté sous mes soins. J.-A. McClure, O.D. 109, rue St-Jean.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

Quand l'âme est droite ...

PAR MAURICE RIGAUX

No 9

CHAPITRE CINQUIÈME

“ CHERCHEZ D'ABORD LE ROYAUME DE DIEU... ”

Polybius était homme de décision.

Prétextant un rendez-vous au sujet de son élection, il s'excusa auprès de Clemens, qu'il laissa seul avec Dipilus, et se rendit en hâte chez un des édiles, son ami particulier.

Q. Sittius Coniunctus, riche négociant en vins, habitait non loin de la porte d'Herculaneum, rue de la Fortune, une luxueuse habitation dont le seuil, facile à reconnaître, portait en mosaïque claire le mot de bienvenue : *H A V E*. Polybius frappa à la première entrée, se nomma au portier et demanda le maître de la maison. Introduit sur-le-champ, il attendit un moment dans la salle. Au delà du “ Faune dansant ”, dont le bronze ornait le vestibule par l'ouverture béante du *tablinum* son œil fouilla, dans la demi-obscurité, l'enfilade des portiques. Le ciel était nuageux, avec de brusques alternatives de lune et de nuit qui découvraient et recouvraient subitement les colonnades du péristyle, et lui firent froncer les sourcils.

Sittius ne tarda pas.

— Salut, mon cher Polybius.

— Salut, Sittius. Puis-je vous dire quelques mots confidentiels ?

— Sans doute. Venez donc dans le *triclinium* ; nous y serons seuls.

Il le fit entrer dans la salle dont il rabattit les tentures.

En quelques phrases concises, Polybius exposa qu'il soupçonnait un certain nombre de Juifs de s'assembler pour provoquer une agitation en faveur de leurs congénères prisonniers à Rome, et qu'il avait l'occasion de s'en assurer le soir même. Il demandait seulement à l'édile de mettre à sa disposition le procurateur du quartier du Forum avec quelques-uns de ses hommes à partir de la deuxième veille(1). Ils n'auraient qu'à se tenir en permanence au Marché. Par la ruelle faisant suite à la rue de Castor et Pollux et la petite porte débouchant sur le *Macellum*, il les irait chercher s'il y avait lieu à deux pas du logis en question, et leur ferait arrêter les coupables.

(1) Dix heures et demi du soir environ.

— Voilà qui est entendu, lui répondit Sittius. Je vais donner mes ordres à l'instant même.

Et il le reconduisit jusqu'à la porte.

Le jeune homme, de retour chez lui, revêtit un déguisement de pêcheur : peau de bête, poil en dedans, et manteau à capuchon. Avec une longue aiguille qu'il trempa dans une pâte de suie grasse il se grima consciencieusement. Puis il consulta un plan détaillé qu'il s'était fait dresser par Eupor. Le balcon des Galates y était soigneusement repéré avec toutes les maisons environnantes. A droite, la demeure d'un vieux marchand retiré des affaires, très irrégulière avec un *atrium* en demi péristyle ; à gauche, une petite blanchisserie où il n'y avait que des femmes. Rien à faire par là.

Mais la maison du balcon, dont le propriétaire était M. Festus Ampliatus, propriétaire d'une troupe de gladiateurs, avait, juste derrière une des chambres des Galates, terrasse commune avec une auberge doublée d'un cabaret dont l'entrée donnait sur la ruelle d'Eumachia. La seule chance de saisir le secret de la réunion était donc d'aborder cette terrasse en escaladant le mur mitoyen. Et c'est ce qu'il avait résolu.

Lorsqu'il pénétra dans l'auberge de l'*Ours coiffé*(2) par la petite porte entre les volets clos, il y trouva peu de monde. Au tenancier, Perenninus, gros homme à bajoues épaisses qui venait à sa rencontre, il demanda une chambre sur la cour et un verre de vin cuit. Il devait encore, d'après ses calculs, patienter une heure pour laisser la réunion s'organiser.

— Qui dois-je inscrire ? interrogea l'aubergiste.

Le règlement des édiles l'obligeait à tenir la liste des pensionnaires.

Polybius contrefit sa voix :

— Marcus Rufinus, de Puteoli.

La salle de ce cabaret n'était pas grande, rétrécie encore par les gradins ou s'alignaient amphores, flacons et verres. Quelques peintures indécises ornaient les murailles, scènes bachiques noircies par la fumée, soulignées de légendes plaisantes : “ Ici on peut boire pour un as(3), pour deux as c'est meilleur, pour quatre c'est du Falerne ” ; “ Allons, encore un verre de *Setinum* ” ; “ Silvia, ne repousse pas ton Arphrocas ”... — Une petite porte ouvrait sur la

(2) “ *Ursus pileatus*. ”

(3) 0,05 environ.

cuisine encombrée de casseroles de bronze et réduite par un escalier conduisant aux chambres de l'étage.

A la lueur des lampes, autour des tables de bois les consommateurs étaient assis : des esclaves qui sans doute attendaient que leurs maîtres en soirée dans les environs revinssent au logis, et plus loin deux de ces parasites tenaces dont les riches bourgeois ne pouvaient se débarrasser.

Près d'eux Polybius vint s'asseoir.

— Holà, Perenninus, vieux coucou, vas-tu nous faire attendre encore ?

— Voilà, Phaniscus, un peu de patience.

— Que Jupiter te confonde ! Faudra-t-il te casser une marmite de cendres sur la tête ? Regardez-moi ce pot à deux anses ? Est-il assez drôle ?

L'aubergiste arrivait lourdement, les bras pliant sous un ragoût de saucisses et de lupins noir et fumant.

Les rires des esclaves se chargèrent d'acclamations, puis firent place au bruit des cuillères puisant à même le plat et heurtant les assiettes de terre.

Pour tromper l'attente Polybius observa de plus près ses voisins : deux pauvres hères aux habits usés, grignotant un concombre et quelques oignons. Ils parlaient plus qu'ils ne mangeaient, se rendant compte l'un à l'autre de leur journée et dressant le bilan de leurs profits. Quelque temps leur dialogue l'amusa.

— Vraiment, disait l'un, mon cher Corvus, je vous admire. Vous avez un art sublime pour attirer les invitations. Et, par Bacchus, je crois que vous engraissez ! Moi je maigris encore.

— Mon pauvre Garrulus, je vous plains, croyez-le. Vous avez beaucoup perdu à la mort d'Holconius le père : il vous aimait assez.

— Assez n'est pas suffisant ; il ne savait se passer de moi, pas plus qu'on ne peut s'empêcher de porter la main à un œil malade. Ah ! les fils ne valent pas leurs pères !... Et voilà que la vieillesse approche : j'irai crever sous un portique comme un âne d'Apulie !

— Il vous faudrait avoir part à quelque testament.

— Hélas ! je n'ai plus la dextérité voulue ! Ah ! si je pouvais rajeunir de vingt ans ! Mais comment faites-vous, mon cher Corvus, pour vous tirer d'affaire ?

— Moi, mon cher Garrulus, je flatte à jet continu. J'avais autrefois la spécialité de railler agréablement et je savais par cœur une collection de bons mots, six cents au moins, tous attiques. Mais, à la fin, cela ne mordait plus et les bons morceaux se faisaient rares. Je me suis transformé en adulateur. L'orgueil, voyez-vous, est plus insatiable que la curiosité ; les traits d'esprit s'usent à la longue, les compliments sont toujours bons. Je rappelle à Veranius Hyspaeus les succès de sa carrière et l'immensité de son influence, à Sallustius Capito les hauts faits de ses ancêtres, convenablement exagérés ; devant Numisius Rarus, qui est bête, je crie mon admiration pour sa toilette à la mode, et je me pâme à la vue de ses bijoux ; tandis que je procède par sous-entendus savants avec Julius Simplex qui déteste les hurleurs. Vous connaissez Cæcilius Capella, ce paon

ridicule, qui éructe à perpétuité des aphorismes philosophiques : eh bien, à perpétuité je suis de son avis, et ça me réussit. Il n'y a que cet imbécile de Dipilus que je ne puis mettre en branle ; j'ai beau faire partout l'éloge de ses collections, ce vieux rat ne me donne que des as. S'il croit que c'est ça qui va me faire voter pour son fils !

Le gaillard avait bonne langue ; Polybius fixa ses traits dans sa mémoire. Il aurait là un agent électoral de premier ordre.

Le bruit avait repris du côté des esclaves et dégénérait en dispute. D'un geste noble Corvus se leva.

— Ces coquins font un bruit indigne de nous Garrulus, bonheur de mes jours, donne-moi mon chapeau. Je m'en vais.

Ils sortirent, non sans essayer au passage les quolibets des esclaves, déjà pris de vin.

Le jeune homme attendit encore une demi-heure, puis comme l'aubergiste passait devant lui il se leva.

— Vous voulez monter ?

— Oui.

— Venez avec moi.

Il le conduisit par un escalier branlant. La chambre était modeste, mais elle avait une fenêtre ouvrant sur l'extérieur. Il déposa sur une petite table une lampe portative en forme de soulier :

— C'est un denier pour la nuit, payable d'avance.

Polybius paya. Puis, la porte fermée, il souffla la lampe et par la fenêtre essaya de se rendre compte de la disposition des lieux. Un rayon de lune lui montra qu'il était au coin gauche de l'auberge : c'est donc à droite qu'il fallait s'orienter. A dix pieds environ au-dessous de lui, sans doute sur la cuisine, s'étendait un toit en terrasse, en contre-bas de la terrasse voisine qui devait être celle du balcon.

Dans la salle, les cris et les rires se poursuivaient. Aucun bruit à l'étage. Rapidement il escalada la fenêtre, se suspendit par une main à l'appui, et sauta. Il était trop familier avec les exercices de la palestre pour hésiter un instant. Toutefois le choc fit un bruit sourd. Une porte s'ouvrit en bas. Prestement, il s'était blotti dans l'angle de la terrasse... La porte se referma.

La paroi du mur était lisse : c'était une hauteur de huit pieds à escalader. Mais à quoi s'accrocher ? Dans l'obscurité, il parcourut deux fois la longueur du terre-plein. Enfin, il trouva un endroit où les pluies avaient commencé à dégrader l'enduit ; il élargit la plaie, et descella une des briques. Se servir du trou, et par un rétablissement franchir le faite, c'était un jeu.

La lune était de nouveau voilée. Il attendit...

Frémissante de vie et de tapage dès que le jour la touchait, la vieille cité des Osques s'assoupissait avec la nuit. Plus de bavardages sur les Forums, plus de tumulte dans les bains, plus de rencontres aux carrefours, même plus de clapotis régulier de l'eau dans les jardins. Seulement, à ces débuts de l'ombre, le murmure des fêtes d'intérieur échappé des péristyles et des *atria*, échos de danses, de harpes et de flûtes, chants assourdis d'amour ou d'ivresse, brefs éclats de disputes, arrivait en vagues inégales à ses

oreilles. C'était l'heure des appétits malsains, des plaisirs déchaînés ; où, dans les *aphrodisia* élégants comme dans les réduits vulgaires, pauvres et riches puisaient au vice avec la même fièvre brutale et le même inassouvissement. De quelque côté qu'il écoutât, c'était une rumeur confuse, hymne et plainte à la fois, qui montait comme un assaut de volupté ou comme monte sur les grèves le bruissement continu des flots : tourbillon de la joie animale qui couvrait le hoquet des mourants et l'appel des souffrants, aspirant dans son orbe toujours égal, à la place de victimes tombées, la génération nouvelle aux désirs avides...

Inattentif au bruit, debout, les bras croisés, impatient, il guettait le retour de la lune.

Enfin, la nuée s'échancra. Tout d'un coup la perspective des toits se dessina, la terrasse s'allongea et il aperçut, au bout, l'appartement habité par les Galates. Le mur en était uni, percé seulement d'une imposte fermée par un volet de bois. Il s'y précipita.

Comme il y arrivait, la nuée se refermait ; et presque en même temps le volet s'ouvrait à demi, projetant de son côté un faible rayon de lumière. Il s'aplatit et se glissa le long du mur comme un lézard. En cherchant de la main un point d'appui, il ne rencontra que le vide du toit voisin incliné vers l'*impluvium*. Il se redressa de toute sa hauteur. Inutile de chercher à voir : l'ouverture était trop haute. Il n'avait qu'à écouter s'il voulait essayer de surprendre le secret ardemment convoité.

Rapidement, Vera s'était dépouillée de son vêtement de soirée qu'elle avait remplacé par une robe ordinaire et un voile sombre. Drauca lui avait ouvert le *posticum* et devait, dans le jardin, attendre son retour. Une lanterne de toile huilée dans la main, elle se hâta, par les ruelles obscures, vers le balcon. Caesius l'attendait dans le corridor.

— Le presbytre dont je vous ai parlé est ici, dans ma chambre. Désirez-vous l'entretenir en particulier ?

— Oh ! oui, volontiers.

— Entrez donc.

Elle entra. Devant elle, se tenait debout un vieillard à barbe blanche, de type sémitique. Les traits étaient creusés, les yeux vifs, l'expression énergique mais tempérée d'un sourire.

Il lui indiqua un siège.

— Prenez place, mon enfant. Caesius m'a parlé de vous. Peut-être a-t-il décidé un peu vite de l'avenir. Je sais que votre âme est droite. Parlez sans crainte.

Elle parla, encouragée par sa bonté grave, par la modestie de son regard.

Elle raconta tout ce qui s'était passé. Elle dit les exigences du chevalier, les assiduités de Polybius, que l'avenir s'ouvrait devant elle comme une fête, et qu'il suffisait d'un mot pour que la fête commençât. A cœur ouvert elle parla, redisant parfois les mêmes choses, et ne cherchant pas à cacher l'intime angoisse et peut-être l'espoir secret dont son âme était envahie... Enfin, elle se tut.

Il prit à son tour la parole.

— Caesius m'a parlé du recrutement des ouvriers dans la mine et de tout ce qui s'y passe. A la vérité, c'est épouvantable ! Mais avant de vous dire ce que Dieu veut, je dois vous poser deux questions.

Ce mariage est-il vraiment la condition expresse, nécessaire, de la permanence des mines ?

— Je voudrais bien vous dire : non. Mais ce serait m'illusionner. J'ai encore présentes les affirmations de mon père, je le sais incapable de me tromper pour m'arracher un consentement. Faute de nouveaux capitaux, c'est l'arrêt forcé de l'exploitation, c'est la ruine de ses espérances, et peut-être de sa fortune.

— Bien. Etes-vous certaine, maintenant, qu'il n'est aucun moyen d'amener votre père à réparer le mal accompli, à instaurer dans ses mines un régime de travail équitable, humain ?

— Je me le suis demandé combien de fois depuis qu'il m'a parlé ! Je ne crois pas que j'y puisse arriver. Pour lui, les affaires sont une lutte où tous les moyens sont bons pour réussir, où la vie et la propriété d'autrui sont, comme à la guerre, à la discrétion du plus fort.

Elle s'arrêta. Cet homme, âpre dans ses principes, elle l'aimait d'une tendresse ardente. Et de son cœur un cri jaillit qui fit s'incliner vers elle avec pitié la tête blanchie du vieillard.

— Pourtant, mon père est bon. Il m'aime profondément. Je puis faire une tentative... peut-être obtenir...

Mais elle revoyait contre la tapisserie du *tablinum* la silhouette paternelle, puissante et dure, son regard enflammé saisi par une ambitieuse vision de richesse et d'honneurs, au point de ne plus suivre sur ses traits à elle l'action de sa parole. Et de la tête, elle fit un geste découragé.

— Il faut faire cet essai, mon enfant. Y renoncer par timidité, par faiblesse, serait coupable. Le promettez-vous à Dieu ?

— Je le ferai.

— Et maintenant, écoutez-moi bien. Une partie des sommes placées dans ces mines a été du bien mal acquis. Il est difficile, à voir comment on se les est procurées, que votre père n'ait pas été d'accord avec les fermiers de l'impôt. Quel a été le chiffre de l'injustice et son champ d'action exactement ? Je crois impossible que vous puissiez vous en rendre compte et surtout la réparer. Si vous rencontrez encore quelques victimes, vous lui ferez du bien en proportion de ce qu'elle aura eu à souffrir.

Pour le travail des mines, c'est autre chose.

Même avec de l'argent légitimement gagné, il ne peut être permis aux hommes de faire bon marché des vies humaines, de transformer en animaux des êtres créés par Dieu, à l'image de Dieu, et dont l'âme est rachetée par le sang de Jésus-Christ. Il faut obtenir de votre père qu'il règle le travail de manière à donner à ces malheureux la nourriture et le repos nécessaires, et des conditions de vie en rapport avec leur sexe et leurs forces. De plus, aucun homme libre ne peut être contraint au labeur des mines contre son gré.

Voilà, mon enfant, les conditions moyennant quoi vous pourrez donner suite aux desseins paternels.

Si vous ne les obtenez point...

Sa voix se fit plus douce encore et plus compatissante.

— ...il faudra vous résoudre au sacrifice !

Elle baissa la tête et les larmes mouillèrent ses joues.

— Oui, pauvre enfant, c'est là une dure parole...

Nous aussi, quand nous écoutions le Maître Jésus nous annoncer la loi nouvelle, il nous est arrivé parfois de lui dire que son langage était dur à entendre et qu'il nous effrayait. Et pourtant, c'étaient des paroles de vie dont notre chair fragile avait peur.

Je l'ai entendu souvent nous dire qu'il était venu séparer le fils de son père, la fille de sa mère, que celui qui aimerait son père et sa mère plus que lui n'était pas digne de lui, que sauver sa vie ou ses biens au prix de son âme, c'était tout perdre, et que tout perdre pour l'amour de lui, c'était tout sauver.

Combien de fois nous a-t-il répété ce commandement de lumière et d'amour : " Cherchez d'abord — vous entendez, ma fille, d'abord — le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste y sera surajouté ! "

Courage, donc, mon enfant ! Le Seigneur, qui vous a fait le don de la droiture, vous aidera dans votre effort.

Elle écoutait. La sentence était trop mesurée, la bonté trop visible, la force surnaturelle trop pénétrante pour que surgît en elle la moindre protestation.

Mais à ce moment elle sentit combien, sans s'en douter, elle s'était livrée au charme d'aimer ; quel attrait exerçaient sur l'âme passionnée, le beau visage du fils de Dipilus ; combien terrible serait la lutte, déchirante la séparation ! ... Un dernier appel lui échappa.

— Alors je ne pourrai plus l'aimer ?

Il la regarda. Son sourire était comme celui de Caesius, extraordinairement limpide.

— Enfant, l'amour humain n'est qu'une pâle image du divin Amour. Pour être sûr d'aimer sans regrets, il faut aimer selon le vouloir de Dieu.

Il se recueillit un instant, et poursuivit :

— L'âme qui renonce à l'amour de l'homme pour donner à Dieu toute sa puissance d'aimer recevra du Maître de l'amour le centuple de son don. Ceci n'est pas un commandement, c'est un conseil de perfection : Bienheureux les vierges, parce qu'ils verront Dieu de plus près, et qu'ils le posséderont en surabondance !

On frappa à la porte. C'était Paula.

— Père, dit-elle au vieillard, nos frères sont arrivés.

— Je viens.

Il se leva et posa ses mains ridées sur la tête de la jeune fille.

— Soyez fidèle, mon enfant. Je vous bénis, au nom du Père et du Fils et de l'Esprit-Saint.

Dans l'atelier de Caesius il y avait une dizaine de personnes, hommes et femmes. Faute de local suffisant et pour ne pas attirer l'attention, on se réunis-

sait par petits groupes qui allaient se succéder chaque soirée pendant quelques jours.

Il les salua avec respect.

— Salut, frères, que la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous !

— Et avec vous aussi, répondirent-ils.

Avec courtoisie on fit place à Vera près du presbâtre. La porte fut fermée tandis qu'on ouvrait à demi l'imposte de la muraille.

Un homme déjà mûr, vêtu comme les esclaves, se tourna vers le vieillard :

— Si vous le voulez bien, Père, nous allons selon l'usage lire d'abord quelque page de la lettre que Paul écrivit de Corinthe aux Romains.

Sur un geste d'adhésion, le manuscrit fut remis au plus jeune des hommes présents, qui commença la lecture à mi-voix :

" Je vous exhorte donc, mes frères, par la miséricorde de Dieu, à offrir vos corps comme une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu : c'est là le culte spirituel que vous lui devez. Et ne vous conformez pas au siècle présent, mais transformez-vous par le renouvellement de l'Esprit, afin que vous éprouviez quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, ce qui lui est agréable, ce qui est parfait.

" En vertu de la grâce qui m'a été donnée, je dis à chacun de vous de ne pas s'estimer plus qu'il ne faut ; mais d'avoir des sentiments modestes, chacun selon la mesure de la foi que Dieu lui a départie. Car de même que nous avons plusieurs membres dans un seul corps, et que tous les membres n'ont pas la même fonction, ainsi, nous sommes plusieurs, nous ne faisons qu'un seul corps dans le Christ, et chacun en particulier nous sommes membres les uns des autres ; et nous avons des dons différents, selon la grâce qui nous a été donnée : soit de prophétie, selon la mesure de notre foi, soit de ministère pour nous contenir dans le ministère ; celui-ci a reçu le don d'enseigner : qu'il enseigne ; celui-là, le don d'exhorter : qu'il exhorte ; un autre distribue : qu'il s'en acquitte avec simplicité ; un autre préside : qu'il le fasse avec zèle ; un autre exerce les œuvres de miséricorde : qu'il s'y livre avec joie.

" Que votre charité soit sans hypocrisie. Ayez le mal en horreur ; attachez-vous fortement au bien. Quant à l'amour fraternel, soyez pleins d'affection les uns pour les autres, vous prévenant d'honneur les uns les autres ; pour ce qui est du zèle, ne soyez pas nonchalants. Soyez fervents d'esprit : c'est le Seigneur que vous servez. Soyez pleins de la joie que donne l'espérance, persévérants dans l'affliction, assidus à la prière, charitables pour prendre part aux nécessités des saints, empressés à donner l'hospitalité. Bénissez ceux qui vous persécutent ; bénissez et ne maudissez pas. Réjouissez-vous avec ceux qui sont dans la joie ; pleurez avec ceux qui pleurent. Ayez les mêmes sentiments entre vous ; n'aspirez pas à ce qui est élevé, mais laissez-vous attirer par ce qui est humble. Ne soyez point sages à vos propres yeux ; ne rendez à personne le mal pour le mal ; veillant à faire ce qui est bien devant les hommes. S'il est possible, autant qu'il dépend de vous, soyez en paix avec tous. Ne vous vengez point vous-mêmes, bien-aimés, mais laissez agir la colère de Dieu ; car il est écrit : " A moi la

vengeance ; c'est moi qui rétribuerai », dit le Seigneur. Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui à boire ; car, en agissant ainsi, tu amasseras des charbons de feu sur sa tête. Ne te laisse pas vaincre par le mal, mais triomphe du mal par le bien(1).»

Sur un signe, le lecteur s'arrêta

— Frères, reprit le président, avant d'écouter celui qui doit nous parler du Christ Jésus, avez-vous quelque plainte à formule, quelque désir à proposer ?

Un jeune homme, un pêcheur du golfe, se leva.

— Je dirai simplement ce qui est. Il y en a parmi nous qui ne sont pas du même avis sur nos rapports avec ceux qui adorent les dieux de pierre. Les uns disent qu'il faut les fuir comme la peste, de peur que leur vie sensuelle et superstitieuse ne soit pour nous comme un appât toujours tendu. Ils maudissent cette ville païenne, qu'ils nomment Sodoma. Gomora ; ils appellent sur elle le feu du ciel. Les autres, et j'en fait partie, pensent que c'est en nous mêlant aux païens que nous pourrions par nos exemples et par nos paroles les convertir au Christ. Nous ne pouvons pas éviter complètement de les fréquenter. Moi, je suis pêcheur, obligé de me joindre aux autres ; je m'abstiens de participer à leurs rites, mais j'en suis forcément le témoin. Et parfois je dois, pour la vente du poisson, prêter le sermon d'usage. Si nous nous séparons des autres en tout, il nous sera plus difficile de faire le bien, on nous remarquera davantage, et puis nous sommes si peu nombreux, comment vivre ? Quelle est donc sur ce point la pensée des apôtres ?

Tous les yeux se fixèrent sur le vieillard.

— O mes enfants, répondit-il, avant toutes choses aimez-vous les uns les autres. Vous venez d'entendre l'apôtre Paul : ayez la haine du péché, soyez indulgents pour les pêcheurs ; condamnez le mal, mais ne maudissez personne. Oui, laissez faire Dieu : c'est à lui qu'il appartient de juger et de punir.

Vous êtes mêlés à la masse comme le levain à la pâte. C'est nécessaire, pour que par vous le Seigneur choisisse les siens. Mais vous devez être en ce monde comme n'y étant pas. S'il vous est impossible de ne pas voir l'immodestie de ce siècle, vous devez en vous-mêmes la mépriser et la détester, s'il vous est impossible de ne pas parler à ceux qui vivent selon la chair, vous devez éviter les paroles inutiles. Que votre zèle soit raisonnable ! Fuyez les controverses vaines de l'esprit : les philosophes ont trop d'orgueil de leurs pensées pour que vous puissiez espérer de les toucher. Mais dans vos relations avec les petits et les pauvres, versez sur toutes les plaies l'huile bénie de votre amour. Que ces déshérités de la vie, à vous voir, à vous aimer, soient inclinés à vous entendre. Oh ! comme plus facilement vous convaincrez la tête, si le cœur vous est donné !

Ne vous rebutez pas des mépris, des ingratitude : n'est-ce pas pour Dieu que vous vous donnez ? N'ayez pas peur des persécutions : il faut que les persécutions aient lieu puisque vous êtes à Jésus et que le monde hait Jésus.

Ni la crainte ni un calcul inopportun ne doivent vous engager à pactiser avec l'erreur. Vous n'êtes mêlés aux autres que pour porter en eux la lumière de votre foi. Lorsqu'un ami vous entraîne à céder quelque chose de votre foi ou de votre vertu, brisez net un pareil contact. Il ne faut pas exposer son âme, même pour le salut d'un autre.

Fuyez donc avec soin tout rite impie, tout usage impur, dût-il vous en coûter la vie du corps ! éloignez-vous des spectacles, des réjouissances publiques, des festins idolâtres et des sacrifices. Acceptez le serment par le salut de l'Empereur, car alors vous ne témoignez que de votre attachement au prince ; mais ne jurez jamais par les dieux ou par toute formule qui suppose une divinité fausse. Si votre commerce doit en souffrir, réjouissez-vous, fils bien-aimés, de souffrir pour Jésus-Christ. Croyez-vous qu'il ne puisse vous rendre au centuple ce que vous perdrez pour sa gloire ?

Il est au milieu de vous, il veille sur vous. Ayez confiance en lui !

Il y eut un silence que rompit le chef de la communauté.

— Père, parlez-nous maintenant du Christ. Ne l'avez-vous pas vu et entendu ?

Lorsqu'il parlait à Sittius Coniunctus d'une réunion de Juifs, supposée par lui d'improvisation, sans aucun indice sérieux, Polybius ne croyait pas être si près de la vérité. Debout contre la muraille, changeant parfois l'attitude pour tromper la fatigue, il avait, au ton égal de la voix, compris qu'on débutait par une lecture. Mais de cette lecture presque tout lui avait échappé. Au-dessous de lui, près du bassin que découvrait l'échancrure du toit, un marbre se dressait : Amour appuyé sur une colonne, le bras droit replié derrière la tête dans un geste d'enfant, le visage souriant, élevant de la main gauche la coquille d'où l'eau devait sourdre dans une vasque. Tour à tour voilée d'ombre ou baignée de lune, la statue charmante lui apparaissait comme un symbole de son amour et de la capricieuse attitude de Vera, et sur elle, comme fasciné, son regard restait fixé !

Il s'en détournait pourtant : une voix jeune commençait à parler. Était-ce Caesius ? — Coûte que coûte il fallait entendre. Il fit un pas encore vers le volet entr'ouvert... Puis, retenant sa respiration, un autre encore...

Cette fois les mots lui parvenaient, assez distinctement pour qu'il pût les comprendre. Il écouta...

Peu à peu un sourire de satisfaction détendit ses traits. Il lui eût été difficile d'accuser des Juifs dont rien n'eût établi la culpabilité. Mais il avait là des chrétiens, un surgeon de cette race perverse déjà condamnée pour athéisme et complot contre la sûreté de l'État. Sans doute les événements récents avaient émoussé la vigilance du Pouvoir ; mais d'un jour à l'autre les poursuites pouvaient reprendre ; en tout cas, décriés comme ils l'étaient à Pompeia, rien ne serait plus facile que de les accuser d'exciter les Juifs à la révolte et de décider l'édile à en garder en prison quelques-uns — ceux que lui, Polybius, dési-

(1) *Lettre aux Romains*, chapitre XII.

gnerait comme plus influents. — Et puis, après... Et le détail du plan à suivre se précisait déjà dans son esprit, selon qu'il rencontrerait, ou non, les résistances de la jeune fille.

Il entendit encore. Un homme à la voix grave avait succédé au premier, détournant les auditeurs du culte des dieux, plein de mépris pour les Pompéiens, et lancé ensuite dans un interminable récit de faits merveilleux qu'il assurait avoir vus dans sa jeunesse...

Il haussa les épaules. Suffisamment instruit désormais, il lui fallait songer à gagner rapidement le *Macellum* où le procureur l'attendait. Reprendre le même chemin, impossible ! Il s'éloigna sans bruit jusqu'à la toiture inclinée de l'*impluvium*. Là, s'allongeant sur les tuiles et se retenant à leur rangée supérieure, il parvint assez vite à l'extrémité opposée. La crête en était formée par le mur de flanc de la maison. Un rayon lunaire lui montra en dessous la corniche du logis voisin, avec une souplesse merveilleuse il s'y laissa tomber, la suivit jusqu'à la porte d'entrée et n'eut plus qu'à glisser le long du pilastre pour se trouver dans la rue.

Quelques instants plus tard, il pénétrait dans le *Marché*. Le procureur était là, près de ses hommes. Il lui donna ses instructions : laisser sortir ceux qui partiraient, leur donner le temps de s'éloigner, occuper sans bruit le balcon et saisir ses habitants : un homme, une femme et une jeune fille ; les garder en lieu sûr jusqu'à nouvel ordre de l'édile, et venir le prévenir avenue des Tombeaux dès que la chose serait faite.

Là-bas, la réunion touchait à sa fin. Le chef de l'assemblée fit réciter la prière commune pour les apôtres et les frères dispersés à Rome et dans les provinces, pour les païens appelés par Dieu à la conversion, pour l'Empereur régnant. Puis, après la collecte destinée aux pauvres de la communauté, les hommes se donnèrent le baiser de paix, tandis que les femmes venaient appuyer leurs lèvres sur la main du vieillard recouverte de son manteau. Et l'on se sépara.

— Vous retournez seule ? dit Caesius à la jeune fille.

— Oui, cela convient davantage. N'ayez pas peur, le chemin est court, et Drauca, ma nourrice, m'attend.

— Quand quittez-vous Pompeia ?

— Demain, de bonne heure. Mais je reviendrai.

— Nous l'espérons. Il faut achever en vous l'œuvre de Dieu. Et ne dois-je pas vous remettre bientôt le joyau que je vous destine ? Il est monté de ce matin : mais il faut le polir encore et l'affiner. Au revoir donc.

— Au revoir.

Elle partit la dernière, soigneusement voilée.

Tandis qu'elle arrivait au *posticum* de Mamia, remplie d'une joie calme, profondément impressionnée par ce qu'elle venait d'entendre et de voir, les soldats pénétraient dans le vestibule de la maison suspecte, et leur chef, avec quelques hommes, montait l'escalier.

Le vieillard était encore là. Au bruit, Caesius se précipita. Il se heurta au procureur qui tenait son glaive à la main.

— Que voulez-vous faire ? Il y a méprise !

— Veuillez me suivre. J'ai ordre de l'édile de vous arrêter.

Il entra dans les chambres et répéta sa phrase à Paula et à Syra. Devant le presbytre, il eut un moment d'hésitation.

— Je n'entends pas, dit ce dernier, me séparer de mes compagnons. Je vous suis.

Une angoisse douloureuse saisit le Galate... Qui donc avait pu les dénoncer ? Un faux frère ? Mais pourquoi aurait-on attendu que les autres fussent partis ? Il était si simple de les surprendre tous en pleine réunion. Un ennemi personnel ? Mais pourquoi eût-il choisi cette heure nocturne et secrète ? En dehors des frères, Vera seule savait tout. Vera !... une imprudence de sa part ? Mais elle était si vigilante ! et le secret lui avait été imposé si strict ! Alors ?

Le doute infâme avait surgi : dédaigneusement, violemment il le repoussa.

Comme les gardes s'impacientaient, il rentra dans l'atelier, cacha en lieu sûr la bague et les pierres précieuses, prit ce qu'il avait d'argent ; puis, élevant son cœur à Dieu, sortit au milieu des soldats.

Et la petite troupe s'ébranla vers la prison.

ET APRÈS ?... ET APRÈS ?...

Un jeune homme riche, noble, intelligent, mais peu chrétien, racontait un jour ses projets d'avenir devant un prêtre.

— Qu'espérez-vous donc ? lui dit l'homme de Dieu.

— J'ai devant moi, répliqua le jeune homme, la plus belle carrière à parcourir ; d'abord, je vais me livrer à l'étude.

— Après ?

— Après, j'arriverai aux dignités et aux honneurs.

— Et après ?

— Après, ma vie s'écoulera heureuse, honorée.

— Et après ?

— Après, viendra la vieillesse ; il faudra bien finir par faire comme les autres, il faudra bien mourir...

— Et après ?

Un frisson parcourut les membres du jeune homme. Il n'avait *jamais* pensé à cet *après*.

— Vous ne répondez pas, jeune homme, lui dit gravement le prêtre. Vous ignorez peut-être ce qui se passera *après*... Après votre mort, votre âme paraîtra devant Dieu et sera jugée selon vos œuvres bonnes ou mauvaises... Après, si vous êtes trouvé juste, vous serez sauvé ; si vous avez suivi vos passions, si vous êtes mort en état de péché mortel, vous serez damné... Pensez-y bien.